



LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,
TOME TREIZIEME.

Chez { DESAINT & SAILLANT,
NYON,
DAVID,
SAVOYE,
BAUCHE,
DURAND,
CAVELIER,
KNAPEN,
BABUTY fils,
AUMONT. }

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES DE PLUTARQUE,

Traduites en François, avec des remarques historiques & critiques, par M. DACIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c.

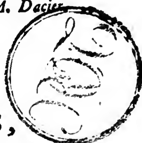
Nouvelle Edition, revue & corrigée.

TOME TREIZIEME,

CONTENANT

Les Vies
- DE GALBA, } *Par Plutarque.*
- D'OTHON, }
- D'ARISTIPPE, *traduite du grec de Diogene Laërce par M. le Fevre.*
- D'ANNIBAL, *par M. Dacier.*

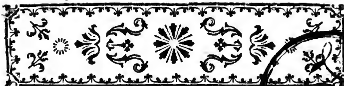




A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





GALBA.

ᵃIPHICRATE, général des Athéniens, vouloit que le ſoldat fût avide d'argent & voluptueux, afin que pour avoir dequoi fournir à ſes voluptés, il combattit avec plus d'audace, & qu'il s'exposât plus volontiers aux plus grands périls. Mais la plûpart des autres veulent que le ſoldat ſoit comme un corps fort & robuſte, qui de lui-même n'a aucun mouvement, mais qui ſuit celui qui le pouſſe, & qu'ainſi le ſoldat ne ſuive que les mouvemens de celui qui le commande. C'eſt pourquoi on rapporte que Paul Emile ayant trouvé en Macédoine ſon armée pleine de babil & de curioſité, & qui s'ingéroit dans les fonctions du général, fit publier dans tout ſon camp, *que chaque ſoldat eût la main prompte & ſon épée bien affilée, & qu'il auroit ſoin de tout le reſte.* Et Platon diſoit que le plus excellent capitaine eſt inutile, ſi ſon armée n'eſt bien diſciplinée & bien obéiſſante, eſtimant que la vertu de bien obéir n'a pas moins beſoin d'un naturel

ᵃ *Iphicrate, général des Athéniens, vouloit que le ſoldat fût avide d'argent & voluptueux, afin que, &c.)* Voilà un goût particulier, & qui eſt fondé ſur des raiſons très-fauſſes. Car ſi un ſoldat avare & voluptueux combat quelquefois avec plus d'audace, auſſi quand il aura dequoi paſſer ſon tems & faire la débauche, il évitera le danger, outre qu'il ſera plus aiſé à corrompre.

ᵇ *Mais*

naturel généreux, & du secours d'une bonne nourriture, que la vertu de bien commander. Car c'est ce bon naturel & cette bonne nourriture qui temperent l'impétuosité emportée & agissante de la colere par le mêlange de la douceur & de l'humanité. Et il n'y a que trop d'exemples qui prouvent la vérité de cette maxime. Sur-tout ce qui arriva aux Romains après la mort de Néron, est une preuve bien suffisante qu'il n'y a rien de plus dangereux ni de plus terrible qu'une armée où il n'y a ni ordre ni discipline, & qui avec une licence effrénée suit ses mouvemens forcenés & brutaux. Aussi Démadès, après la mort d'Alexandre, comparoit l'armée des Macédoniens au cyclope Polypheme, après qu'il eut eu l'œil crevé, en voyant tous ses mouvemens desordonnés, &, s'il est permis de parler ainsi, véritablement aveugles. [b] Mais l'Empire Romain tomba dans tous les inconvéniens & dans tous les mouvemens insensés des Titans, tels que les poëtes nous les représentent, divisé en plusieurs parties par la rebellion, & tournant par-tout ses armes contre lui-même, moins par l'ambition de ses empereurs, que par l'avarice & par l'insolence de ses gens de guerre qui chassoient les empereurs les uns par les autres, *comme un clou chasse l'autre*, pour me servir de ce proverbe commun.

Denys le Tyran de Sicile, en parlant de Phéræus

[b] *Mais l'empire Romain tomba dans tous les inconvéniens & dans tous les mouvemens insensés des Titans.*) Cette image est très-belle, & convient parfaitement. Tacite, dans le premier livre de son histoire, a fait une description admirable de l'état où se trouvoit alors tout l'empire, & des mouvemens insensés dont il étoit agité.

* Nym-

ræus qui avoit regné en Thessalie pendant dix mois seulement, & qui avoit été tüé ensuite, l'appelloit toujours un tyran de tragédie, pour se mocquer du prompt changement de son état. Mais le palais & la maison impériale des Césars ont reçu en un moindre espace de tems quatre empereurs de suite, les soldats y faisant entrer l'un & en chassant l'autre, tout de même que sur un théatre. Il est vrai que les Romains qui souffroient tous ces maux, avoient au-moins cette consolation qu'ils n'avoient pas besoin d'autre vengeance contre les auteurs de toutes ces miseres, & qu'ils les voyoient s'entretuer les uns les autres, & qu'ils virent périr le premier [c], & avec grande justice, celui qui les avoit attirés & qui leur avoit appris à espérer du changement d'empereur tout ce qu'il lui avoit plu de leur en promettre, en flétrissant & en deshonorant une action très belle & très-glorieuse, qui étoit la révolte contre Néron, [d] qu'il fit dégénérer en trahison par le salaire dont il la paya. Car Nymphidius Sabinus, [e] qui, comme nous l'avons dit, étoit préfet du prétoire avec Tigellinus, voyant les affaires de Néron desespérées, & Néron sur le point de se retirer en Egypte, persuada aux soldats, comme si Néron n'y étoit plus, & qu'il eût déja pris la fuite, de nommer Galba empe-

[c] Nymphidius Sabinus.

[d] *Qu'il fit dégénérer en trahison par le salaire dont il la paya.*) Ce jugement de Plutarque est très-juste & très-solide, la révolte contre un tyran ne doit être faite que pour délivrer les hommes de ses cruautés, & elle devient trahison quand elle est faite pour le salaire.

[e] *Qui, comme nous l'avons dit, étoit préfet du prétoire.*) Il n'en a point parlé dans ce que nous venons de lire. Mais il en avoit parlé sans doute dans la vie de Néron que l'auteur avoit faite.

empereur, & promit pour récompenſe à tous les ſoldats des cohortes prétoriennes ſept mille cinq cent drachmes par tête, & à tous les autres ſoldats des armées répandues dans les provinces douze cent cinquante pour chacun. Ce qui faiſoit une ſomme ſi immenſe qu'il auroit été impoſſible de la ramaſſer ſans faire dix mille fois plus de maux aux Romains que Néron ne leur en avoit fait en tout ſon regne.

Et ce fut ce qui perdit d'abord Néron, & bien tôt après Galba lui-même. Car ils abandonnerent l'un pour recevoir ce ſalaire qu'on leur avoit promis, & tuerent enſuite l'autre, parce qu'ils ne le reçurent point, & qu'on leur manqua de parole. Enſuite cherchant quelqu'un qui pût leur en donner autant, il ſe trouva qu'ils ſe furent plûtôt conſumés eux mêmes en révoltes & en trahiſons, qu'ils ne purent recevoir la récompenſe tant deſirée. Or de rapporter en détail toutes les choſes qui arriverent alors, c'eſt le devoir de l'écrivain qui écrit une hiſtoire exacte & complette : mais pour moi qui n'écris que des vies, il me ſuffit de ne pas oublier les choſes les plus importantes, & les faits les plus dignes de mémoire qui ſe rencontrent dans la vie des Céſars.

C'eſt une choſe connue & avouée de tous les hiſtoriens, que Sulpicius Galba étoit le plus riche particulier qui ſoit jamais entré dans la maiſon des Céſars, car il n'avoit avec elle aucune parenté. Et quoiqu'il fût très-fier de la grandeur de ſa naiſſance, étant iſſu de la maiſon des Serviens, il tenoit à plus grande gloire d'être parent de Q. Catulus Capitolinus, qui étoit le premier de ſon tems en vertu & en réputation, quoiqu'il cédât volontairement à d'autres le premier degré d'autorité & de puiſſance.

[f] Galba étoit un peu parent de Livie, femme d'Auguste, & ce fut par la faveur de cette princesse qu'il partit du palais d'Auguste quand il alla prendre possession de son consulat. On dit aussi qu'il commanda avec succès l'armée dans la Germanie, [g] & qu'étant proconsul en Afrique, il se distingua parmi ceux qui y acquirent le plus d'honneur. Mais sa simplicité dans sa vie ordinaire, & la modicité de sa dépense éloignée de toute superfluité, passerent pour avarice dès qu'il fut devenu empereur; & l'on trouva que la gloire qu'il tiroit de son œconomie & de sa tempérance, étoit une gloire hors de saison.

Il fut envoyé commander en Espagne par Néron, avant que ce prince eût appris à redouter les citoyens qui avoient la plus grande autorité dans la ville. Et comme Galba paroissoit d'un naturel doux & humain, sa vieillesse fit croire qu'il avoit aussi beaucoup de prudence & de sagesse. [h] Les intendans du prince, tous grands scélé-

[f] *Galba étoit un peu parent de Livie, femme d'Auguste.*) Il n'est donc pas absolument vrai que Galba n'eût aucune parenté avec la maison des Césars, mais ce n'étoit que par alliance. Ce fut sans doute à cause de cette parenté que Livie lui laissa dans son testament un legs de six cent vingt cinq mille liv. mais que Tibere réduisit à soixante-deux mille cinq cent, qui ne lui furent pas même payés.

[g] *Et qu'étant proconsul en Afrique, il se distingua.*) Il gouverna deux ans l'Afrique en qualité de proconsul, ayant été nommé extraordinairement pour aller regler cette province, qui étoit agitée par des dissensions intestines, & par les mouvemens des Barbares, & il y rétablit l'ordre avec beaucoup de sévérité & de prudence.

[h] *Les intendans du prince.*) Ces intendans du prince, *procuratores principis*, étoient des officiers que les empereurs envoyoient dans leurs provinces pour ramas-

ſcélérats, pilloient & vexoient leurs provinces avec la derniere cruauté. Galba ne put donner aucun ſecours à ces provinces deſolées, mais il témoignoit ouvertement la douleur qu'il avoit des maux qu'elles ſouffroient, & il en paroiſſoit auſſi affligé que s'il les eût ſoufferts lui-même, & c'étoit au-moins une eſpece de ſoulagement & une conſolation pour ceux qui étoient condamnés & vendus même comme eſclaves.

Dans ce tems-là on fit contre Néron des chanſons ſanglantes qui coururent beaucoup, & que l'on chantoit par-tout, Galba ne les défendit point, & ne ſe fâcha point comme les intendans de Néron, ce qui le fit encore plus aimer de tous ceux du pays avec leſquels il avoit contracté une ſorte d'amitié & de familiarité, parce qu'il y avoit déja huit ans qu'il commandoit dans cette province lorſque Junius Vindex, qui commandoit en Gaule, ſe ſouleva contre Néron.

On dit qu'avant que la conjuration fût bien formée, Vindex en écrivit à Galba, qui ne voulut ni la croire ni la découvrir, comme firent pluſieurs autres commandans à qui il en avoit auſſi écrit, qui envoyerent leurs lettres au prince, & qui par-là ruinerent l'entrepriſe autant qu'il fut en eux; & dans la ſuite ces mêmes dénonciateurs s'étant trouvé complices, furent obligés d'avouer qu'ils ne s'étoient pas moins trahis eux-mêmes, qu'ils avoient trahi Vindex.

Mais après que ce dernier eut ouvertement déclaré la guerre à Néron, il écrivit encore à Galba pour l'exhorter *à accepter l'empire, à ſe donner*

ſer les tributs & tous leurs revenus, en un mot pour recevoir tout ce qui appartenoit au fiſc.

† Pour-

donner pour chef aux Gaules, à ce corps fort & puissant qui avoit cent mille hommes sous les armes, & qui en pouvoit encore lever un plus grand nombre.

Galba assembla ses amis pour en délibérer avec eux ; la plûpart furent d'avis qu'il devoit ne se pas presser, & attendre pour voir quel mouvement & quelles démarches Rome feroit quand ce changement viendroit à éclater. Mais Titus Vinius, capitaine d'une cohorte prétorienne, lui dit : *Galba*, [i] *pourquoi délibérer ? Car de chercher si nous demeurerons fideles à Néron, c'est déja être infideles. Il n'y a point-là de milieu, il faut accepter l'amitié de Vindex, comme si Néron étoit déja notre ennemi déclaré, ou l'accuser tout-à-l'heure & lui faire la guerre, parce qu'il aime mieux que les Romains aient Galba pour empereur, que Néron pour tyran.* Dès ce moment Galba par affiches publiques assigna un jour auquel il promettoit d'affranchir de son côté tous ceux qui se présenteroient.

Le bruit de cette publication s'étant répandu, assembla

[i] *Pourquoi délibérer ? Car de chercher si nous demeurerons fideles à Néron, c'est déja être infideles.*) La seule négative retranchée avoit défiguré tout ce passage. Voici comme il est dans toutes les éditions : τίνα τρόπον βελεύσεσθαι; Τὸ γὰρ ζητεῖν Νέρωνι εἰ πιστοὶ μένοιμεν ἤδη μενόντων ἐςι. *Car de chercher si nous demeurerons fideles à Néron, c'est déja demeurer fideles.* Lipse a fort bien vu qu'il falloit rappeller la négative, ἤδη οὐ μενόντων ἐςὶ. *C'est déja ne pas demeurer fideles*, selon cette maxime de Tacite : *Nam qui deliberant, desciverunt.* Car délibérer si l'on violera sa foi, c'est l'avoir déja violée. Il y a sur cela une belle réponse d'Agrippinus à Florus, qui lui demandoit, *Irai-je au théatre avec Néron, & danserai-je avec lui ? Va*, lui dit Agrippinus. *Et toi*, lui dit Florus, *pourquoi n'y viens-tu pas aussi ? C'est*, lui répondit Agrippinus, *que je n'ai pas délibéré.* Epist. ij. Max. l. iv Max. 13.

assembla autour de lui une foule d'hommes dévoués à la nouveauté, & prêts à tout faire, & à peine étoit-il monté sur son tribunal, que tous d'une voix ils le déclarerent empereur. Il ne reçut pourtant pas d'abord ce titre; mais après avoir accusé hautement Néron, & pleuré le sort de tant de personnages considérables par leur vertu & par leur naissance, qu'il avoit fait mourir, il déclara *qu'il donneroit tous ses soins à la patrie sans se nommer ni César ni empereur, mais avec le seul titre de lieutenant du sénat & du peuple.*

Or pour faire voir que Vindex avoit très-bien & très-sagement fait de l'appeller à l'empire, il n'en pouvoit donner de meilleure preuve que Néron lui-même; car ce tyran, qui faisoit semblant de le mépriser, & de ne faire aucun compte de la révolte des Gaules, n'eut pas plûtôt appris la nouvelle de Galba, il sortoit alors du bain & se mettoit à table pour souper, qu'il fût si irrité, & s'oublia tellement lui-même, qu'il renversa la table. Cependant quand le sénat eut déclaré Galba ennemi de la patrie, il s'avisa de vouloir rire & badiner avec ses amis, & de contrefaire l'assûré comme ne craignant rien, & dit *que ce pretexte d'amasser de l'argent dont il avoit grand besoin, lui étoit venu bien à-propos; que tous les biens des Gaulois seroient sa proie après qu'il les auroit conquis, & qu'en attendant il alloit avoir les biens de Galba, pour les vendre & s'en servir, puisqu'il étoit déclaré son ennemi.* En effet il commanda sur l'heure que ces biens fussent mis à l'encan.

Dès que Galba en eut la nouvelle, il fit vendre aussi de son côté à son de trompe tous les biens que Néron avoit en Espagne, & il trouva un plus grand nombre d'acheteurs. Tout le monde donc abandonnant Néron, & se joignant à

Galba, il n'y eut que Clodius Macer, commendant en Afrique, & Verginius Rufus, général de l'armée de Germanie, qui agissoient séparément & qui avoient leurs vues particulieres, n'étant pas tous deux de la même faction; car Clodius qui se sentoit coupable de beaucoup de rapines, de concussions & de meurtres, que sa cruauté & son avarice lui avoient fait commettre, se montroit flottant & incertain, en ce qu'il ne lâchoit ni ne retenoit l'empire; & Verginius ayant sous ses ordres les plus braves & les plus puissantes légions qui l'avoient souvent nommé empereur, & qui avoient voulu le forcer à accepter ce titre, répondit *qu'il ne l'accepteroit pas, & qu'il ne souffriroit jamais qu'il fût donné à un autre qu'à celui qui seroit choisi par le sénat.*

Cela troubla d'abord extrêmement Galba. Mais après que les deux armées de Verginius & de Vindex eurent forcés leurs chefs à en venir aux mains & à donner une grande bataille, comme deux chartiers qui ne pouvant retenir leurs chevaux, sont forcés de se heurter & de se battre, & que Vindex se fut tué sur vingt mille Gaulois qui moururent dans ce combat, le bruit se répandit que les vainqueurs vouloient que, pour prix d'une si grande victoire, Verginius acceptât l'empire, ou qu'ils menaçoient de reprendre le parti de Néron.

Alors Galba, véritablement allarmé, écrivit à Verginius pour l'exhorter à être d'intelligence avec lui, afin de conserver l'empire & la liberté aux Romains, & s'en retourna avec ses amis dans une ville d'Espagne appellée Colonia[k], où il

[k] Ville de l'Espagne Tarragonoise.

il fit quelque séjour, plus occupé à se repentir de ce qu'il avoit fait, & à desirer la vie tranquille & oisive à laquelle il étoit accoutumé, qu'à faire quelque chose d'utile pour ses affaires. On étoit alors au commencement de l'été. Un jour, un peu avant la nuit, un de ses affranchis, natif de Sicile, arriva de Rome à Colonia en sept jours, & ayant appris en arrivant que Galba étoit déja retiré, il monta à sa chambre, l'ouvrit, y entra malgré ses valets-de-chambre qui vouloient l'en empêcher, & lui annonça *que Néron étant encore en vie, mais ne paroissant point, l'armée d'abord, & ensuite le peuple & le sénat l'avoient déclaré empereur, & que peu de tems après on avoit appris la nouvelle de la mort du tyran.* Il ajouta *qu'il n'avoit pas voulu s'en rapporter à ceux qui la publioient, mais qu'il étoit allé sur le lieu, qu'il avoit vu le cadavre étendu à terre, & que sur cela il étoit parti.*

Cette grande nouvelle réjouit extrêmement Galba. En même tems sa porte fut assiégée par une foule innombrable de gens, qu'il rassura en leur faisant part de cette nouvelle, quoique la diligence du courier parût incroyable. Mais deux jours après Titus Vinius arriva du camp avec plusieurs autres, & lui apporta le détail de tout ce que le sénat avoit ordonné. [1] Ce Titus eut pour

[1] *Ce Titus eut pour récompense une charge honorable.*) Tacite dit seulement qu'il fut élevé à un plus haut rang. Il veut dire qu'il fut fait consul. Il étoit de famille prétorienne. Il passa par toutes les charges sans infamie, s'acquitta dignement de celle de tribun d'une légion après sa préture, il se gouverna ensuite avec beaucoup de justice & d'intégrité dans sa charge de gouverneur de la Gaule Narbonnoise; mais enfin devenu un des favoris & des principaux ministres de Galba, il abusa de son autorité, &

pour récompense une charge honorable, & l'affranchi eut le droit de porter l'anneau d'or; au lieu d'Icelus il fut nommé Martianus, & eut lui seul plus d'autorité & de crédit que tous les autres affranchis.

Cependant à Rome Nymphidius Sabinus attiroit à lui toutes les affaires, & usurpoit toute l'autorité, non pas insensiblement & peu-à-peu, mais tout-d'un-coup, comme Galba étant déjà vieux, & ayant à peine assez de force pour se faire porter à Rome à cause de son grand âge, car il avoit soixante-treize ans. D'ailleurs les soldats prétoriens lui vouloient beaucoup de bien de longue main, & alors sur-tout ils ne reconnoissoient que lui seul, & n'avoient d'espérance qu'en lui, le regardant comme leur bienfaiteur à cause de la grosse somme qu'il leur avoit promise, pendant qu'ils ne regardoient Galba que comme leur débiteur.

D'abord [m] il commanda à Tigellinus, qui comme lui étoit préfet du prétoire, de quitter l'épée. Il fit de grands festins où il traita tous ceux qui avoient été consuls, ou qui avoient commandé des armées, & qu'il envoya prier au-

& chargea son maître du mépris & de la haine publique. Il fut tué, & reçut les derniers devoirs des mains de sa fille. Tacit. hist. liv. j.

[m] *Il commanda à Tigellinus, qui, comme lui, étoit préfet du prétoire.*) Ce Tigellinus étoit un homme de basse naissance, qui s'étoit souillé de mille crimes depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse. Après avoir obtenu en hâte par ses vices les récompenses tardives de la vertu, & passé de la charge de capitaine du guet à celle de chef des cohortes prétoriennes; il commença à commettre des crimes plus forts, & à mêler à ses débauches la cruauté & l'avarice. Tacite raconte sa mort infame dans le premier livre de son histoire.

au nom de Galba. Il attira dans le camp beaucoup de soldats qui alloient disant qu'il falloit envoyer vers Galba le prier de leur donner Nymphidius pour capitaine seul sans compagnon. Mais ce que le sénat fit en son honneur & pour augmenter sa puissance, en l'appellant son bienfaiteur, en allant tous les matins à sa porte, & en ordonnant que son nom seroit à la tête de tous les decrets, & qu'il les autoriseroit, le poussa au comble de l'insolence & de l'audace, de sorte qu'en très-peu de tems il se rendit non-seulement odieux, mais redoutable à ceux même qui lui faisoient le plus la cour.

Un jour les consuls ayant chargé les couriers publics de leurs dépêches, où étoient contenues leurs délibérations, pour les porter à l'empereur, & leur ayant donné leurs lettres signées de leur main & scellées de leur sceau, sur lesquelles les magistrats des villes, après avoir reconnu le sceau & la signature, font fournir des chariots tout frais à ces couriers pour les mettre en état de faire plus de diligence, il se mit dans une terrible colere de ce qu'ils n'avoient pas pris de lui des lettres scellées de son sceau & des soldats pour faire la course. On dit même qu'il délibéra s'il ne déposeroit pas les consuls; mais comme ils allerent s'excuser & lui demander pardon, il appaisa sa colere; & pour faire plaisir au peuple, il n'empêcha point qu'il ne fit mourir dans les tourmens tous ceux des domestiques ou des partisans de Néron qui tomberent entre ses mains. Un gladiateur, nommé Spicilus, fut mis sous les statues de Néron qu'on traînoit dans les rues, & écrasé ainsi au milieu de la place; un certain Aponius, célebre délateur, fut étendu à terre, & on fit passer sur son

co.ps

corps des charrettes chargées de pierres. Ils en déchirerent & mirent en pieces plusieurs autres & quelques-uns même qui étoient innocens. De sorte que Mauriscus, qui passoit pour un des plus gens de bien de la ville, & qui l'étoit en effet, dit en plein sénat, *qu'il avoit grand peur que bientôt on ne regrettât Néron.*

Ainsi Nymphidius, approchant tous les jours de plus en plus du but où tendoient ses espérances, ne fut pas fâché que l'on semât des bruits qu'il étoit fils de Caïus César, qui avoit regné après Tibere. Car ce prince étant encore jeune, avoit eu quelque commerce avec sa mere, qui étoit assez belle, & que Callistus, un des affranchis de César, avoit eue d'une couturiere qu'il entretenoit. Mais il paroît que ce commerce de Caïus avec elle est postérieur à la naissance de Nymphidius, & on tenoit pour certain qu'il étoit fils du gladiateur Martianus, dont Nymphidia sa mere avoit été amoureuse à cause de sa grande réputation; & la parfaite ressemblance qu'il avoit avec ce gladiateur, prouve qu'il venoit plûtôt de lui. Quoi qu'il en soit, il avouoit qu'il étoit fils de cette Nymphidia, & comme il se vantoit d'être le seul auteur de la mort de Néron, il ne se croyoit pas assez récompensé par tous les honneurs qu'on lui faisoit, & par tous les biens dont il jouissoit, & n'étoit pas content d'avoir pour ses infames plaisirs Sporus, le mignon de Néron, qu'il fit venir du pied du bûcher pendant que le corps du défunt brûloit encore, * qu'il tint auprès de lui comme sa femme,

* *Qu'il tint auprès de lui comme sa femme, & à qui il donna le nom de Poppea.*) Ce monstre, après avoir passé pour la femme de Néron, pouvoit bien passer pour la femme

me, & à qui il donna le nom de Poppea, il aspiroit encore à l'empire, & faisoit dans Rome ses secrettes menées par le moyen de ses amis, de quelques femmes intrigantes, & de quelques consulaires qui le favorisoient. Il envoya aussi en Espagne un de ses amis, nommé Gellianus, pour observer toutes les démarches de Galba, & pour épier tout ce qui s'y passoit.

Mais après la mort de Néron, tout succéda à Galba. Le seul Verginius Rufus, flottant entre les deux partis, lui donnoit encore quelque inquiétude. Il craignoit qu'étant à la tête d'une puissante armée, qu'ayant par-dessus cela le mérite d'avoir vaincu Vindex, & que tenant sous sa main une grande partie de l'empire Romain, la Gaule entiere, qui étoit dans une grande agitation, & très-portée à la révolte, il ne prétât l'oreille à ceux qui l'appelloient à l'empire. Car il n'y avoit point alors de capitaine d'un si grand nom & d'une si grande réputation que Verginius, & personne n'avoit joué un si grand rôle que lui dans toutes les affaires de ce tems-là, ni tant contribué à délivrer en même tems l'empire Romain & de la tyrannie & des guerres des Gaules. Mais persévérant toujours dans ses premiers sentimens, il reservoit au sénat le choix du

femme de Nymphidius; mais cette qualité fait voir qu'au lieu de *Poppeus* qui est dans le texte, il faut lire *Poppea*, comme je l'ai corrigé; Nymphidius l'appelle *Poppea*, qui est un nom de femme, comme Néron l'avoit appellé *Sabina*. Casaubon en avoit averti dans ses remarques sur le passage de Suétone. Au reste sur ce monstrueux mariage de Néron avec cet infame Sporus, il y eut un bon mot d'un Romain, qui dit que *le genre humain auroit été heureux, si Domitius, pere de Néron, n'avoit jamais eu qu'une telle femme.*

du nouvel empereur. Et même après que la mort de Néron fut certaine, quoique les soldats assemblés autour de sa tente le pressassent de prendre ce titre, & qu'un des tribuns, entrant dans sa tente l'épée à la main, lui ordonnât de recevoir ou l'empire, ou cette épée au-travers du corps, il ne changea point de résolution.

Mais après que Fabius Valens, capitaine d'une légion, eut le premier prêté serment de fidélité à Galba, & que par les lettres de Rome il eut appris tout ce que le sénat avoit ordonné, alors il porta les soldats à reconnoître Galba pour empereur, & il n'en vint à-bout qu'avec beaucoup de peine. Et Galba lui ayant envoyé pour successeur Flaccus Hordéonius, il le reçut parfaitement; & lui ayant remis l'armée, il alla au-devant de Galba qui s'avançoit vers Rome, & l'accompagna sans recevoir de lui aucune marque ni de ressentiment, ni de reconnoissance. Galba ne lui marquoit aucun ressentiment, parce qu'il le considéroit & le respectoit, & il ne lui donnoit non plus aucune marque de reconnoissance, & ne lui faisoit aucune sorte d'honneur, parce qu'il en étoit empêché par ses amis, & sur-tout par Titus Vinius, qui mu d'une noire envie contre Verginius, pensoit nuire par-là à son avancement. Mais il ne prenoit pas garde que malgré lui il secondoit sa bonne fortune, en le dérobant à toutes les guerres & à tous les maux dont tous les autres capitaines furent travaillés, & en le jettant dans une vie tranquille & sans orages, & dans une vieillesse pleine de repos & de paix.

Les ambassadeurs que le sénat envoyoit à Galba, le rencontrerent près de Narbonne ville des Gaules; là ils lui firent leurs complimens &

le prierent de se hâter le plus qu'il lui seroit possible, & de se montrer à son peuple, qui desiroit ardemment sa présence. Galba leur fit un très-bon accueil, s'entretint avec eux très-humainement & très-familierement, leur fit très-bonne-chere, & quoique Nymphidius lui eût envoyé quantité de riches meubles & de vaisselle d'or & d'argent de Néron, il ne s'en servit jamais dans tous les festins qu'il donna, & n'étala que sa vaisselle & ses meubles, en quoi il se montra homme magnanime & supérieur à la vanité. Mais bientôt Titus Vinius lui fit entendre que cette magnanimité, cette simplicité & cette modestie étoient une maniere basse de flatter le peuple, & que la véritable grandeur la dédaignoit, & il lui persuada de se servir des richesses de Néron, & de ne rien épargner pour faire paroitre à sa table une magnificence royale. De sorte que le vieillard fit connoitre très-évidemment que dans peu il se laisseroit entiérement mener & gouverner par Vinius, qui étoit le plus avare de tous les hommes, & très-adonné aux femmes. Car étant encore jeune & faisant sa premiere campagne sous Calvisius Sabinus, il mena une nuit dans le camp, déguisée en soldat, la femme de son général qui étoit fort débauchée, * & coucha avec elle au milieu du camp dans l'endroit que les Romains appellent *Principia*. Pour cette action

* *Et coucha avec elle au milieu du camp, dans l'endroit que les Romains appellent* Principia. Cette action insolente & honteuse par elle-même, l'étoit encore davantage à cause du lieu où elle fut commise, car cet endroit du camp étoit sacré. C'étoit-là que l'on mettoit les enseignes, & là étoient les autels des dieux.

tion si infame Caïus César le fit mettre en prison; mais après la mort de ce prince il eut le bonheur d'en sortir, & soupant un soir chez l'empereur Claude, il vola une coupe d'argent.

L'empereur en ayant été informé, l'envoya prier à souper le lendemain, & défendit à ses officiers de servir devant lui aucune vaisselle d'argent, & leur commanda de ne le servir qu'en vaisselle de terre. Ainsi par cette plaisante modération du prince, ce larcin parut plus digne de risée que de colere & de punition. Mais les vols qu'il commit depuis, gouvernant Galba à son gré, & disposant avec un plein pouvoir de ses finances, causerent de grands malheurs, & des accidens véritablement tragiques, en donnant lieu aux uns, & servant de prétexte aux autres. Car Nymphidius, après le retour de Gellianus, qu'il avoit envoyé en Espagne comme l'espion de Galba, ayant appris que Cornélius Lacon avoit été déclaré préfet du palais & des gardes, que Vinius avoit tout le crédit & toute l'autorité à la cour, & voyant que pour lui il n'avoit pas seulement la liberté d'approcher du prince & de l'entretenir en secret, parce qu'il étoit devenu suspect à tout le monde, & que tout le monde l'observoit & avoit l'œil sur lui, il se trouva dans un grand trouble. Il assembla tous les capitaines de son armée, & il leur dit que Galba étoit à la vérité un bon vieillard, plein de modération & d'humanité, mais qu'il ne se servoit pas de sa propre raison pour se conduire, & qu'il se laissoit entiérement gouverner par Vinius & par Lacon, qui le gouvernoient très-mal; qu'avant donc que ces deux favoris eussent le

tems de se fortifier à leur insu, & d'acquérir dans les affaires le même crédit & la même autorité qu'avoit eus Tigellinus, il falloit envoyer des ambassadeurs à l'empereur au nom de toute l'armée, pour lui remontrer qu'en éloignant de lui ces deux hommes-là seuls, il en seroit mieux reçu à Rome, & se rendroit plus agréable aux Romains. Mais voyant que ses officiers ne goûtoient point cette pensée, & qu'au contraire ils trouvoient très-ridicule & très étrange de vouloir prescrire à un vieux empereur, comme à un enfant qui ne feroit que commencer à tâter de l'empire, quels sont les amis dont il doit se servir, ou ne pas se servir, il prit un autre chemin. Il écrivit à Galba, pour l'effrayer, tantôt que tout étoit à Rome dans une grande agitation, & qu'il s'y tramoit quelque révolte; tantôt que Clodius Macer faisoit de grands magasins en Afrique; une autre fois, que les armées de la Germanie se soulevoient, & qu'on lui écrivoit la même chose des troupes qui étoient en Syrie & en Judée. Mais comme Galba ne faisoit pas grand compte de ses avis, & qu'il ne lui ajoutoit aucune foi, il résolut enfin de le prévenir & d'occuper l'empire, malgré tout ce que Clodius Celsus d'Antioche, homme très-sensé & son ami le plus fidele, put lui dire pour l'en dissuader. Car il ne cessoit de lui représenter qu'il ne pensoit pas qu'il y eût à Rome une seule maison qui pût donner à Nymphidius le titre de César. Mais la plûpart se mocquoient de Galba, & Mithridate de Pont, qui le brocardoit incessamment sur son visage ridé & sur sa tête chauve, dit: *Présentement les Romains le regardent comme un grand personnage, parce qu'il est éloigné; mais dès qu'il sera arrivé, & qu'ils le verront, ils reconnoîtront*

noîtront que c'est une infamie & un éternel opprobre de nos jours qu'il ait été nommé César.

En même tems il fut conclu que sur le minuit on meneroit Nymphidius au camp, & que là on le proclameroit empereur. Mais Antonius Honoratus, le premier des tribuns, assembla sur le soir les soldats qu'il commandoit, commença à blâmer Nymphidius le premier, & blâma ensuite les autres de ce qu'en si peu de tems ils avoient si souvent changé de parti, non pour suivre la raison & pour choisir ce qui étoit le meilleur, mais agités par quelque mauvais génie qui les poussoit de trahison en trahison; que véritablement ce qu'ils avoient fait en premier lieu avoit un prétexte juste, les crimes & les abominations de Néron. *Mais aujourd'hui*, leur dit-il, *quelle raison avez-vous d'abandonner & de trahir Galba? Lui reprochez-vous d'avoir tué sa mere? d'avoir fait mourir sa femme? Et avez vous eu la honte & la confusion de voir votre empereur monter sur le théatre comme un bâteleur, danser, chanter & jouer des tragédies? Malgré même ces actions horribles & infames, encore n'eumes-nous pas le cœur d'abandonner ce monstre, nous ne l'abandonnames que sur la nouvelle que Nymphidius nous donna, & que nous crumes qu'il nous avoit abandonnés le premier, & qu'il se retiroit en Egypte. Qu'allons-nous donc faire? Allons-nous immoler encore Galba sur Néron, & nous défaisant du parent de Livie comme nous nous sommes défaits du fils d'Agrippine, allons-nous prendre pour César le fils de Nymphidia? Ou plûtôt, après avoir fait souffrir au premier la peine de ses crimes, ne nous piquerons-nous pas d'être les gardes fideles de Galba, comme nous avons été les ennemis déclarés & les punisseurs de Néron?*

A ces discours du tribun tous les soldats se rangerent de son côté, & allant trouver leurs compagnons, ils les exhortoient à garder le serment de fidélité qu'ils avoient fait à l'empereur, & ils en firent changer un grand nombre. En même tems un grand cri s'étant élevé de toute l'armée, Nymphidius, soit qu'il crût, comme quelques uns pensent, que les soldats l'appelloient déja pour le proclamer, soit qu'il voulût prévenir l'émeute & rassûrer ceux qui chanceloient encore, sortit à la clarté de quantité de flambeaux, tenant dans sa main une harangue que Varron lui avoit composée, & qu'il avoit apprise par cœur pour la faire aux soldats. Mais voyant les portes du camp fermées, & sur les murailles plusieurs hommes armés, il commença à craindre, & s'avançant il demanda à ces hommes *ce qu'ils vouloient faire, & qui c'étoit qui leur avoit commandé de prendre les armes?* Ils répondirent tous en même tems & d'une commune voix, *qu'ils ne reconnoissoient pour empereur que Galba.* Alors faisant semblant d'entrer dans leur sentiment, il applaudit à leur fidélité, & commande à ceux qui l'accompagnoient de suivre son exemple.

Ceux qui gardoient les portes l'ayant laissé entrer avec un petit nombre de ses gens, on lui lança d'abord une javeline, que Septimius, qui marchoit devant lui, reçut dans son bouclier. Mais les autres se jettant sur lui l'épée à la main, il prit la fuite; on le poursuivit, & on le massacra dans la hutte d'un soldat. Son corps fut traîné au milieu du camp, on l'environna de barrieres, & le lendemain on l'exposa à la vue de tout le monde.

Nymphidius ayant fini sa vie de cette manie-

re,

re, Galba, qui en fut d'abord averti, ordonna que l'on fit mourir tous ses complices qui n'auroient pas prévenu cet arrêt par leur mort. Du nombre de ces complices fut Varron qui avoit composé la harangue, & Mithridate de Pont. Mais quoiqu'ils fussent coupables, on les regarda comme innocens, & on trouva qu'on ne les avoit condamnés ni selon les loix, ni selon les coutumes Romaines, parce qu'on avoit fait mourir des hommes de cette conséquence sans les avoir jugés, car tout le monde s'étoit attendu à une autre forme de gouvernement, trompé, comme cela est ordinaire, par les premiers bruits qu'on avoit semés. Mais ce qui les affligea encore plus que tout le reste, c'est qu'un personnage de dignité consulaire, nommé Pétronius Turpilianus, eut ordre de se faire mourir, parce qu'il avoit été fidele à Néron. Car d'avoir fait tuer en Afrique Macer par les mains de Trébonianus, & Fontéius Capito, dans la Germanie par Valens, il en avoit quelque sorte de prétexte; ils étoient en armes & dans des camps, & par-là il pouvoit les craindre. Mais un homme comme Turpilianus, cassé de vieillesse, nud & sans armes, rien n'empêchoit qu'il ne fût aumoins entendu par un prince qui auroit voulu garder dans ses actions la modération qu'il promettoit par ses paroles. Voilà quelles sont les plaintes qu'on peut former contre Galba, & les reproches qu'on peut lui faire.

Quand il fut à vingt-cinq stades de Rome, il se trouva tout au milieu d'un tumulte excité par des matelots qui avoient occupé le chemin, & qui l'environnoient de tous côtés. C'étoient les mariniers dont Néron avoit fait des soldats, & dont il avoit composé une légion. Tous ces gens-

là s'étant assemblés sur son passage, le prioient de leur confirmer leur état, & empêchoient tous ceux qui étoient venus au-devant de l'empereur pour le saluer, de l'approcher, de le voir & de s'en faire entendre; ils faisoient beaucoup de bruit en jettant de grands cris, & demandoient des enseignes & des quartiers pour leur légion. Comme l'empereur les remettoit à une autre fois, & leur ordonnoit de revenir lui parler, ils prirent cette remise pour un refus, se mirent en colere, & le suivirent sans épargner les murmures & les cris, & quelques-uns ayant eu l'insolence de tirer l'épée, Galba ordonna à sa cavalerie de les charger. Aucun d'eux ne résista, les uns furent renversés & foulés aux pieds, & les autres tués dans leur fuite. Et ce ne fut pas un heureux présage pour Galba d'entrer dans sa ville capitale au milieu de tant de sang & de tant de morts. Mais au-moins si quelqu'un le méprisoit auparavant en le voyant si foible & si vieux, alors il paroissoit terrible & redoutable à tout le monde.

Du reste voulant faire voir un grand changement dans les largesses immenses que faisoit Néron, & dans sa dépense excessive, il parut s'éloigner infiniment de ce qui est séant & honnête à un empereur; car un certain Canus ayant joué de la flûte un soir à son souper, ce Canus étoit un homme excellent dans son art, l'empereur, après l'avoir beaucoup loué, & marqué avoir pris un grand plaisir à l'entendre, commanda qu'on lui apportât sa bourse, ᵖ & prenant

ᵖ *Et prenant quelques pieces d'or, il les lui donna.*) Suétone, qui raconte cette histoire, dit que Galba ne lui donna que cinq deniers, c'est-à-dire cinquante sols de

nant quelques pieces d'or, il les lui donna en lui disant qu'il lui faisoit cette gratification de son argent, & non pas de l'argent public. ¶ Et tous les dons que Néron avoit faits aux comédiens, bâteleurs, farceurs & gens de palestre, il commanda qu'on les retirât sans quartier, & qu'on ne leur en laissât que le dixieme. Mais comme il ne retira que très-peu de chose de cette recherche, car la plupart de ces gens-là vivent au jour la journée, & sont si débauchés qu'ils dépensent tout à mesure qu'ils gagnent, il étendit sa recherche sur ceux qui avoient acheté ou reçu quelque chose d'eux, & les obligea de restituer. Et parce que cette affaire n'avoit point de bornes, & qu'elle enveloppoit une infinité de gens, toute la honte en tomba sur l'empereur, & toute la haine sur Vinius; car on vit qu'il ne rendoit l'empereur mesquin & avare pour tous les autres, que pour profiter seul de ses richesses, & pour fournir à ses profusions en prenant à toutes mains, en vendant tout & en se rendant absolument le maître. En effet, selon le précepte d'Hésiode qui dit *qu'il ne faut épargner le tonneau ni quand il est plein, ni quand il commence à être au-bas*, Vinius voyant l'empereur vieux & cassé, voulut se gorger de sa fortune

de notre monnoie. *Cano autem choraulæ mire placenti, denarios quinque donasse, prolatos manu sua è peculiaribus loculis.*

¶ *Et tous les dons que Néron avoit faits aux comédiens, bâteleurs, farceurs.*) Cette action de Galba est indigne d'un empereur, & paroît bien plûtôt venir d'un excès d'avarice, que d'un esprit de réforme. Cette réforme ne pouvoit être approuvée que dans les dons excessifs faits à ces personnages indignes, & qui n'avoient pas encore été payés.

ſ Qu'il

tune [r] qu'il voyoit en même tems pleine & au bas. Cependant il faisoit grand tort au pauvre vieillard, en ce que d'un côté il administroit mal ses biens & ses finances, & que de l'autre il blâmoit ou empêchoit ses meilleures intentions, entr'autres la punition des ministres de Néron. L'empereur fit mourir la plûpart de ces méchans, du nombre desquels furent un Eléus, un Polyclitus, un Pétinus, & un Pétrobius. Le peuple battoit des mains quand on les menoit au supplice au-travers de la place Romaine, & crioit que c'étoit une procession très-sainte, mais que les dieux & les hommes demandoient encore le précepteur & le promoteur de la tyrannie, Tigellinus. Mais ce brave personnage avoit gagné les devans en s'assûrant de Vinius par les grands présens qu'il lui fit, & qui n'étoient que comme les arrhes de ce qu'il lui promettoit. Pour Turpilianus, haï seulement parce qu'il n'avoit ni haï ni trahi un maître qui étoit si méchant, & sans avoir commis aucune injustice marquée, ni trempé en aucune maniere dans les crimes de Néron, il fut exécuté lorsque celui qui avoit rendu ce prince si digne de mort, & qui, après l'avoir rendu tel, l'avoit abandonné & trahi, restoit non-seulement en vie, mais dans une haute fortune: grande preuve qu'il n'y avoit rien dont on dût desespérer, & qu'on ne fût sûr d'obtenir de Vinius quand on lui donnoit, car il n'y avoit point de spectacle que le peuple

[r] *Qu'il voyoit en même tems pleine & au bas.*) Il la voyoit pleine à cause des richesses immenses de Galba, & il la voyoit au bas à cause de la vieillesse de cet empereur.

peuple Romain desirât avec tant de passion que de voir Tigellinus traîné au supplice. Il ne cessoit de le demander par-tout au théatre & au cirque, tant qu'enfin l'empereur les en tança par un édit qui fut publié & affiché, & dans lequel il les assûroit que Tigellinus ne vivroit pas encore long-tems, parce qu'il étoit attaqué d'une phthisie qui le consumoit peu-à peu, & leur demandoit instamment qu'ils ne l'aigrissent point, & qu'ils ne fissent point dégénérer sa domination en tyrannie.

Le peuple fut très fâché de cette publication, mais ces malheureux n'en firent que rire, car ce jour-là même Tigellinus offrit un sacrifice d'action de graces pour remercier les dieux de son salut, & prépara un festin magnifique. Et Vinius, après avoir soupé avec l'empereur, alla faire collation chez Tigellinus, menant avec lui sa fille, qui étoit veuve. Dès qu'il fut entré, Tigellinus demanda une coupe, but à la santé de cette veuve en lui faisant un don de deux cent cinquante mille drachmes, & en commandant à la principale de ses concubines d'ôter de son cou un collier estimé cent cinquante mille drachmes pour le lui donner.

Depuis ce moment-là les choses mêmes qui étoient faites avec le plus de modération, furent condamnées, comme ce que l'empereur fit pour les Gaulois qui avoient conspiré avec Vindex; car on crut qu'ils n'avoient pas obtenu de l'humanité de l'empereur la décharge des impôts & le droit de bourgeoisie, mais qu'ils les avoient achetés de Vinius. Voilà pourquoi le peuple haïssoit la domination de Galba. Et les soldats, quoiqu'ils se vissent frustrés du présent qu'on avoit promis, se flatterent pourtant dès son ave-

nement, de l'espérance que s'il ne donnoit pas tout ce qu'on leur avoit fait attendre, il donneroit au moins autant que Néron avoit donné. Mais l'empereur, informé de leurs plaintes & de leurs murmures, lâcha une parole très-digne d'un grand prince, car il leur dit, *qu'il avoit accoutumé de choisir ses soldats, & non pas de les acheter.* Ce mot fit naitre dans leur cœur une haine très-violente contre lui. Car ils trouvoient que par là il ne les privoit pas de leur récompense lui seul, mais qu'il enseignoit aux empereurs, qui viendroient après lui, à faire de même; & qu'il leur en imposoit en quelque façon la loi.

Il y avoit encore quelque mouvement sourd de révolte à Rome parmi les troupes Prétoriennes, mais le respect qu'elles avoient pour la présence de Galba, émoussoit cette ardeur pour la nouveauté, & faisoit qu'elles différoient de la faire éclater; & comme elles ne voyoient encore aucune lueur de changement, elles tenoient leur haine cachée. Mais les armées, qui avoient servi sous Verginius, & qui étoient encore dans la Germanie sous Flaccus, fieres de la derniere victoire qu'elles avoient remportée sur Vindex, & voyant qu'elles n'avoient aucune des récompenses qu'elles croyoient mériter, ne pouvoient être appaisées par leurs capitaines, & ne faisoient aucun compte de leur général Flaccus, que la goutte, dont il étoit continuellement tourmenté, avoit rendu impotent, & qui d'ailleurs n'avoit aucune expérience des affaires. Un jour à des jeux publics les tribuns & les chefs des bandes faisant, selon la coutume des Romains, des prieres & des vœux pour la santé & pour la prospérité de l'empereur, la plûpart des soldats commencerent à murmurer, &

ensuite

ensuite ces officiers continuant leurs vœux & leurs prieres, [a] ils eurent l'audace de répondre comme par un refrein, *S'il en est digne.*

Les légions qui étoient sous les ordres de Tigellinus, commirent souvent de pareilles insolences, dont Galba étoit exactement informé par les lettres qu'il recevoit de ses intendans. Craignant donc les suites, & croyant qu'il étoit méprisé non seulement parce qu'il étoit vieux, mais parce qu'il n'avoit point d'enfans, il résolut d'adopter quelque jeune homme des plus illustres maisons de Rome, & de le nommer son successeur à l'empire. Il y avoit un jeune homme, nommé Othon, qui étoit issu d'un sang noble, mais qui dès son enfance avoit été si plongé dans le luxe & dans les plaisirs, qu'il y avoit peu de Romains qui se fussent rendus si célebres par leurs débauches. Et comme Homere appelle souvent Pâris, *le mari de la belle Helene*, en le désignant par la qualité de sa femme, parce que ce jeune prince n'avoit rien de recommandable par lui-même dont on pût lui faire honneur; de même Othon étoit célebre à Rome par sa femme Poppéa dont Néron étoit devenu amoureux pendant qu'elle étoit mariée à Crispinus, mais retenu par le respect qu'il conservoit encore pour sa femme, & par la crainte qu'il avoit de sa mere, il cacha sa passion, & aposta secrettement Othon auprès de Poppéa pour la solliciter & pour la séduire; car Othon étoit fort agréable à Néron à cause de ses débauches, & ce prince en faisoit son ami particulier, & se plaisoit si fort en sa compagnie, qu'il pre-

[a] *Ils eurent l'audace de répondre comme par un refrein,* S'il en est digne.) Il y a dans le grec, *Il n'en est pas digne.*

 † Et

prenoit ſouvent un très-grand plaiſir aux railleries & aux plaiſanteries qu'il faiſoit ſur ſa meſquinerie & ſur ſon avarice.

On rapporte qu'un jour Néron ſe parfumant d'une huile très-précieuſe, en arroſa un peu Othon. Le lendemain Othon lui donna à ſouper, & dès qu'il fut dans la ſalle, de tous côtés on vit des tuyaux d'or & d'argent qui répandoient par-tout des eſſences de grand prix avec autant d'abondance que ſi ce n'eût été que de l'eau, & que les convives en furent tout trempés. Ayant donc corrompu & débauché le premier Poppéa pour Néron, en lui faiſant eſpérer ce prince pour amant, il lui perſuada de ſe ſéparer d'avec ſon mari, & la prit chez lui comme ſa femme; mais il ne fut pas ſi aiſe de l'avoir, qu'il fut chagrin de la partager avec ſon rival. Poppéa, dit on, n'étoit pas fâchée de cette jalouſie, car on prétend même qu'elle refuſoit de recevoir Néron chez elle, quand Othon étoit abſent, ſoit qu'elle voulût prévenir le dégoût que donne une jouiſſance trop aiſée, ſoit, comme d'autres l'aſſûrent, qu'elle ne ſe ſouciât pas d'avoir Céſar pour mari, & qu'elle aimât mieux l'avoir pour amant à cauſe de l'inclination qu'elle avoit à la débauche. Othon ſe trouva donc en grand danger de ſa vie pour ce mariage. Et c'eſt une choſe très étonnante que Néron, après avoir fait mourir ſa femme & ſa ſœur pour les nôces de Poppéa, ait épargné Othon. Mais Othon avoit Séneque pour ami, * & ce fut Séneque

* *Et ce fut Séneque qui par ſes conſeils & par ſes ſollicitations, porta le prince à l'envoyer commander dans la Luſitanie, ſur les bords de l'Océan.*) Cet exil honorable qui éloignoit Othon, & qui rendoit Néron ſeul poſſeſſeur

neque qui, par ſes conſeils & par ſes ſollicitations, porta le prince à l'envoyer commander dans la Luſitanie ſur les bords de l'Océan. Il s'y gouverna avec tant de ſageſſe, qu'il ne fut ni à charge ni deſagréable aux peuples qui lui étoient ſoumis, car il ſentoit bien que cet emploi lui avoit été donné comme un adouciſſement & comme une couverture honorable de ſon exil, & après que Galba ſe fut révolté, il fut le premier des capitaines qui ſe joignit à lui, & qui prenant tout ce qu'il avoit de vaiſſelle d'or & d'argent, la lui porta pour la fondre & pour en faire de la monnoie. Il lui donna les officiers de ſa maiſon les plus propres & les plus adroits à ſervir un prince. Dans tout le reſte il lui marqua une entiere fidélité, & par les ſervices qu'il lui rendit, on vit bien-tôt que perſonne n'avoit ni plus d'expérience, ni plus de capacité que lui dans les affaires. Pendant tout le voyage il fut avec lui dans le même char pluſieurs jours de ſuite, & dans le chemin il n'oublia rien pour faire ſa cour à Vinius, tâchant de lui plaire par ſes aſſiduités & par ſes préſens, & principalement en lui cédant en tout la premiere place. Ce fut par ſa faveur qu'il parvint à être le ſecond, mais il avoit ſur lui cet avantage qu'il n'étoit ni envié ni haï, ſervant gratuitement ceux qui l'en prioient, & ſe montrant toujours humain

ſeſſeur de ſa maîtreſſe, parut ſuffiſant; une peine plus grave auroit découvert la comédie que l'on vouloit cacher, qui cependant ne laiſſa pas de devenir publique, comme cela parut par ce diſtique qui courut alors :

Cur Otho mentito ſit quæritis exul honore?
Uxoris mœchus cœperat eſſe ſuæ.

main & accessible à tous ceux qui avoient à lui parler. Sur-tout il protégea extrêmement les gens de guerre, & en avança plusieurs aux premieres charges qu'il demandoit, les unes à l'empereur même, & les autres à Vinius & à ses affranchis Icelus & Asiaticus, car c'étoient ceux qui avoient le plus de crédit.

Toutes les fois qu'il traitoit Galba chez lui, il tâchoit de gagner la faveur de la cohorte qui étoit de garde, en donnant à chacun des soldats une piece d'or. Ainsi sous prétexte d'honorer le prince par ses largesses, il pratiquoit & gagnoit les troupes Prétoriennes pour s'en servir au besoin. Comme Galba délibéroit sur le choix d'un successeur, Vinius lui proposa Othon; ce qu'il ne faisoit pas sans dessein, il avoit en vue le mariage de sa fille qu'Othon promettoit d'épouser s'il étoit adopté par Galba, & nommé son successeur. Mais Galba faisoit connoître visiblement qu'il préféroit l'intérêt public à l'intérêt particulier, & qu'il cherchoit à adopter, non celui qui lui étoit le plus agréable, mais celui qui seroit le plus utile aux Romains. Il paroît de plus qu'il n'auroit pas voulu faire Othon héritier de son patrimoine même, le connoissant aussi dissolu, aussi débauché, & aussi dissipateur qu'il étoit, & le sachant noyé de dettes, car il devoit cinq millions de drachmes. C'est pourquoi, après avoir écouté Vinius fort doucement sans rien répondre de positif, il remit sa disposition à une autre fois, & se contenta de designer Othon consul avec Vinius pour l'année suivante. Ce qui fit croire à tout le monde qu'au commencement de l'année il ne manqueroit pas de le nommer son successeur, & tous les gens de guerre étoient ravis qu'Othon fût préféré à tous les autres.

Mais

Mais pendant que Galba délibéroit encore & qu'il remettoit de jour en jour, il apprit la révolte des armées de Germanie ; car généralement toutes les troupes haïſſoient Galba, parce qu'il ne leur avoit pas donné l'argent qu'il leur avoit promis; & celles de la Germanie alléguoient encore, pour prétexter en particulier leur haine & leur mauvaiſe volonté, *que Verginius Rufus avoit eté chaſſé avec honte & ignominie ; que les Gaulois, qui avoient combattu contre eux, avoient été ſeuls récompenſés, & que tous ceux qui ne s'étoient pas déclarés pour Vindex, avoient été punis, & que c'étoit à Vindex ſeul que Galba témoignoit avoir de l'obligation, qu'il honoroit encore ſa mémoire, & qu'il lui faiſoit des oblations funebres & des libations, comme ſi c'eût été lui ſeul qui l'eût proclamé empereur.*

Pendant que ces propos ſe tenoient publiquement dans le camp, arrive le premier jour de l'année, que les Romains appellent les Calendes de Janvier. Flaccus aſſembla tous les ſoldats pour leur faire prêter le ſerment au nom de l'empereur, comme c'eſt la coutume. Mais ils renverſerent & mirent en pieces les ſtatues de Galba, & au lieu de prêter le ſerment à l'empereur, ils le prêterent au ſénat & au peuple, & ſe retirerent chacun de leur côté ; ce que voyant tous les capitaines, ils regarderent l'anarchie comme auſſi dangereuſe & plus dangereuſe même que la rebellion. Et il y eut quelqu'un d'entre eux qui leur dit : *Que faiſons-nous donc, mes compagnons ? Nous ne faiſons point d'autre empereur, & nous ne gardons point celui que nous avons, comme ſi ce n'étoit pas tant Galba que nous vouluſſions fuir, que tout autre chef & tout autre empereur pour nous commander. Quant à Hordéonius Flaccus*

qui n'est qu'une ombre & qu'une vaine image de Galba, laissons-le là pour ce qu'il est. Mais nous avons à une journée d'ici Vitellius qui commande dans la basse Germanie, fils d'un pere qui a été censeur, trois fois consul, & en quelque façon collegue de l'empereur Claude, & qui par la pauvreté où il se trouve, & que quelques-uns lui reprochent si mal à-propos, donne une preuve éclatante de sa bonté & de sa magnanimité. Allons, mes compagnons, proclamons-le empereur, & faisons voir à tous les hommes que nous savons mieux choisir un empereur que les Espagnols & les Lusitaniens.

Les uns ayant goûté cet avis, & les autres l'ayant rejetté, un porte-enseigne se dérobant alla annoncer la nuit cette nouvelle à Vitellius, qui donnoit un grand repas à plusieurs de ses officiers, & qu'il trouva à table. Cette nouvelle s'étant répandue dans les armées, Fabius Valens, capitaine d'une légion, fut le premier qui, à la tête de quelques chevaux, vint le lendemain à toute bride, & salua empereur Vitellius, qui, quelques jours auparavant, paroissoit refuser & rejetter l'empire comme un fardeau trop grand & trop pesant pour lui; " mais alors plein de vin & de viande, étant à table depuis midi, il reçut la nouvelle avec joie, fortit en public, & accepta le nom de Germanicus, que les troupes lui donnerent, & refusa celui de César.

" *Mais alors plein de vin & de viande, étant à table depuis midi.*) La gourmandise de Vitellius étoit célebre. Tacite dit qu'elle ne pouvoit jamais être assouvie, & que les chemins des deux mers étoient continuellement battus de ses pourvoyeurs qui lui apportoient des ragoûts de Rome & de toute l'Italie, & les villes & les particuliers ruinés des superbes festins qu'il lui falloit faire.

" Pison

César. En même tems les soldats de Flaccus, laissant-là tous les beaux discours qu'ils avoient faits au sénat, & qui sentoient si fort la démocratie, prêterent serment à l'empereur Vitellius, & promirent d'exécuter fidelement ses ordres. C'est ainsi que Vitellius fut proclamé empereur dans la Germanie.

Galba, informé de cette révolte, ne différa plus l'adoption qu'il méditoit, & sachant que ses amis étoient partagés, que les uns étoient pour Dolabella, & les autres pour Othon, & ne voulant ni de l'un ni de l'autre, tout-d'un-coup, sans communiquer son dessein à personne, il fit appeller Pison, * fils de Crassus, & petit-fils de Pison, que Néron avoit fait mourir, jeune homme né à toutes les vertus, & qui joignoit à cet excellent naturel une grande modestie, & la sévérité des mœurs des anciens Romains, & sur l'heure même il alla au camp pour le nommer César, & le déclarer son successeur. Cependant comme il descendoit de son palais, il lui arriva plusieurs signes & prodiges célestes qui l'accompagnerent. Et quand il commença le discours qu'il fit à Pison, & qu'il voulut le lire ou le dire en partie par cœur, il tonna & éclaira continuellement, & il tomba une si grosse pluie, & une nuit si noire couvrit Rome & tout le camp, qu'il étoit visible que les dieux n'approuvoient ni ne recevoient cette adoption, & qu'elle seroit très-malheureuse. Le mécontentement des soldats se déclaroit par leur mine morne & farouche, car ils étoient fort aigris de ce que même dans cette occasion on ne leur faisoit aucune largesse.

Mais pour Pison, tous ceux qui étoient présens,

* Pison Licinianus,

sens & qui purent juger de sa disposition par le ton de sa voix, & par l'air de son visage, furent frappés d'étonnement & d'admiration de voir qu'il ne paroissoit point transporté d'une si grande grace, & qu'il la recevoit pourtant avec beaucoup de reconnoissance & de sensibilité. Mais d'un autre côté on vit sur le visage & dans toute la contenance d'Othon plusieurs marques de l'impatience & de la colere avec lesquelles il supportoit de se voir frustré d'une espérance qu'il croyoit sûre; car après avoir été le premier jugé digne de l'empire & y avoir presque touché, de s'en voir déchu, c'étoit un signe très-visible de la haine & de la mauvaise volonté que Galba avoit pour lui. C'est pourquoi il n'étoit pas sans quelque crainte pour l'avenir; mais redoutant Pison, haïssant Galba, & se plaignant de Vinius, il s'en retourna agité de plusieurs passions; car les Devins & les Chaldéens, qu'il avoit toujours autour de lui, ne lui permettoient pas d'abandonner absolument ses espérances, & de renoncer à sa fortune. Ptolemée surtout étoit très-ardent à le rassûrer, & Othon avoit en lui beaucoup de confiance, parce qu'il lui avoit prédit plusieurs fois que Néron ne le feroit pas mourir, que ce prince mourroit le premier, & que non seulement il lui survivroit, mais qu'il seroit empereur, & l'événement ayant justifié la premiere partie de sa prédiction, il prétendoit qu'il ne devoit pas desespérer de la seconde. Ce qui l'animoit encore, c'étoit le grand nombre de ceux qui le plaignoient en secret, & qui soupiroient de le voir traiter par Galba avec tant d'ingratitude. La plûpart de ceux qui avoient été en crédit auprès de Tigellinus & de Nymphidius, & qui étoient alors
fort

fort reculés & dans un état fort abject, comme gens disgraciés, s'assembloient autour de lui tous les jours, & nourrissant leur venin auprès de lui, ils aigrissoient son ressentiment, & l'animoient enco e davantage.

De ce nombre étoit Véturius & Barbius Proculus, [y] dont l'un étoit sergent d'une compagnie, & l'autre tesseraire, c'est-à-dire de ces bas-officiers qui prennent le mot du tribun écrit sur une tablette, & le portent dans les tentes des soldats. [z] Onomaste, affranchi d'Othon, se joignit

[y] *Dont l'un étoit sergent d'une compagnie, & l'autre tesseraire.* L'un étoit *option*, & l'autre *tesseraire*. Dans la cavalerie & dans l'infanterie il y avoit de ces officiers appellés *options* & *tesseraires*; l'*option* étoit *Uragus*, celui qui marchoit à la queue des bandes, c'étoit à-peu-près comme nos sergens, & *tesseraire* étoit un officier un peu plus relevé, c'étoit celui qui recevoit du tribun le mot écrit sur une tablette, & qui le portoit aux centurions. Cette maniere de donner le mot parut plus sûre que de le donner de vive voix, car le mot donné de vive voix peut être mal entendu & mal rapporté. Dans la traduction j'ai expliqué la fonction de ces officiers telle qu'elle étoit, & non pas telle qu'elle est dans le texte; car Plutarque se seroit visiblement trompé s'il avoit dit que l'*option* & le *tesseraire* faisoient leurs fonctions par le moyen d'espions & de couriers, οἱ δὶ ἀγγέλων καὶ δὶ ὀπτήρων ὑπερεσίας τελοῦντες. Cela est inoui, mais c'est ce que Plutarque n'a point dit; le passage est mal écrit, & l'on a mal séparé des mots qui doivent être joints. Il faut lire comme Lipse a corrigé, οἱ διαγγέλων καὶ διοπτήρων, &c. *Qui faisoient la fonction de couriers & d'espions.* Car c'étoient eux-mêmes qui étoient les espions & les couriers, c'est pourquoi, comme Cujas l'a remarqué, ils furent ensuite appellés *sculcatores* pour *auscultatores*, qui écoutoient tout pour en faire leur rapport.

[z] *Onomaste, affranchi d'Othon, se joignit à eux, & tous trois ils corrompirent*, &c.) Ce fut Onomaste qui mena à Othon ces deux soldats; c'est pourquoi Tacite dit de ces deux soldats seuls, *Suscepere duo manipulares imperium*

joignit à eux, & tous trois ils corrompirent les uns par argent, les autres par les grandes espérances qu'ils leur donnerent, car ils trouverent même qu'ils étoient déja tout corrompus, & qu'ils ne demandoient qu'une occasion de faire éclater leur mauvaise volonté. Car si l'armée eût été bien intentionnée, il auroit été bien difficile de la faire changer si promptement, & il auroit certainement fallu plus que les quatre jours qui s'écoulerent entre l'adoption & le meurtre. Car Pison & Galba furent tués le sixieme jour après, qui se trouva le quinzieme de Janvier. Ce jour-là dès le matin Galba offrit un sacrifice dans son palais en présence de ses amis. Le devin Umbricius n'eut pas plûtôt pris entre ses mains les entrailles de la victime, qu'il lui déclara, non en paroles couvertes, mais très clairement, [a] qu'il étoit menacé de quelque trahison, & qu'un très-grand danger pendoit sur sa tête, dans le moment même que le dieu lui livroit presque Othon dont il pouvoit se saisir, car il étoit derriere lui, & fort appliqué à ce qu'Umbricius lui disoit & lui montroit. Comme il se trouva alors dans un grand trouble, & que la peur lui fit changer très souvent de couleur, son affranchi Onomaste vint lui dire que les architectes étoient venus, & qu'ils l'attendoient chez lui. C'étoit le signal de l'exécution & du moment où Othon devoit aller au-devant des soldats. Il se retira donc

perium populi Romani transferendum, & transtulerunt. » Deux soldats entreprirent » de transférer l'empire du » peuple Romain, & ils le » transférerent ».

[a] *Qu'il étoit menacé de quelque trahison.*) Ce devin lui dit en propres termes, selon Suétone, *Caveret periculum, non longe percussores abesse.* « Qu'il prît garde à lui, que ses meurtriers n'étoient pas loin ».

b Il

donc en disant qu'il avoit acheté une vieille maison, & qu'il vouloit la faire visiter par ces architectes; & descendant par le lieu appellé le palais de Tibere, [b] il se rendit à la place où est la colonne qu'on appelle le milliaire d'or, à laquelle aboutissent tous les grands chemins d'Italie.

Là les premiers soldats de la garde l'ayant reçu, le proclamerent empereur; & l'on assûre qu'ils n'étoient que vingt trois. Ce petit nombre l'étonna, & quoiqu'il ne fût ni foible ni timide, comme la délicatesse de son tempérament & la mollesse de sa vie sembloient le promettre, mais au contraire résolu & ferme dans les plus grands dangers, il eut peur & voulut renoncer à son entreprise. Les soldats l'en empêcherent, [c] & environnant sa chaise avec leurs épées nues, ils commanderent à ses porteurs de marcher. Il les pressoit & les hâtoit lui-même, disant à tout moment *qu'il étoit perdu.* Plusieurs l'entendirent comme il passoit, & ils furent plus frappés d'admiration, que saisis d'étonnement, en voyant le petit nombre de ceux qui avoient entrepris une action si hardie.

Comme il traversoit la place, environ autant de soldats se joignirent aux premiers. Il en vint d'autres ensuite trois à trois, quatre à quatre, enfin

[b] *Il se rendit à la place où est la colonne qu'on appelle le milliaire d'or.*) C'étoit une colonne d'or qu'Auguste avoit mise à l'entrée de la place pendant qu'il étoit *curator viarum*, sur laquelle étoient marqués tous les grands chemins d'Italie & leurs mesures, que l'on distinguoit par milles.

[c] *Et environnant sa chaise avec leurs épées nues.*) Suétone écrit qu'il se jetta dans une chaise de femme. *Tunc abditus propere muliebri sella in castra contendit.* Il veut parler d'une chaise fermée comme étoient celles des femmes.

[d] De

enfin il en vint un plus grand nombre qui, tous l'environnant, l'appelloient César, & faisoient briller devant lui leurs épées nues. Julius Martialis, qui étoit ce jour-là de garde au camp avec sa cohorte, & qui, dit-on, ne savoit rien de la conspiration, étonné d'une chose si peu attendue & saisi de crainte, le laissa entrer. Quand il fut dans le camp, il ne trouva nulle résistance, car ceux qui ignoroient le fait, se trouvant mêlés avec ceux qui le savoient & qui les enveloppoient à dessein, & étant écartés un à un, & deux à deux, suivirent les autres, d'abord par crainte, & ensuite par détermination & par choix.

Cette nouvelle fut d'abord portée au palais à Galba pendant que le devin étoit encore près de lui, & qu'il étoit appliqué à finir son sacrifice; [d] de sorte que ceux qui étoient les plus incrédules sur cette matiere, & qui par ignorance méprisoient le plus la divination, étoient dans l'étonnement & admiroient la divinité qui éclatoit dans cette prédiction si promptement accomplie. Comme une grande foule de peuple accouroit de la place & se jettoit dans le palais, Vinius & Lacon, & quelques affranchis du prince, mettant

[d] *De sorte que ceux qui étoient les plus incrédules sur cette matiere, & qui par ignorance méprisoient le plus la divination, étoient dans l'étonnement & admiroient la divinité.*) C'est être bien crédule & superstitieux de vouloir se servir de cet événement si prompt pour donner de l'autorité à la divination qui l'avoit prédit, & de croire que ce n'est que l'ignorance qui empêche d'y ajouter foi, comme si le devin n'avoit pu être instruit de ce qui se tramoit, & comme si dans les entrailles des victimes on pouvoit lire ce qui doit arriver. Il n'y a qu'une superstition très-ignorante qui puisse jetter dans ce foible.

tant l'épée à la main, se tinrent auprès de sa personne pour le défendre. Alors Pison sortit dans la cour pour parler aux gardes du palais; Marius Celsus, homme de bien & fort brave, fut envoyé vers la légion d'Illyrie, qui campoit dans le portique de Vipsanius, pour tâcher de la gagner.

Pendant que Galba délibéroit s'il devoit sortir du palais & se présenter aux troupes, que Vinius l'en détournoit, & que Celsus & Lacon l'y exhortoient au contraire & s'emportoient même contre Vinius, il courut un bruit sourd qu'Othon avoit été tué dans le camp, & un moment après on vit Julius Atticius, un des soldats des gardes, homme de réputation, qui accouroit l'épée à la main, & crioit que c'étoit lui qui avoit tué l'ennemi de l'empereur, & qui fendant la presse montra à Galba son épée toute sanglante. Alors Galba le regardant fixement, lui dit : *Mon ami, qui est-ce qui t'en a donné l'ordre?* Le soldat lui répondit sans s'étonner, que *c'étoit la foi qu'il lui avoit donnée, & le serment qu'il lui avoit prêté.* Tout le peuple se mit à crier qu'il avoit bien fait, & à battre des mains.

Alors Galba se mit dans sa chaise, & sortit pour aller offrir un sacrifice à Jupiter, & pour se montrer à ses citoyens. Quand il fut au milieu de la place, comme si le vent eût changé tout à-coup, un bruit tout contraire vint frapper ses oreilles, qu'Othon étoit maître de l'armée. En même tems, comme cela arrive dans une grande multitude, les uns veulent que Galba s'en retourne, les autres qu'il avance; ceux ci qu'il ait de la confiance, & qu'il ne craigne rien; ceux-là qu'il se défie de tout, & qu'il se tienne sur ses gardes. Sa chaise est portée tantôt d'un côté,

tantôt de l'autre, comme dans une véritable tourmente, & toujours sur le point d'être renversée. Tout à-coup on voit paroître premierement la cavalerie, ensuite les gens de pied qui venoient de la basilique de Paulus [e], criant tous ensemble & d'une commune voix, [f] *Dehors, dehors, homme privé.* On ne voyoit de tous côtés que des gens qui couroient, non pour prendre la fuite, mais pour s'emparer des portiques & des lieux les plus éminens de la place, comme pour voir des jeux. [g] Attilius Sercellon ayant abattu la statue de Galba, ce fut comme le signal de la guerre, on tira sur sa chaise une infinité de dards, & comme aucun ne le blessa, ils coururent sur lui l'épée à la main, & il n'y eut personne qui demeurât auprès de lui, ni qui se présentât pour le défendre. Il n'y en eut qu'un parmi tant de milliers d'hommes, ce fut le seul que le soleil vit ce jour-là digne de l'empire Romain par la grande & belle action qu'il fit. Ce fut un centurion, nommé Sempronius Indistrus, qui, sans avoir jamais reçu aucun bienfait particulier de Galba, & seulement pour obeir à l'honneur, à la loi & à son serment, se mit devant la chaise de l'empereur, & levant en-haut une branche de vigne dont les centurions ont accoutumé de se servir pour châtier les soldats qui ont mérité d'être fouettés, cria & commanda

e De Paul Emile.

f *Dehors, dehors, homme privé.*) Ce mot s'adresse à Galba, qui n'étoit plus qu'homme privé après que Othon avoit été salué empereur.

g *Attilius Sercellon.*) Je ne sai d'où est né ce mot *Sercellon.* Je croi qu'il est corrompu du mot *Vergilius*, car Tacite l'appelle *Attilius Vergilius.* On sait que les copistes font souvent des fautes plus grossieres sur les mots qu'ils ne peuvent lire.

manda à ceux qui venoient ſur Galba, d'épargner l'empereur. Mais ces mutins s'attachant à lui, il mit l'épée à la main, & ſe défendit très-long tems, juſqu'à ce qu'ayant reçu un coup qui lui coupa les jarrets, il tomba par terre. La chaiſe de Galba ayant été renverſée près du lac Curtius, & lui bouleverſé dans la boue, ils fondirent ſur lui & le frapperent de pluſieurs coups. Il leur préſenta la gorge en leur diſant, *frappez ſi c'eſt pour l'intérêt des Romains.* Mais comme il avoit une cuiraſſe, aucun des coups qu'on lui porta n'entra dans le corps, ils lui percerent ſeulement en pluſieurs endroits les bras & les cuiſſes. Celui qui lui porta l'épée dans la gorge fut, comme la plûpart le diſent, un ſoldat de la quinzieme légion, nommé Camurius, d'autres diſent Térentius Evocatus, quelques uns Lécanius, & il y en a qui nomment Fabius Fabulus. Ils diſent même que ce dernier lui ayant coupé la tête, la porta enveloppée dans un pan de ſa robe, parce qu'étant chauve, elle ne pouvoit être priſe par les cheveux, mais ſes camarades ne ſouffrant pas qu'il la tînt ainſi cachée, & voulant qu'il fît parade de ce grand exploit, il la traverſa d'une pique, & alla ainſi branlant la tête d'un vieillard, d'un prince ſage & modéré, d'un ſouverain pontife & d'un conſul, & courant comme les Bacchantes qui portoient la tête de Penthée, il ſecouoit cette pique toute dégouttante de ſang.

Quand cette tête fut préſentée à Othon, il s'écria, *Ce n'eſt rien que cela, mes compagnons, montrez-moi celle de Piſon.* Quelques momens après on la lui apporta, car ce prince s'étoit ſauvé tout bleſſé dans le temple de Veſta, où un certain Statius Marcus le pourſuivit, & l'ayant

l'ayant tiré de cet asyle, il l'égorgea à la porte du temple. On massacra ainsi Vinius, qui protesta qu'il étoit complice de la conjuration, & qui cria que c'étoit contre l'ordre d'Othon qu'on le tuoit. On lui coupa ainsi la tête de même qu'à Lacon, & on les porta à Othon en lui demandant récompense. Car, comme dit Archiloque, *Il y a sept hommes de morts que nous avons poursuivis & atteints, & nous sommes plus de mille qui nous vantons de les avoir tués;* de même plusieurs qui n'avoient point eu de part à ce meurtre, montroient leurs mains & leurs épées toutes sanglantes, & demandoient leur loyer en présentant leurs requêtes à Othon. Vitellius trouva depuis dans les archives six-vingt requêtes qui avoient été présentées ce jour-là au nouvel empereur pour ces crimes qu'on regardoit comme de belles actions; il en rechercha les auteurs, & les fit tous mourir. [h] Marius Celsus vint aussi au camp. D'abord plusieurs s'éleverent contre lui, l'accusant d'avoir porté les soldats à secourir Galba, & le soldat se mit à crier qu'on le tuât, ce que Othon vouloit empêcher; mais comme il n'osoit contredire les troupes ouvertement, il dit qu'on ne devoit pas hâter sa mort, & qu'il y avoit beaucoup de choses qu'il falloit auparavant apprendre de lui. Il commanda donc qu'on le liât pour le garder, & le remit entre les mains de ceux en qui il avoit le plus de confiance.

Un moment après on convoqua le sénat, & comme

[h] *Marius Celsus vint aussi au camp.*) Il étoit consul désigné; il avoit été fidele à Galba jusqu'à la fin. Comme si son innocence eût été un crime, le soldat demandoit sa mort, mais Othon le sauva en faisant semblant de le reserver pour de plus grands supplices.

i Celle

comme s'ils fussent devenus tout-d'un-coup d'autres hommes, ou que soudainement ils eussent changé de dieux, ils accoururent tous & prêterent à Othon le même serment qu'Othon avoit prêté à Galba, & qu'il n'avoit pas gardé, & lui donnerent les titres de César & d'Auguste, pendant que les cadavres de ceux qui avoient été tués, étoient encore sans tête au milieu de la place dans leurs robes consulaires. Et pour leurs têtes, quand les soldats ne surent plus qu'en faire, ils vendirent celle de Vinius à sa fille pour le prix de deux mille cinq cent drachmes; [i] celle de Pison fut rendue aux prieres de sa femme Vérania, & celle de Galba fut donnée en pur don aux esclaves de Patrobius & de Vitellius, qui après lui avoir fait toutes sortes d'outrages & d'insolences, la jetterent dans le lieu où l'on jette les corps de ceux que les empereurs font mourir, [k] & qui s'appelle *Sestertium*.

Le corps de Galba fut enlevé par Priscus Helvidius par la permission d'Othon, & enterré la nuit par Argius son affranchi. Voilà quelle fut la vie de Galba, qui, en noblesse & en richesse, ne

[i] *Celle de Pison fut rendue aux prieres de sa femme Vérania.) Pisonem Verania uxor ac frater Scribonianus, T. Vinium Crispina filia composuere, quæsitis redemptisque capitibus quæ venalia interfectores servaverant.* Tac. hist. liv. j.

[k] *Et qui s'appelle* Sestertium.) Ce lieu étoit appellé *Sestertium*, selon Lipse. parce qu'il étoit à deux milles & demi de la porte Esquiline, *Locus sic dictus quia semitertio ab urbe milliari*, & il corrige un endroit du vieux commentateur d'Horace: *Ad sessortium, ubi certus erat locus sepulcrorum*, &c. il lit *ad sestertium*, & il rapporte la correction qu'on avoit faite avant lui d'un endroit de la vie de S. Cyprien: *Cum venisset ad eum locum, qui dicitur sextus quarto ab urbe milliari*. On avoit fort bien corrigé, *qui dicitur Sestertium*.

l Mais

ce cédoit qu'à peu de Romains, & qui dans les deux ensemble surapassoit tous ceux de son tems, & qui avoit vécu sous cinq empereurs avec beaucoup de réputation & d'honneur, de maniere que ce fût plûtôt par sa réputation que par sa force qu'il défit Néron. De tous ceux qui conspirerent contre ce tyran, les uns ne trouverent personne qui les jugeât dignes de l'empire, & les autres s'en jugerent dignes eux seuls. [l] Mais Galba y fut appellé, & ne fit qu'obéir à ceux qui le proclamerent; & prêtant son nom à l'audace de Vindex, il fit ensorte que ce remuement, qui dans Vindex passoit pour révolte, ne fut regardé en lui que comme une guerre civile, quand il eut pour chef un personnage digne de commander. Aussi ne prétendoit il pas prendre pour lui l'empire, mais se donner lui même à l'empire, & dans cette vue il vouloit commander aux Romains qui avoient été corrompus par les flatteries de Tigellinus & de Nymphidius, comme Scipion, Fabrice & Camille commandoient aux Romains de leur tems. Et quoique méprisé pour sa vieillesse, il se montra pourtant un véritable empereur & digne de l'ancienne Rome dans tout ce qui regarde les armées & les actions de guerre. Il est vrai qu'en se livrant sans reserve à Vinius, à Lacon & à ses affranchis qui vendoient tout à beaux deniers comptans, comme Néron s'étoit livré à des monstres insatiables, il ne laissa personne qui regrettât son gouvernement, mais il en laissa une infinité qui eurent compassion de sa fin malheureuse & tragique.

[l] *Mais Galba y fut appellé.*) Cela distingue bien Galba, & le met au-dessus de tous ceux qui conspirerent contre Néron, dont il n'y en eut aucun qui parût digne de l'empire.

Fin de la vie de Galba.

OTHON.

[a] LE lendemain à la pointe du jour le nouvel empereur monta au capitole où il fit un sacrifice, & ayant ordonné qu'on lui amenât Marius Celsus, il lui fit un accueil très-favorable, lui parla avec beaucoup de bonté, & l'exhorta à oublier plûtôt sa détention, que de se souvenir de sa délivrance. Celsus lui répondit sans bassesse & sans ingratitude, & lui dit, *que le crime même dont on l'accusoit, étoit une grande preuve de la bonté de ses mœurs, car on ne lui reprochoit que d'avoir été fidele à l'empereur Galba, auquel il n'avoit aucune obligation particuliere.* Tous les assistans furent très-satisfaits des discours de l'un & de l'autre, & les gens de guerre en furent aussi fort contens.

Dans le sénat Othon tint des propos fort doux & fort gracieux, & le tems qui restoit de son consulat, il le partagea avec Verginius Rufus, & à ceux que Néron & Galba avoient désignés consuls, il leur conserva leur place & leur rang. Il honora du sacerdoce ceux que leur âge ou leur réputation en rendoient dignes. Il rendit à tous les sénateurs qui avoient été bannis du tems de Néron, & qui étoient revenus sous Galba, tous leurs biens qui n'avoient pas été vendus, & qui

[a] *Le lendemain à la pointe du jour.*) Ces paroles, qui lient cette vie d'Othon avec celle de Galba, & qui marquent un récit continué, font assez voir que c'est un plan tout différent de celui que Plutarque a suivi dans ses vies paralleles, & qu'ici l'auteur avoit fait une suite d'histoire de tous les Césars. Ce qui semble confirmer ma conjecture que ces vies sont d'une autre main.

qui se trouverent en nature ; de sorte que les premiers & les principaux per onnages de Rome, qui auparavant étoient saisis de frayeur, comme si ce n'eût pas été un homme, mais quelque furie ou quelque démon exterminateur qui se fût emparé tout d'un-coup du gouvernement, commencerent à concevoir de plus douces espérances en voyant un commencement de regne si heureux & si riant. En même tems rien ne réjouit tant les Romains & ne lui concilia tant leurs esprits, que ce qu'il fit à Tigellinus.

Ce malheureux étoit déja assez puni par la crainte où il étoit toujours de la punition qu'il avoit méritée, & que la ville demandoit comme une dette publique, dont on ne pouvoit lui refuser le payement, & par les maladies incurables dont tout son corps étoit attaqué. Ses débauches infames & impies avec des femmes prostituées, après lesquelles son incontinence sans bornes le faisoit toujours courir, quoiqu'il fût entre les bras de la mort, étoient regardées par les gens sages comme le dernier de tous les supplices, & pire encore que mille morts, & tout le monde étoit affligé de voir jouir de la lumiere du soleil celui qui en avoit privé tant & de si grands hommes. Il étoit à sa maison de plaisance près de Sinuesse, avec des vaisseaux tout prêts à sa porte pour s'enfuir. Ce fut-là que Othon lui envoya ordre de se rendre auprès de lui. D'abord il tâcha de gagner à force d'argent celui qui lui portoit cet ordre, & de l'obliger à le laisser échapper. Ne pouvant le persuader, il ne laissa pas de lui faire de grands présens, & le pria de lui donner au-moins le tems de se raser, & prenant un rasoir il se coupa la gorge.

L'empereur ayant donné cette juste satisfac-

tion aux Romains, ne conserva du reste aucun souvenir de ses haines particulieres. Et pour gagner les bonnes graces du peuple, [b] il ne refusa pas d'abord d'être appellé Néron dans les théatres & autres assemblées publiques; & quelques uns ayant rétabli quelques statues de Néron, il les laissa faire & ne s'y opposa point. [c] Claudius Rufus assure même que les lettres patentes, qui furent envoyées en Espagne aux gouverneurs des provinces pour les commissions des couriers, avoient le grand nom de Néron avec celui d'Othon. Mais s'étant apperçu que cela déplaisoit infiniment aux principaux & aux plus gens de bien de la ville, il y renonça.

Othon ayant établi ainsi son empire, les soldats lui faisoient beaucoup de peine, & se rendoient très-importuns en le pressant continuellement

[b] *Il ne refusa pas d'abord d'être appellé Néron dans les théatres & autres assemblées publiques.*) Il n'est pas étonnant que la populace donne ce nom au nouvel empereur, car ce nom pouvoit lui être cher à cause des desordres & de la licence où elle vivoit sous celui qui le portoit; mais qu'Othon reçoive le nom de ce monstre dont on venoit de se défaire, & dont la mort avoit causé une allégresse publique, & qu'il le mette lui-même à la tête des lettres qu'il adressoit aux gouverneurs, voilà dequoi on ne sauroit assez s'étonner.

[c] *Claudius Rufus assure même que les lettres patentes qui furent envoyées en Espagne aux gouverneurs des provinces pour les commissions des couriers.*) L'écrivain dont parle ici Plutarque, ne s'appelloit point *Claudius Rufus*, mais *Cluvius Rufus*. M. Cluvius Rufus, qui fut consul subrogé l'an de Rome 697. Il avoit écrit l'histoire de son tems. Au reste ce passage sert à l'intelligence de celui de Suétone, qui écrit: *Imo ut quidam tradiderunt, etiam diplomatibus primisque epistolis suis ad quosdam provinciarum praesides Neronis cognomen adjecit.* Il parle des lettres qu'on donnoit aux couriers pour leur établissement, & pour leur faire fournir les choses nécessaires pour leur course,

ment de ſe défier, de prendre garde à lui, & d'empêcher les gens de qualité d'approcher de ſa perſonne, ſoit que par affection ils craigniſſent pour lui, ſoit qu'ils ſe ſerviſſent de ce prétexte pour cauſer du trouble, & pour exciter quelque ſédition. Un jour l'empereur lui-même ayant envoyé ordre à Criſpinus de lui amener d'Oſtie la dix-ſeptieme cohorte qui y étoit en garniſon, ce tribun pour exécuter plus tranquillement cet ordre, ſe mit à l'entrée de la nuit à faire charger ſes armes ſur des chariots. Les plus hardis s'attrouperent, & ſe mirent à crier que Criſpinus n'étoit-là pour rien de bon, que le ſénat ne penſoit qu'à remuer pour changer le gouvernement, & que ces armes n'étoient pas préparées pour Céſar, mais contre Céſar. La plûpart ſont touchés & excités par ces diſcours; les uns courent aux chariots pour les arrêter, les autres ſe jettent ſur les centurions qui vouloient repouſſer cette violence, en tuent deux ſur la place, Criſpinus lui-meme eſt tué, & tout armés ils s'exhortent les uns les autres à voler au ſecours de Céſar, & tirent vers Rome.

En arrivant ils apprennent que quatre-vingt ſénateurs ſoupoient chez l'empereur; ravis de cette nouvelle ils courent au palais, diſant que c'étoit une conjoncture favorable pour tuer en même tems & en même lieu tous les ennemis de Céſar. Toute la ville eſt en allarme ſe voyant ſur le point d'être pillée. On ne voit qu'aller & venir dans le palais; & l'empereur lui-même eſt dans une perplexité très-grande: car il craignoit pour tous ces ſénateurs, & c'étoit lui ſeul qu'ils craignoient; & il voyoit qu'ils demeuroient-là immobiles, les yeux attachés ſur lui & ſaiſis de crainte, d'autant plus même que la plûpart

avoient

avoient amené leurs femmes à ce souper. Il envoya d'abord les capitaines parler à ces soldats pour tâcher de les adoucir, & en même tems faisant lever de table ces sénateurs, il les fait sortir par une autre porte.

A peine étoient-ils échappés, que les soldats entrerent dans la salle demandant où étoient les ennemis de César. Alors l'empereur se levant de dessus son lit où il étoit encore à table, leur dit beaucoup de choses pour les appaiser, employant les prieres, & n'épargnant pas même les larmes, & fit tant qu'enfin il les renvoya non sans beaucoup de peine.

Le lendemain, après leur avoir donné à chacun douze cent cinquante drachmes, il alla au camp, loua tous les soldats de leur bonne volonté, & de l'affection qu'ils lui avoient témoignée, en nomma quelques-uns, qui, avec une très-mauvaise intention, faisoient des cabales & cherchoient à décrier sa bonté & sa douceur, & leur fidélité, & les pria d'en marquer leur ressentiment, & de l'aider à les punir. Ils applaudirent tous à son discours, & le presserent de châtier les coupables; alors il en fit prendre deux seulement à la punition desquels personne ne prenoit intérêt, & s'en retourna dans son palais.

Ceux qui avoient de l'affection pour lui, & dont il avoit gagné la confiance, admiroient un si prompt changement, mais les autres étoient persuadés qu'il étoit réduit à cette nécessité par la conjoncture seule, & qu'il flattoit ainsi le peuple à cause de la guerre dont il se voyoit menacé. Car déja il avoit appris que Vitellius avoit usurpé la souveraine puissance, & qu'il avoit pris le titre d'empereur avec tout l'appareil de cette dignité, & tous les jours il arrivoit des

couriers qui lui apprenoient que le parti de Vitellius grossissoit de moment à autre. Il arrivoit aussi d'autres couriers qui lui apportoient les agréables nouvelles que les armées de Pannonie, de Dalmatie & de Mysie, avec leurs généraux, l'avoient proclamé. Peu de jours après il reçut encore des lettres très-gracieuses de Mucianus & de Vespasien qui avoient tous deux de gros corps d'armée, l'un en Syrie, & l'autre en Judée.

Le courage enflé de ces prospérités, il écrivit à Vitellius pour l'exhorter à ne pas aspirer à une fortune plus haute qu'il n'appartenoit à un soldat, lui promettant de lui donner beaucoup d'argent & une ville en propre, où il pourroit passer ses jours très-agréablement & dans un parfait repos. Vitellius lui fit réponse en se mocquant de lui en paroles couvertes. Mais ensuite leurs esprits étant aigris, ils s'écrivirent réciproquement des injures, des railleries piquantes, & des infamies même, en se reprochant, non faussement, mais follement & ridiculement, l'un à l'autre les vices qu'ils avoient tous deux. Car ils se reprochoient leurs débauches, leurs intempérances, leur mollesse, leur incapacité pour la guerre, leur ancienne misere, & les dettes immenses dont ils étoient abymés, & il étoit difficile de décider lequel des deux avoit en cela l'avantage. On annonçoit plusieurs signes & plusieurs prodiges, dont la plûpart n'étoient que des bruits incertains, douteux & sans auteur qui les avouât. Mais il y avoit au capitole une Victoire montée sur un char, & tout le monde vit que cette Victoire laissa aller les rênes qu'elle tenoit dans ses mains, comme n'en pouvant plus être la maîtresse. Et dans l'isle du Tibre on vit

une ſtatue de Jule Céſar ſans aucun tremblement de terre, ſans aucun tourbillon de vent ſe tourner tout-d'un coup de l'occident à l'orient. Et l'on dit que la même choſe arriva auſſi dans le tems que Veſpaſien commença à prendre ouvertement le maniement des affaires. Pluſieurs expliquerent en mauvaiſe part le débordement du Tibre ; car, quoique l'on fût véritablement alors dans la ſaiſon où les rivieres ſont les plus groſſes, jamais auparavant le Tibre n'avoit été ſi enflé, & n'avoit fait de ſi grands ravages ; il s'étoit tellement débordé, qu'il avoit ſubmergé une grande partie de Rome, ſur-tout le marché où l'on vend le bled ; de ſorte que la famine fut pluſieurs jours dans la ville.

Dans ce même tems-là on reçut nouvelles que Cécina & Valens, généraux de Vitellius, avoient occupé les ſommets des Alpes ; & d'abord Dolabella, qui étoit d'une des plus nobles maiſons de Rome, fut ſoupçonné par les ſoldats Prétoriens de rouler dans ſa tête quelque nouveauté. L'empereur, ſoit qu'il le craignit lui-même, ou qu'il en craignît quelqu'autre, l'envoya à Aquinum [d], en l'aſſûrant qu'il n'auroit point d'autre mal. Enſuite il choiſit les gens les plus conſidérables, qu'il vouloit mener avec lui à cette expédition, & mit de ce nombre Lucius, frere de Vitellius, ſans augmenter ni diminuer les honneurs dont il jouiſſoit. Il eut ſoin auſſi de bien aſſûrer la mere & la femme de Vitellius qu'elles n'avoient rien à craindre pour elles, & laiſſa le gouvernement de Rome à Flavius Sabinus, frere de Veſpaſien, ſoit pour honorer la mémoire de Néron, car c'étoit lui qui avoit donné à Sabinus ce gouvernement

[d] Ville du royaume de Naples.

vernement, que Galba lui avoit ôté ensuite, soit pour marquer à Vespasien son affection & sa confiance par l'aggrandissement de Sabinus.

Il s'arrêta à Brexelles [e], ville d'Italie sur le bord du Po, & envoya son armée sous la conduite de ses généraux Marius Celsus, Suétonius Paulinus, Annius Gallus, & Spurina, homme de grande réputation. Mais tous ces généraux ne purent gouverner les affaires selon le plan qu'ils avoient fait, à cause du peu de discipline & de l'insolence des soldats qui refusoient de leur obéir, & qui disoient hautement qu'il n'y avoit que l'empereur qui eût droit de leur commander, & que ce n'étoit que d'eux-mêmes qu'il avoit reçu ce droit.

Du côté des ennemis les choses n'étoient pas en meilleurs termes, les capitaines n'avoient pas plus d'autorité, & les soldats y étoient aussi mutins & aussi insolens, ce qui procédoit de la même cause. Mais ils avoient cet avantage qu'ils étoient aguerris, & qu'accoutumés à supporter le travail & les fatigues, ils ne les fuyoient point; au lieu que les soldats d'Othon amollis par l'oisiveté & par la vie toute pacifique qu'ils avoient menée loin des guerres, & accoutumés aux théatres, aux assemblées de Rome & aux spectacles, faisoient semblant de refuser les fonctions de soldat, comme les regardant au-dessous d'eux, & non comme manquant de force & de courage pour les faire. Spurina ayant voulu les contraindre, fut en grand danger de sa vie. Ils penserent le tuer, & il n'y eut sortes d'injures & d'outrages dont ils ne l'accablassent, l'appellant traître, & l'accusant de ruiner toutes les affaires

e Aujourd'hui *Berfello*, sur la rive méridionale du Po.

affaires de César, & de perdre toutes les occasions qui lui étoient le plus favorables. Quelques-uns même pleins de vin allerent la nuit dans sa tente lui demander leur congé, *parce*, disoient-ils, *qu'il falloit qu'ils allassent trouver César pour lui porter leurs plaintes, & pour l'accuser devant lui.* Mais ce qui sauva Spurina & qui servit beaucoup aux affaires dans la conjoncture où il se trouvoit, ce fut l'affront que les ennemis firent à ces soldats en approchant de Plaisance. Car les troupes de Vitellius allant attaquer cette place, firent des railleries ameres contre les soldats d'Othon qui étoient sur les murailles. Ils les appelloient comédiens, danseurs, farceurs, gens qui n'étoient propres qu'à être spectateurs des combats Pythiques & Olympiques, sans aucune expérience pour la guerre, entiérement novices dans les combats, & qui avoient conçu une grande opinion d'eux-mêmes sur ce seul bel exploit d'avoir coupé la tête à un vieillard nud & sans armes, ils vouloient parler de Galba, mais que jamais ils n'avoient eu le courage de se présenter en bataille devant des hommes, & de soutenir la vue du moindre danger. Ils furent si émus, si piqués & si enflammés de ces reproches, qu'ils allerent se jetter aux pieds de Spurina, & le prier de se servir d'eux & de leur commander ce qu'il voudroit, l'assûrant qu'il n'y avoit ni danger qui étonnât leur courage, ni travail qui fût au dessus de leurs forces.

Les ennemis, repoussés à la premiere attaque, revinrent le lendemain avec plus d'ordre & de furie. L'assaut fut très-rude & très-violent, & on employa toutes sortes de machines & de batteries. Enfin les troupes de Spurina eu-

rent l'avantage, repoufferent Cécina avec grand meurtre, & conferverent par cette vigoureufe défenfe une des plus belles, des plus illuftres, & des plus floriffantes villes de toute l'Italie. Du refte, les capitaines de l'armée d'Othon étoient plus doux, plus affables, & plus acceffibles que ceux de Vitellius. Cécina, général de ces derniers, n'avoit rien de populaire ni de gracieux ni dans le ton de fa voix, ni dans fa figure, ni dans fes manieres. C'étoit un vafte corps d'une figure étrange, lourde & affreufe, il étoit habillé à la Gauloife, avec des braies & des faies à longues manches; en cet état il parloit aux enfeignes & aux officiers Romains. Il étoit toujours fuivi de fa femme pompeufement vêtue, montée fur un fuperbe cheval richement harnaché, & accompagnée d'une troupe de cavaliers choifis dans toutes les compagnies. Fabius Valens, l'autre général des troupes de Vitellius, étoit un homme dont ni le pillage fur les ennemis, ni les vols, ni les concuffions fur les amis, ni les extorfions & les exactions fur les alliés, n'avoient pu remplir l'avarice infatiable. Et il femble que ce fut cette malheureufe avidité qui, l'obligeant à marcher plus lentement, l'empêcha de fe trouver à la premiere bataille qui fut donnée. Il eft vrai que d'autres accufent Cécina, qui fe hâta de donner cette bataille avant l'arrivée de Valens, afin qu'il n'eût point de part à fa victoire, & qu'ils lui reprochent d'avoir commis, outre plufieurs petites fautes, celle d'avoir donné la bataille mal à-propos, & de plus, de s'y être mal défendu, & par fa défaite, d'avoir prefque entiérement ruiné les affaires de fon parti. Car Cécina, repouffé de Plaifance, fe jetta fur Crémone, au-

tre

tre ville très-grande & très-riche. Annius Gallus, qui marchoit le premier au secours de Plaisance, ayant appris en chemin que Spurina étoit vainqueur, & que le siege étoit levé, mais que Crémone étoit en grand péril, sur le champ il mena de ce côté-là ses troupes, & alla camper à la vue des ennemis. Cécina cacha dans des bois & dans des lieux couverts [f] sa meilleure infanterie, fit avancer sa cavalerie pour escarmoucher, & lui ordonna que dès que les ennemis seroient aux mains avec eux, elle reculât peu-à-peu faisant semblant de fuir jusqu'à ce qu'elle les eût attirés dans l'embuscade. Marius Celsus, averti par quelques deserteurs, marcha contre cette cavalerie, qui d'abord commença à lâcher le pied selon l'ordre qu'elle avoit reçu. Mais Celsus ne la poursuivit qu'avec beaucoup de précaution & de retenue; & ayant enveloppé l'embuscade, il l'obligea à se lever, & appella ses légions du camp.

Il paroît que si ces légions fussent arrivées à tems, & qu'elles eussent soutenu la cavalerie, il ne seroit pas resté un seul des ennemis, & qu'elles auroient taillé en pieces toute l'armée de Cécina. [g] Mais Paulin, qui vouloit tout devoir

[f] Dans un lieu appellé *Castor*, à douze milles de Crémone.

[g] *Mais Paulin qui vouloit tout devoir à la prudence, n'étant venu à son secours que fort lentement & fort tard.*) Tacite dit de lui qu'il étoit lent de sa nature, & qu'il aimoit mieux devoir son salut à sa conduite, que la victoire au hazard, & il lui reproche en cette occasion deux fautes considérables; la premiere, c'est qu'au lieu de faire sonner la charge & d'aller soutenir sa cavalerie en tombant brusquement sur Cécina, il s'amusa à faire combler les fossés, & à applanir les chemins pour étendre ses bataillons, ne voulant

devoir à la prudence, n'étant venu à son secours que fort lentement & fort tard, fut accusé de n'avoir pas soutenu en cette rencontre par son trop de précaution, le nom qu'il avoit de grand capitaine. La plûpart des soldats l'accusoient même de trahison, & tâchoient d'irriter Othon contre lui en parlant magnifiquement d'eux-mêmes, & en se vantant qu'ils avoient vaincu eux seuls, & que ce n'etoit que la lâcheté de leurs généraux qui leur avoit ravi une victoire complette. Mais Othon ne se fia pas tant à eux, qu'il eut soin de faire paroître qu'il ne s'en défioit point. Il envoya donc à l'armée son frere Titianus, & Proculus chef des cohortes Prétoriennes. Celui-ci avoit en effet toute l'autorité, & Titianus n'étoit qu'une représentation, & n'avoit qu'un vain titre ; & Celsus & Paulin étoient honorés du nom d'amis & de conseillers, mais ils n'avoient dans les affaires aucune sorte de crédit ni d'autorité.

De l'autre côté, parmi les ennemis, il n'y avoit pas moins de desordre & de trouble, surtout dans l'armée de Valens : car sur la nouvelle du combat de l'embuscade, ils s'emporterent contre

voulant pas commencer à vaincre qu'il n'eût donné ordre à n'être pas vaincu. Cela donna le tems aux ennemis de se retirer dans les vignes, d'où ils revinrent à la charge, & tuerent les plus avancés de la cavalerie Prétorienne, parmi lesquels le roi Epiphanes fut blessé en combattant vaillamment. Et la seconde est de n'avoir pas profité du desordre qui se mit dans les Vitelliens, & d'avoir fait sonner la retraite fort mal-à-propos. Il est bon d'avoir de la prudence & de ne rien mettre au hazard que le moins qu'on peut, mais la prudence elle-même veut qu'on profite promptement des occasions que la fortune présente, & dont la rapidité ne donne pas lieu à une longue reflexion.

contre lui de ce qu'ils ne s'y étoient pas trouvés, & qu'ils n'avoient pas secouru tant de braves gens qui avoient péri dans cette rencontre. Ils étoient même sur le point de le charger; mais les ayant enfin appaisés par ses prieres avec beaucoup de peine, il leva le camp & alla se joindre à Cécina.

Cependant Othon arrivé à son camp de Bédriac, qui est une petite ville voisine de Crémone, tint un conseil pour délibérer s'il donneroit la bataille. Proculus & Titianus en étoient d'avis, à cause de la bonne volonté des soldats & de la nouvelle victoire qu'ils venoient de remporter, & qui leur avoit élevé le courage, & ils lui représentoient *qu'il ne devoit ni laisser refroidir cette ardeur, ni attendre que Vitellius vînt lui-même des Gaules fortifier son parti.* Paulin représentoit au contraire *que les ennemis avoient toutes les troupes dont ils avoient besoin pour combattre, & qu'ils ne manquoient de rien; au lieu qu'Othon, avec les troupes qu'il avoit déja, en attendoit encore de plus nombreuses de la Mysie & de la Pannonie, pourvu qu'il voulût ménager & bien prendre son tems, & ne pas se prêter aux ennemis pour leur bien faire prendre le leur. Car quelle apparence que des gens qui témoignent aujourd'hui tant de bonne volonté & tant d'assûrance avec le peu de troupes qu'ils ont, laissent refroidir cette ardeur & ces dispositions si favorables, quand ils verront leur nombre très-augmenté? N'est il pas au contraire à présumer qu'ils en combattront avec plus de courage? Indépendamment de cela même,* ajoutoit-il, *tous les délais sont pour nous, parce que nous avons toutes choses en abondance; au lieu qu'ils sont très-desavantageux à Cécina, qu'ils jetteront incontinent dans la disette de toutes les choses nécessaires, parce qu'il est dans un pays ennemi.*

Cet avis de Paulin fut appuyé fortement par Marius Celsus. Annius Gallus n'étoit pas présent, parce qu'il se faisoit traiter d'une chûte de cheval qu'il avoit faite. Mais Othon lui ayant écrit pour avoir son avis, il lui fit réponse de ne rien précipiter, & d'attendre l'armée de Mysie qui étoit déja en chemin. Cependant Othon ne déféra point à de si sages conseils, & aima mieux suivre ceux qui le poussoient à hazarder le combat. Et on en allegue encore d'autres raisons toutes différentes. Mais la plus apparente, c'est que les soldats Prétoriens, qui composoient la garde de l'empereur, se voyant alors assujettis à une véritable discipline à laquelle ils étoient peu accoutumés, & soupirant après les spectacles & les assemblées de Rome, & après cette vie fainéante & sans guerre qu'ils y menoient, ne pouvoient être retenus, & se hâtoient de donner la bataille, comme ne doutant point qu'ils ne renversassent du premier choc les ennemis. D'ailleurs il paroît qu'Othon ne pouvoit revenir de l'abattement où le jettoit l'incertitude, & que sa délicatesse, sa mollesse & le défaut de son esprit, qui avoit perdu l'habitude de penser & de soutenir des soucis, le rendoient incapables de fournir aux différentes pensées que lui inspiroit l'état très-dangereux où ses affaires se trouvoient réduites. Accablé donc du nombre & du poids de ces pensées, il ne sut faire autre chose que de se hâter, &, comme ceux qui se précipitent la tête couverte dans quelque abysme, d'abandonner ses affaires au hazard. C'est ainsi que le racontoit l'orateur Secundus, qui étoit secrétaire d'Othon.

D'autres disent que les deux armées furent plusieurs fois tentées de mettre bas les armes,

& de s'assembler pour élire un empereur en commun, & pour prendre parmi tous les généraux présens celui qui seroit le plus digne, & s'ils ne pouvoient s'accorder, d'en remettre le choix au sénat. Et il n'est pas hors de vraisemblance que les deux empereurs qui étoient nommés, paroissant également indignes, [h] ces pensées ne soient tombées dans l'esprit de véritables soldats Romains, de soldats sages & expérimentés, que ce seroit une chose très-honteuse & très-malheureuse, qu'ils se précipitassent eux-mêmes dans les mêmes miseres & dans les mêmes calamités, que leurs ancêtres avoient fait souffrir les uns aux autres pour la querelle de Marius & de Sylla, & ensuite pour celle de César & de Pompée, & qui leur avoient attiré la compassion de l'univers, & qu'ils s'y précipitassent pour donner l'empire à Vitellius, afin qu'il eût dequoi satisfaire sa gourmandise & son yvrognerie, ou à Othon, afin qu'il pût fournir à son luxe & à ses infames débauches. C'étoient ces pensées qui obligeoient Celsus à vouloir temporiser,

[h] *Ces pensées ne soient tombées dans l'esprit de véritables soldats Romains.*) Ces pensées pouvoient fort bien tomber dans l'esprit de quelques gens de bien qui ne souhaitoient rien tant que de changer la guerre pour la paix, & deux mauvais princes pour un bon. Mais, comme dit fort bien Tacite, il est à croire que Paulin étoit trop sage pour se persuader que les soldats, qui avoient allumé volontairement une guerre civile, voulussent y renoncer pour le desir du repos dans un siecle si corrompu, ni que deux armées différentes de mœurs, de langage & d'intérêt pussent jamais s'accorder en un point si important. D'ailleurs les chefs des deux partis, accablés pour la plûpart de dettes, & souillés de mille crimes, n'avoient garde de donner leur voix qu'à un prince semblable à eux, & qui leur fût obligé de son élection.

 i Il

riser, dans l'espérance que les affaires se dénoueroient & se décideroient d'elles mêmes sans aucun combat & sans la moindre peine. Mais ce fut aussi la crainte de ce même dénouement qui porta Othon à hâter la bataille.

[i] Il s'en retourna d'abord à Brexelles, en quoi il fit une très-grande faute, non-seulement en ce que par-là il ôta à ses troupes la honte & l'émulation que sa présence leur auroit inspirées, mais encore en ce qu'il emmena avec lui pour sa garde sa meilleure cavalerie & sa meilleure infanterie, & qui étoient les mieux intentionnées pour lui, ce qui ruina toute la force des troupes qui restoient. Il arriva dans le même tems qu'il y eut une rencontre entre les deux armées sur le bord du Po, parce que Cécina dressoit un pont de bateaux sur cette riviere, & que les troupes d'Othon vouloient l'en empêcher. Mais comme tous leurs efforts étoient inutiles, ils remplirent des barques de torches, enduites de poix & de bitume, où ils mirent le feu, & le vent les poussa par le courant sur l'ouvrage des ennemis. D'abord il s'éleva une grande fumée, qui fut bientôt suivie d'une flamme très-haute & très-éclatante. Les ennemis troublés & mis en desordre, sont contraints de se jetter dans la riviere; ils renversent leurs bateaux, & se livrent eux-mêmes à leurs ennemis, non sans leur fournir de grands sujets de risée. Les troupes de la Germanie se jettent

i *Il s'en retourna d'abord à Brexelles.*) Quand le combat fut résolu, on délibéra si l'empereur s'y trouveroit en personne, ou s'il se retireroit. Paulin & Marius Celsus n'oserent s'opposer à son départ, de peur qu'il ne semblât qu'ils vouloient l'exposer aux dangers. Il se retira donc à Brexelles, ce qui fut le commencement de sa ruine, comme Plutarque le raconte ici.

Arrive

jettent à la nage pour aller attaquer les gladiateurs d'Othon qui passoient sur des barques, chacun voulant se saisir d'une petite isle qui étoit au milieu de la riviere. Les gladiateurs sont repoussés, & on en tue un grand nombre. Les soldats d'Othon qui sont dans Bédriac, témoins de cet affront, & piqués jusqu'au vif, demandent à toute force qu'on les mene au combat. En même tems Proculus les tira de Bédriac, & les mena camper à cinquante stades de la ville; mais il choisit son camp avec tant d'incapacité & d'une maniere si ridicule, que, quoiqu'on fût alors au milieu du printems, & que tout le pays des environs fût arrosé de quantité de rivieres & de sources qui ne tarissent jamais, il prit un poste où il manquoit d'eau.

Le lendemain, comme il voulut les mener contre l'ennemi qui étoit campé à cent stades de lui, Paulin ne voulut pas le permettre, disant qu'il falloit attendre, & ne pas se fatiguer d'avance pour aller ainsi tout recrus du chemin attaquer des gens armés, qui auroient eu tout le loisir de se mettre en bataille pendant qu'ils feroient une si longue traite chargés de bagages & embarrassés de valets. Comme tous les généraux étoient en contestation sur cela, [k] arrive un cavalier

[k] *Arrive un cavalier Numide avec des lettres d'Othon qui ordonne qu'on ne differe pas davantage, & que sur l'heure même on aille attaquer l'ennemi.*) Ces ordres, que les princes envoyent de loin à leurs généraux, de combattre sans différer, sont ordinairement malheureux. Mille exemples le prouvent, & il n'est pas difficile d'en donner la raison, on ne voit pas où l'on n'est point, & il est impossible de choisir de loin le lieu, l'occasion, & le moment favorables pour combattre; c'est tout ce que le capitaine le plus habile & le plus experimenté peut faire quand il est présent.

valier Numide avec des lettres d'Othon, qui ordonne qu'on ne differe pas davantage, & que sur l'heure même on aille attaquer l'ennemi. Cet ordre reçu, l'armée se met en marche. Cécina, averti que les troupes d'Othon venoient fondre sur lui, se trouva d'abord dans un grand trouble, & abandonnant promptement le pont & la riviere, il regagna son camp, où il trouva la plûpart de ses soldats déja armés & munis du mot que Valens leur avoit donné.

Pendant que les légions se mettent en bataille, on envoye des deux côtés la fleur de la cavalerie pour escarmoucher. Tout-d'un-coup il se répand un bruit dans le premier corps de bataille d'Othon, sans qu'on en sache la cause, que les soldats de Vitellius se révoltoient & venoient se joindre à eux. Dans cette pensée donc quand ils furent assez près, ils les saluerent amiablement en les appellant compagnons. Mais les soldats de Vitellius ne reçurent point ce salut doucement & tranquillement, au contraire ils y répondirent avec furie & avec des cris de guerre comme de gens prêts à charger : de sorte que ceux qui les avoient salués perdirent d'abord courage, & que les autres soupçonnerent quelque trahison de leur part. Ce fut la premiere chose qui jetta le trouble dans leurs troupes dès le premier choc. D'ailleurs rien ne se fit de leur côté avec ordre ; car les bêtes de somme se trouvant mêlées avec les combattans, causoient un desordre affreux, & l'endroit où l'on combattoit étant traversé de fossés & de coupures, les obligeoit à faire de grands circuits pour les éviter, & à combattre par pelotons, & éloignés les uns des autres. Il n'y eut que deux légions, l'une de Vitellius appellée *la ravissante*,

sante [l], & l'autre d'Othon appellée *la secourable* [m], qui s'étant démêlées de ces défilés, & déployées dans une plaine rase & ouverte, rendirent un véritable combat, & combattirent fort long tems. Les soldats d'Othon étoient vigoureux & braves; mais comme cette légion étoit nouvellement levée, elle n'avoit encore rien vu, elle n'avoit aucune expérience de la guerre, & c'étoit la premiere bataille où elle se trouvoit; au lieu que les soldats de Vitellius étoient fort aguerris, s'étant trouvés à plusieurs affaires, mais rompus par les fatigues & affoiblis par l'âge.

La légion d'Othon, pleine d'ardeur, donna avec tant de furie sur celle de Vitellius, qu'elle enfonça d'abord les premiers rangs, & emporta l'aigle. Les soldats de Vitellius, forcenés de honte & de rage, ranimerent leurs forces, & donnant tête baissée sur les ennemis, ils firent de si grands efforts qu'ils les repousserent, tuerent Orphidius Benignus qui les commandoit, & enleverent plusieurs enseignes. Dans le même tems Alphénus Varus chargea les gladiateurs d'Othon qui passoient pour gens pleins d'expérience & de courage dans les combats de main, & il mena contre eux les Bataves, qui sont les meilleurs cavaliers de la basse Germanie & qui habitent une isle entourée par le Rhin. [n] Il y eut très-

[l] *Rapax.*

[m] *Adjutrix.* Il y avoit plusieurs légions de ce nom.

[n] *Il y eut très-peu de gladiateurs qui fissent ferme, la plûpart s'enfuirent vers la riviere.*) Tacite a marqué que les gladiateurs n'ont pas tant de résolution dans le combat, que les soldats. *Sed neque ea constantia gladiatoribus ad prælia, quæ militibus.* Mais nous avons un jugement plus ancien qu'on a porté sur les gladiateurs; c'est celui de Platon, qui, dans son

très-peu de ces gladiateurs qui fiſſent ferme, la plûpart s'enfuirent vers la riviere, & tomberent dans quelques troupes des ennemis qui étoient-là en bataille, & qui les taillerent en piece, de ſorte qu'il ne s'en ſauva pas un ſeul. Mais ceux qui firent le plûs mal & qui ſe porterent le plus lâchement dans cette journée, ce furent les ſoldats Prétoriens; car ſans attendre preſque la premiere charge, ils lâcherent le pied, & fuyant au-travers de leurs gens qui étoient en bataille, ils les mirent en deſordre & les remplirent d'effroi. Il y eut cependant des troupes d'Othon qui ayant défait tout ce qui s'étoit oppoſé à eux, ſe firent jour l'épée à la main autravers de leurs ennemis victorieux, & retournerent dans leur camp. Mais de leurs capitaines ni Proculus ni Paulin n'oſerent les y ſuivre; ils ſe ſauverent par différens chemins, craignant la fureur des ſoldats qui imputoient à leurs chefs leur défaite.

Annius Gallus reçut dans la ville de Bédriac tous ceux qui ſe ſauverent de la défaite, & il tâchoit de les conſoler, en leur diſant que l'avantage avoit été égal, & que pluſieurs des leurs avoient remporté la victoire de leur côté. Mais Marius

ſon dialogue intitulé *Lachès* ou *de la Valeur*, fait voir le peu de courage & l'inutilité de ces gens dans les armées, où ils n'ont jamais bien ſervi. Car voici comme il fait parler Lachès, un des généraux des Athéniens. *J'ai vu*, dit-il, *grand nombre de ces gladiateurs en fonction dans des occaſions aſſez chaudes, & je ſai ce qu'ils tiennent, je les connois parfaitement, & ſur cela il eſt aiſé de fonder le jugement qu'on en doit faire. Il ſemble que la Providence ait permis à deſſein qu'aucun de ces gens-là n'ait jamais acquis la moindre réputation à la guerre.* Tom. II. pag. 351. de ma ſeconde édition.

Marius Celſus, aſſemblant les principaux officiers, les exhorta à pourvoir au ſalut commun : *Car*, leur dit-il, *dans une calamité ſi grande, & après un ſi grand carnage de tant de citoyens, Othon lui-même, s'il eſt homme de bien, ne voudra pas tenter encore la Fortune, ſur-tout n'ignorant pas que Caton & Scipion, pour n'avoir pas voulu céder à Céſar après la victoire qu'il avoit remportée dans les plaines de Pharſale, ſont blâmés encore aujourd'hui d'avoir cauſé la perte de tant de braves gens en Afrique ſans aucune néceſſité, quoiqu'ils combattiſſent pour la liberté de leur patrie. Du reſte la fortune ſe montrant toujours la même pour tous les hommes, c'eſt-à-dire toujours également inconſtante & capricieuſe, il y a pourtant une choſe qu'elle ne ſauroit ôter aux gens de bien, c'eſt, quand il leur eſt arrivé quelque échec, de ſe ſervir de leur raiſon pour ſe relever & pour corriger leur diſgrace.*

Ces paroles perſuaderent les officiers, qui, étant allés d'abord ſonder les ſoldats, trouverent qu'ils demandoient tous la paix. Titianus lui-même fut d'avis qu'on envoyât des ambaſſadeurs aux ennemis pour traiter d'un accord.

Celſus & Gallus ſe chargerent de la commiſſion, & ſe mirent en marche pour aller parler à Cécina & à Valens. En chemin ils rencontrerent quelques centurions, qui leur apprirent que l'armée ennemie s'avançoit vers Bédriac, & qu'ils étoient envoyés devant par leurs généraux pour propoſer quelque accommodement. Celſus & Gallus ravis louent cette bonne diſpoſition, & prient ces centurions de retourner ſur leurs pas, & de venir avec eux trouver Cécina.

Quand ils arriverent auprès de ces troupes qui étoient en marche, Celſus ſe trouva en très-grand danger de ſa vie ; car il ſe rencontra par

hazard que la cavalerie qui avoit été battue dans le combat de l'embuscade, marchoit la premiere. Dès qu'elle vit approcher Celsus, elle courut sur lui avec de grands cris ; mais les centurions qui l'accompagnoient, se mirent au-devant & le couvrirent. Tous les autres capitaines se mirent aussi à crier qu'on ne lui fît aucun mal. Et Cécina, informé de ce desordre, accourut lui-même, calma ce tumulte de sa cavalerie ; & après avoir salué Celsus avec toute sorte de démonstrations d'amitié, ils allerent tous ensemble vers Bédriac.

Cependant Titianus s'étoit repenti d'avoir envoyé ces ambassadeurs ; & ayant choisi les soldats les plus hardis & les plus déterminés, il en avoit bordé les murailles, & exhortoit tous les autres à les soutenir & à défendre la place. Mais Cécina s'avançant à cheval & leur tendant la main, aucun ne resista ; les uns saluent ses soldats du haut de ces murailles ; & les autres vont ouvrir les portes, sortent & se mêlent avec ces troupes qui arrivent ; aucun ne fait le moindre outrage ni la moindre violence, ce ne sont que caresses, qu'embrassades, & que démonstrations réciproques d'une véritable amitié. Enfin tous également las de guerres civiles, ils prêtent serment à Vitellius, & se rangent sous ses enseignes.

C'est ainsi que racontent cette bataille la plûpart de ceux qui s'y sont trouvés ; * avouant tous pourtant

* *Avouant tous pourtant qu'ils n'en savent pas toutes les particularités à cause de l'inégalité des lieux.*) Mais indépendemment de l'inégalité des lieux, je croi que dans aucune bataille il n'y a personne qui en puisse savoir toutes les particularités, car le même homme ne peut pas avoir été par-tout.

† *Métrius*

pourtant qu'ils n'en savent pas toutes les particularités à cause de l'inégalité des lieux où elle se donna, & du desordre avec lequel on combattit. Mais long-tems après, comme je passois dans ce même champ de bataille, [p] Métrius Florus, personnage consulaire, avec qui j'étois, me montra un bon vieillard qui avoit été un des jeunes gens qui s'étoient trouvés à cette affaire avec les troupes d'Othon, non de leur bon gré, mais par force, & qui nous dit qu'après le combat il étoit allé sur les lieux par curiosité, & que là il avoit vu un monceau de morts si haut, que les derniers cadavres étoient au niveau de ceux qui

[p] *Métrius Florus, personnage consulaire, me montra un bon vieillard qui avoit été un des jeunes gens.*) On pourroit peut-être tirer de ce passage quelque sorte de preuve que cette vie d'Othon n'est pas de Plutarque, mais d'un de ses fils, car dans le tems que Plutarque auroit pu passer dans ce champ de bataille, le jeune homme qui s'étoit trouvé à ce combat, n'auroit pas été bien vieux. En effet la bataille de Bédriac où Othon fut vaincu, fut donnée l'an lxjx. de l'ere chrétienne. Or Plutarque se retira dans sa patrie sur la fin du regne de Domitien à l'âge de quarante-quatre ou quarante-cinq ans, l'an de l'ere chrét. xciij. ou xcjv. Le soldat dont il est ici question, étoit fort jeune quand il se trouva à cette bataille, il ne pouvoit donc pas être fort vieux vingt-quatre ou vingt-cinq ans après, lorsque Plutarque se retira, & l'on ne sauroit entendre ce passage d'un autre voyage que Plutarque eût fait en Italie, car il est constant qu'après sa retraite il ne sortit plus de Chéronée, & qu'il y finit ses jours. Il doit donc être entendu d'un voyage fait quelques années après, non par Plutarque lui-même, mais par un de ses fils. D'où il s'ensuit que ces deux dernieres vies sont d'une autre main que de celle de Plutarque qui a fait les paralleles. Il faut que ce soit l'ouvrage d'un de ses fils. Si l'on joint à cette preuve celle du style, qui est différent, cela fortifiera extrêmement ma conjecture.

qui les approchoient. [q] Il ajouta qu'en ayant souvent voulu chercher la raison, il n'avoit pu la trouver ni l'apprendre d'aucun de ceux à qui il l'avoit demandée ; car il est bien vraisemblable que dans les guerres civiles, quand une fois la déroute est commencée, on y tue toujours plus de monde que dans les autres, parce qu'on ne fait point de prisonniers, ceux qui les auroient faits ne pouvant ni s'en servir ni les garder ; mais que ces morts aient été entassés si haut les uns sur les autres, c'est de quoi il est difficile de rendre raison.

Les premieres nouvelles qu'Othon reçut de sa défaite, furent obscures & incertaines, comme cela arrive ordinairement ; mais grand nombre de blessés qui arriverent lui en ayant apporté la confirmation, ce n'est pas une chose bien surprenante que ses amis particuliers aient fait tous leurs efforts pour l'empêcher de desespérer de ses affaires, pour le consoler, & pour lui redonner courage ; mais ce qui est véritablement admirable, & ce qui surpasse toute croyance, c'est l'affection que lui témoignerent ses soldats. Aucun ne s'en retourna, aucun ne passa aux ennemis, on n'en vit pas un seul qui cherchât à pourvoir à son salut, lors même qu'il voyoit son général desespérer du sien. Mais tous s'assemblant devant sa porte, ils l'appelloient leur empereur; & quand il sortoit, [r] ils tomboient à ses pieds, lui

[q] *Il ajouta qu'en ayant souvent voulu chercher la raison, il n'avoit pu la trouver.*) Il ne pouvoit y avoir d'autre raison que celle-ci, que les paysans des environs accourus pour dépouiller les morts, les avoient ainsi entassés. Je doute que Plutarque se fût amusé à rechercher la cause de tous ces morts entassés jusqu'à la hauteur d'un homme.

[r] *Ils tomboient à ses pieds.*) L'ex-

lui tendoient les mains en posture de supplians, & baignés de larmes ils le conjuroient de ne pas les abandonner & de ne pas les livrer à ses ennemis, mais de se servir de leurs forces & de leur courage tant qu'il leur resteroit un souffle de vie. Tous lui faisoient ces mêmes prieres d'une commune voix, & un simple soldat s'avançant l'épée nue à la main, lui cria, *César, sachez que tous mes compagnons sont résolus de combattre pour vous jusqu'à la mort, & de mourir comme je meurs en votre présence*, & se passa l'épée au-travers du corps.

Mais ni leurs prieres, ni leurs larmes, ni ce grand exemple, rien ne fléchit Othon; jettant ses regards tout autour de lui avec un visage assûré, & où la constance & la gaieté même étoient peintes, il leur parla en ces termes: *Mes compagnons, je regarde cette journée comme bien plus heureuse pour moi, que celle dans laquelle vous me déclarâtes votre empereur, puisque je vous voi dans des dispositions si favorables, & que j'y reçois de si grandes marques de votre affection. Mais j'en attends de vous une plus grande encore, & je vous prie de ne me la pas refuser, c'est de permettre que je meure généreusement pour tant de braves citoyens que vous êtes. Si j'ai été véritablement digne de l'empire Romain, il faut que je le fasse voir présentement en donnant tout mon sang pour ma patrie. Je sai bien que la victoire n'est ni entiere ni bien assûrée pour nos ennemis. J'ai des*

L'expression du texte est très-remarquable, car elle est singuliere, & je ne crois pas qu'on en trouve un seul exemple, τρόπαια ἐγένοντο, à la lettre, *ils devenoient des trophées*, pour dire qu'ils tomboient à ses pieds, comme on voit aux pieds des trophées des figures humiliées & suppliantes. L'image fait deviner l'expression, elle sent le jeune homme. Je ne croi pas que Plutarque s'en fût jamais avisé, ni qu'il l'eût hazardée.

Croyez

des nouvelles que l'armée de Mysie, qui vient à notre secours, n'est plus qu'à quelques journées d'ici; l'Asie, la Syrie, l'Egypte viennent sur la mer Adriatique; les armées qui faisoient la guerre en Judée, sont pour nous; le sénat est de notre côté; les femmes & les enfans de nos ennemis sont entre nos mains. Mais la guerre que nous faisons, ce n'est ni contre un Annibal, ni contre un Pyrrhus, ni contre des Cimbres, pour voir qui demeurera maître de l'Italie, c'est contre les Romains mêmes que nous combattons; de sorte que vainqueurs & vaincus nous ruinons également notre patrie; car de quelque côté que tourne la victoire, c'est toujours aux dépens de Rome, c'est Rome seule qui en souffre. [a] *Croyez que je sai mourir plus glorieusement que je ne sai regner. Car je ne voi point que par ma victoire je puisse jamais procurer aux Romains un aussi grand avantage que celui que je leur procurerai par ma mort, en me sacrifiant pour la paix & pour la concorde, & pour empêcher l'Italie de voir une autre journée aussi malheureuse que celle ci.*

Après leur avoir ainsi parlé & avoir resisté à tous les efforts de ceux qui voulurent le détourner

[a] *Croyez que je sai mourir plus glorieusement.*) En effet rien n'est plus glorieux que de sacrifier sa vie pour le salut de son pays. Mais je ne sai si tout le monde jugera si favorablement de cette action. Je suis persuadé qu'il y aura des gens qui s'étonneront qu'Othon qui avoit encore de si grandes ressources, l'armée de Mysie qui arrivoit, les forces de l'Asie, de la Syrie & de l'Egypte, & les troupes qui faisoient la guerre en Judée, & ce qui est encore plus considérable, qui avoit tant de milliers d'hommes si affectionnés pour lui, prenne le parti de se tuer plûtôt que de tenter encore la fortune. Il semble que l'intérêt de sa famille, peut-être même celui de Rome, & sa gloire même demandoient qu'il ne se trahît pas ainsi lui-même, & qu'il resistât à ce desespoir. Je laisse cela au jugement des sages.

ner de cette résolution & le consoler, il commanda à tous ses amis & à tous les sénateurs qui étoient dans sa chambre, de pourvoir à leur salut, fit donner le même ordre à ceux qui n'y étoient pas, & écrivit aux villes, afin qu'ils y fussent reçus honorablement, & qu'on leur donnât les escortes nécessaires pour leur sûreté. Cela fait, il fit approcher son neveu Coccéjus qui étoit encore jeune, l'exhorta à avoir bon courage, & à ne pas craindre Vitellius : *Car*, lui dit-il, *il se souviendra que je lui ai conservé sa mere, sa femme & ses enfans, avec autant de soin que j'en aurois pu avoir pour ma famille ; & c'est par cette raison-là même que je ne t'ai pas adopté comme j'en avois le dessein. Car je voulois attendre l'issue de cette guerre, afin que si j'étois vainqueur, tu regnasses paisiblement avec moi, & que si j'étois vaincu, je ne fusse pas la cause de ta mort par cette adoption que le vainqueur ne t'auroit pas pardonné. La seule & la derniere chose que je te recommande, mon fils*, ajouta t-il, *c'est de ne pas oublier entiérement, & de ne pas te souvenir trop non plus que tu as eu un oncle empereur.*

Un moment après il entendit quelque tumulte & de grands cris à la porte, car les soldats voyant les sénateurs se retirer, les menaçoient de les tuer s'ils abandonnoient leur empereur, & s'ils ne demeuroient. Craignant donc pour leur vie, il se montra encore, non plus avec cet air doux & en homme qui prie, mais avec un air menaçant & plein de colere ; & jettant un regard terrible sur les plus audacieux, il les effraya tellement qu'ils se dissiperent. Sur le soir il eut soif, & but un verre d'eau fraîche. Il se fit apporter deux épées, en examina long-tems la pointe, rendit l'une, & mit l'autre sous son bras. Après quoi il se mit à consoler ses domestiques ; & pour leur marquer

affection & reconnoître leurs services, il leur distribua son argent, à l'un plus, à l'autre moins, non en le prodiguant comme des deniers qui appartenoient déja à d'autres, mais en le donnant avec choix & mesure, selon le mérite de chacun.

Après les avoir tous congédiés, il reposa si tranquillement le reste de la nuit, que ses valets-de-chambre entendoient qu'il dormoit d'un profond sommeil. Le matin, à la pointe du jour, il appella l'affranchi dont il s'étoit servi pour faire sauver les sénateurs, & lui ordonna d'aller voir s'ils étoient partis ; & ayant appris à son retour qu'il n'en restoit pas un, & qu'ils avoient eu tout ce qu'ils avoient voulu & dont ils avoient eu besoin : *Oh bien présentement*, lui dit-il, *pense à t'aller montrer aux soldats, si tu ne veux mourir malheureusement par leurs mains, comme un homme qui m'auroit aidé à me donner la mort.*

Dès que l'affranchi fut sorti de sa chambre, il tira son épée, l'appuya à terre ; & en tenant avec ses deux mains la pointe droite contre lui, il se jetta dessus de son haut, & se tua de ce seul coup sans donner d'autre marque de douleur qu'un seul soupir. Ses domestiques l'ayant entendu, jetterent en même tems un grand cri qui fut suivi des gémissemens de tout le camp & de toute la ville. Les soldats accourent à sa porte avec grand bruit ; tout retentit de leurs lamentations & de leurs regrets ; ils se reprochent tous leur lâcheté d'avoir si mal gardé leur empereur, & de ne l'avoir pas empêché de mourir pour eux. Aucun n'abandonna son corps pour penser à sauver sa vie, quoique l'ennemi approchât ; mais après l'avoir honorablement enseveli, ils éleverent un bûcher & suivirent son convoi tous en armes, en se disputant

les uns aux autres l'honneur de porter son lit. Les uns se jettent sur lui & baisent sa plaie ; les autres lui prennent les mains ; ceux qui ne peuvent l'approcher, se prosternent & l'adorent de loin. Il y en eut plusieurs qui, après avoir jetté leurs flambeaux sur le bûcher, se tuerent eux-mêmes ; & ce ne fut ni par aucune reconnoissance qu'ils eussent pour lui, car ils n'en avoient jamais reçu aucun bienfait, ni par aucune crainte qu'ils eussent du victorieux ; mais il paroit que jamais ni roi ni tyran n'a été possédé d'une passion si forcenée de regner, que ces soldats l'étoient du violent desir d'obéir à Othon, & d'être sous ses ordres. Car ce desir ne les abandonna pas même après sa mort, mais il continua encore & aboutit à une haine implacable & mortelle contre Vitellius. Et c'est ce que nous exposerons en son lieu.

Quand on eut enterré ses cendres, on lui éleva un tombeau modeste, & qui ne pouvoit exciter contre lui l'envie, ni par sa grandeur, ni par la magnificence de son épitaphe. Car en passant par Brexelles j'ai vu cette sépulture très-médiocre & cette inscription très-simple : *A la mémoire de Marc Othon.*

Il mourut à l'âge de trente-sept ans, après avoir regné trois mois. Ceux qui ont blâmé sa vie, ne sont ni en plus grand nombre, ni plus considérables que ceux qui ont loué sa mort : car n'ayant vécu guere mieux que Néron, il mourut plus généreusement & avec plus de courage. Les soldats Prétoriens s'emporterent & se mutinerent contre Pollion, l'un de leurs chefs, qui voulut sur l'heure les porter à prêter serment de fidélité à Vitellius : & sachant qu'il étoit encore resté quelques sénateurs, ils laisserent-là tous les autres, & firent de la peine à Vergi-

nius Rufus ; car ils allerent chez lui en armes, & vouloient encore à toute force l'obliger à accepter l'empire, ou à aller trouver le vainqueur de leur part. Mais il trouvoit que ce seroit une folie insigne de recevoir de leur main quand ils étoient vaincus, un empire, qu'il avoit refusé d'eux-mêmes, lorsqu'ils étoient vainqueurs, & de l'autre côté il craignoit d'aller pour eux à des Germains qu'il avoit forcés à faire plusieurs choses contre leur gré. C'est pourquoi il ne voulut faire ni l'un ni l'autre, & se déroba par une porte de derriere ; de quoi les soldats étant informés, prêterent le serment à Vitellius ; & après avoir reçu leur pardon, ils se joignirent aux troupes de Cécina.

Fin des vies des Hommes illustres de Plutarque.



CHRONOLOGIE

POUR LES VIES

DE PLUTARQUE.

Ans du Monde.	*Ans avant la premiere Olympiade.*		*Ans avant la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
2437.	737.	LE déluge, qu'on a appellé de Deucalion, parce qu'il arriva sous son regne, XV. ou XVI. ans avant la sortie des enfans d'Israel hors d'Egypte.	761.	1511
2547.	627.	MINOS premier, fils de Jupiter & d'Europe, regna en Crete cent dix ans après ce déluge. Ce fut un roi très-juste.	651.	1401
2698.	486.	MINOS second, fils de Lycaste & petit-fils du premier, succéda à son pere. Ce fut un tyran.	500.	1250
		THESE'E.		
2720.	454.	L'EXPEDITION des Argonautes vers l'an du monde 2720. On ne peut pas douter que Thesée ne vécût en ce tems-là, puisqu'il étoit avec Jason, & que son fils Démophon al-	478.	1228

Ans du Monde.	*Ans avant la premiere Olympiade.*		*Ans avant la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
		la à la guerre de Troie, qui arriva 40. ans après cette expédition.		
2768.	406.	LA PRISE de Troie. Jephté étoit alors juge d'Israel.	430.	1110.
2847.	327.	LE RETOUR des Héraclides en Péloponese, 80. ans après la prise de Troie.	351.	1101.
2880.	294.	PREMIERE guerre des Athéniens contre Sparte, dans laquelle CODRUS, roi d'Athenes, se dévoua pour son pays. SAUL, premier roi d'Israel.	318.	1068.
2894.	288.	LES Ilotes assujettis par AGIS, roi de Sparte.	304.	1055.
2908.	266.	LA MIGRATION Ionique, 140. ans après la prise de Troie.	290.	1040.
		LYCURGUE.		
3045.	129.	IL vivoit du tems du prophete Elisée. THALES le musicien vivoit en même tems.	153.	904.
	Ans des Olympiades.			
3174.	I.	*PREMIERE OLYMPIADE.*	25.	774.
		ROMULUS.		
3198.	VII. I.	ROME bâtie la I. année de l'olympiade VII.	*Ans de la Fondation de Rome.*	750.
3201.	VII. 4.	ENLEVEMENT des Sabines.	4.	747.

MORT

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3235.	XVI. I.	Mort de Romulus.	38.	713.
		NUMA.		
3236.	XVI. 3.	Elu roi.	39.	712.
3279.	XXVII. 2.	Sa mort.	82.	669.
		SOLON.		
3350.	XLV. I.	On ne peut pas douter du tems auquel Solon florissoit, puisqu'il vivoit du tems de Pisistrate, qui se rendit maître d'Athenes, l'olympiade L. Solon étoit plus vieux que lui de 25. ou 30. ans. Conjuration de Cylon.	153.	598.
3354.	XLVI. I.	Epimenide arrive à Athenes. Les sept sages, Esope, Anacharsis, Scythe.	157.	594.
3356.	XLVI. 3.	Solon, archonte. Cresus, roi de Lydie.	159.	592.
3370.	L. I.	Pythagore va en Italie.	173.	578.
3391.	LV. 2.	Cyrus, roi des Perses.	194.	557.
3401.	LVII. 4.	Cresus pris.	204.	547.
		VALERIUS PUBLICOLA.		
3442.	LXVIII. I.	Il est fait consul à la place de Collatin. Combat de Brutus & d'Aruns, fils aîné de Tarquin. Ils se tuent tous deux.	245.	506.

Troi-

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3444.	LXVIII. 3.	TROISIEME consulat de Publicola. Horatius Pulvillus, son collegue, dédie le temple de Jupiter Capitolin.	247.	504.
		HORATIUS COCLES défend l'entrée du pont Sublicius contre les Toscans.		
3448.	LXIX. 3.	MORT de Publicola.	251.	500.
3459.	LXXII. 1.	ON marque à cette année la bataille de Marathon, où Darius, fils d'Hystaspe, fut défait par Miltiade, général des Athéniens. Mais il faut la reculer de deux années. Elle ne fut donnée que la troisieme année de cette olympiade lxxij. Thémistocle & Aristide y combattirent.	262.	489.
		CORIOLAN.		
3460.	LXXII. 2.	IL est exilé, parce qu'il avoit empêché qu'on distribuât au peuple le bled qu'on avoit apporté de Sicile. Il se retire chez les Volsques.	263.	408.
3462.	LXXIII. 1.	NAISSANCE d'Hérodote.	265.	486.
3463.	LXXIII. 2.	CORIOLAN assiege Rome & se retire à la priere de sa mere & de sa femme. Après son retour chez les Volsques, il est lapidé.	266.	485.

ARIS-

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		ARISTIDE.		
3467.	LXXIV. 2.	ARISTIDE banni du ban de l'ostracisme, & rappellé trois ans après.	270.	481.
		THEMISTOCLE.		
3470.	LXXV. 1.	BATAILLE de Salamine, où Xerxès, fils de Darius, fut défait par Thémistocle, général des Athéniens, & par Eurybiade, général des Lacédémoniens.	273.	478.
3471.	LXXV. 2.	BATAILLE de Platées, où Mardonius, gendre & lieutenant de Darius, fut défait par Aristide & par Pausanias.	274.	477.
3474.	LXXVI. 1.	NAISSANCE de Thucydide.	277.	472.
3479.	LXXVII. 2.	THEMISTOCLE banni du ban de l'ostracisme.	282.	469.
		CIMON.		
3480.	LXXVII. 3.	FILS de Miltiade, étoit un peu plus jeune que Thémistocle, & vivoit dans le même tems. Il est envoyé en Asie, où il bat les Perses par terre & par mer.	283.	468.
3481.	LXXVII. 4.	NAISSANCE de Socrate, il vécut soixante & onze ans.	284.	467.
3500.	LXXVII. 2.	Cimon meurt. Naissance d'Alcibiade, la même année.	303.	448.

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
		Hérodote & Thucydide floriffent. Thucydide étoit plus jeune qu'Hérodote de 12. ou 13. ans.		
		PERICLES.		
3519.	LXXXVII. 2.	FILS de Xanthippe, émeut la guerre Péloponéfiaque, qu'on appelle auffi la guerre d'Archidamus, parce qu'Archidamus étoit alors roi de Sparte. Cette guerre dura 27. ans, Périclès fut tuteur d'Alcibiade. Il étoit fort jeune, lorfque les décemvirs allerent à Athenes demander les loix de Solon.	322.	429.
3521.	LXXXVII. 4.	MORT de Périclès.	324.	427.
3522.	LXXXVIII. 1.	NAISSANCE de Platon.	325.	426.
		XERXES tué par Artaban.		
		NICIAS.		
3535.	XCI. 2.	LEs Athéniens font deffein d'aller faire la guerre en Sicile par les confeils d'Alcibiade, auxquels Nicias s'oppofe inutilement.	338.	413.
3537.	XCI. 4.	NICIAS défait en Sicile, pris & mis à mort.	340.	411.
		ALCIBIADE.		
3538.	XCII. 1.	IL étoit plus jeune que Nicias, avec lequel il fut long-tems brouillé. Il fe	341.	410.

retira

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		retira à Sparte l'année que les Athéniens résolurent d'aller faire la guerre en Sicile; mais ayant été averti qu'on vouloit le tuer, il se retira vers Tisapherne, général de l'armée de Darius.		
3539.	XCII. 2.	Le vieux Denys s'empare de la tyrannie à Syracuse.	342.	406.
		LYSANDRE.		
3545.	XCIII. 4.	Finit la guerre Péloponésiaque qui avoit duré 27. ans, & établit trente tyrans à Athenes. Xenophon fleurit; il étoit contemporain de Thucydide, quoique plus jeune, & il commence son histoire où Thucydide finit la sienne. Ainsi ces trois historiens, Hérodote, Thucydide & Xénophon se suivent & comprennent toute l'histoire Grecque.	348.	403.
3546.	XCIV. 1.	Alcibiade tué par les ordres de Pharnabaze.	349.	402.
		ARTAXERXE Surnommé MNEMON.		
3549.	XCIV. 4.	Il étoit fils de Darius & frere du jeune Cyrus. Il commença à regner quand Lysandre se rendit maître d'Athenes. Il gagna une grande bataille contre son frere Cyrus. Les Grecs qui	362.	399.

 étoient

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		étoient dans l'armée de Cyrus, font cette belle retraite qui est si admirablement décrite par Xénophon.		
3550.	XCV. 1.	Mort de Socrate.	363.	398.
		AGESILAS.		
3553.	XCV. 4.	Il étoit plus jeune que Lysandre, qui fut amoureux de lui. Il monta sur le throne de Sparte, après la mort de son frere Agis.	356.	395.
3554.	XCVI. 1.	Lysandre relegué dans l'Hellespont par Agésilas.	357.	394.
3555.	XCVI. 2.	Agesilas défait la cavalerie des Perses. Mort de Lysandre.	358.	393.
3561.	XCVII. 4.	Defaite des Romains à Allia.	364.	387.
		CAMILLUS.		
3562.	XCVIII. 1.	Il se retire à la ville d'Ardée.	365.	386.
3566.	XCIX. 1.	Naissance d'Aristote.	369.	382.
3569.	XCIX. 4.	Naissance de Démosthene.	372.	379.
3574.	CI. 1.	Chabrias défait les Lacédémoniens.	377.	374.
3579.	CII. 2.	Traite' de paix entre les Athéniens &	382.	366.

les

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		les Lacédémoniens. La même année la célebre bataille de Leuctres, où les Lacédémoniens, commandés par Cléombrotus, sont défaits par les Thébains, qui avoient pour général Epaminondas. Cléombrotus y fut tué.		
		PELOPIDAS.		
3580.	CII. 3.	Il étoit général des Thébains; il commandoit le bataillon sacré à la bataille de Leuctres.	383.	368.
3582.	CIII. 1.	Le vieux Denys, tyran de Sicile, meurt, & son fils le jeune Denys lui succede.	385.	366.
3584.	CIII. 3.	Isocrate fleurit; il étoit beaucoup plus jeune que Platon.	387.	364.
		TIMOLEON.		
3585.	CIII. 4.	Il tue son frere Timophanes, qui vouloit s'emparer de la tyrannie à Corinthe.	388.	363.
3586.	CIV. 1.	Pelopidas défait Alexandre, tyran de Pheres en Thessalie; mais il est tué dans le combat.	389.	362.
3587.	CIV. 2.	La célebre bataille de Mantinée, gagnée par Epaminondas, qui y est tué par le fils de Xénophon l'Historien.	390.	361.

Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
CIV. 3.	MORT de Camillus.	391.	360.
CIV. 4.	MORT d'Artaxerxe. Agésilas meurt la même année.	392.	359.
	DION.		
CV. 4.	IL chasse le jeune Denys tyran de Sicile.	396.	355.
CVI. 1.	NAISSANCE D'ALEXANDRE LE GRAND.	397.	354.
CVI. 3.	DION assassiné par Callippus.	399.	352.
	DEMOSTHENE		
CVII. 1.	COMMENCE à haranguer contre Philippe.	401.	350.
CVIII. 1.	MORT de Platon.	405.	346.
CVIII. 4.	TIMOLEON envoyé en Sicile au secours des Syracusains.	408.	343.
CIX. 2.	DENYS le jeune envoyé à Corinthe.	410.	341.
CIX. 4.	NAISSANCE d'Epicure.	412.	339.
CX. 1.	TIMOLEON gagne une grande bataille contre les Carthaginois.	413.	338.
CX. 3.	LA célebre bataille de Chéronée, où les Athéniens & les Thébains sont défaits par Philippe; Alexandre son fils commandoit une aile.	415.	336.

Mor

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3613.	CX. 4.	MORT de Timoléon.	416.	335.
		ALEXANDRE LE GRAND		
3614.	CXI. 1.	DECLARÉ général de tous les Grecs contre les Perses, après la mort de son pere Philippe.	417.	334.
3616.	CXI. 3.	LA bataille du Granique.	419.	332.
3619.	CXII. 2.	LA bataille d'Arbelles.	422.	329.
3623.	CXIII. 2.	PORUS vaincu.	426.	325.
3627.	CXIV. 1.	MORT d'Alexandre.	430.	321.
		PHOCION		
3632.	CXV. 3.	SE retire vers Polyperchon, qui le trahit & le livre aux Athéniens, qui le font mourir.	435.	316.
		EUMENES		
3634.	CXVI. 1.	ETOIT un des principaux capitaines d'Alexandre; il avoit servi sous le roi Philippe. Il est trahi & livré à Antigonus, qui le fait mourir.	437.	314.
		DEMETRIUS		
3636.	CXVI. 3.	SURNOMMÉ Poliorcetes, preneur de villes, fils d'Antigonus. Il est laissé en Syrie avec le commandement de l'armée, quoiqu'il n'eût alors que vingt-deux ans.	437.	311.

Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
CXVIII. 2.	Il délivre Athenes.	446.	305.
	PYRRHUS,		
CXXV. 1.	ROI d'Epire, contemporain de Démétrius ; il passe en Italie, où il défait le consul Lævinus.	473.	278.
CXXVIII. 4.	PREMIERE guerre Punique, qui dura 24. ans.	488.	263.
CXXXI. 3.	NAISSANCE de Philopœmen.	499.	252.
	ARATUS,		
CXXXII. 1.	DE Sicyone, délivre sa patrie de la tyrannie de Nicoclès.	502.	249.
	AGIS & CLEOMENE.		
CXXXVIII. 2.	ILS étoient contemporains d'Aratus, puisqu'Aratus fut vaincu par Cléomene.	526.	225.
	PHILOPŒMEN		
CXXXIX. 2.	AVOIT trente ans lorsque Cléomene prit la ville de Mégalopolis, où il donna aux habitans le tems de se sauver, & les empêcha d'écouter les propositions de Cléomene. HANNIBAL, MARCELLUS, FABIUS MAXIMUS, SCIPION L'AFRICAIN, étoient tous de même tems.	530.	221.

Sa

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3731.	CXL. 2.	SECONDE guerre Punique qui dura 18. ans.	534.	217.
3733.	CXL. 4.	HANNIBAL défait le consul Flaminius au lac de Thrasimene.	536.	215.
3734.	CXLI. 1.	ET les consuls Varron & L. Æmilius, au bourg de Cannes.	537.	214.
3736.	CXLI. 3.	IL est battu à Nole par Marcellus.	539.	212.
3738.	CXLII. 1.	MARCELLUS prend Syracuse.	541.	210.
3741.	CXLII. 4.	FABIUS MAXIMUS se rend maître de Tarente.	544.	207.
3747.	CXLIV. 2.	MORT de Fabius Maximus.	550.	201.
3749.	CXLIV. 4.	SCIPION triomphe de l'Afrique.	552.	199.
		T. QUINCTUS FLAMININUS.		
3752.	CXLV. 3.	IL est consul, & n'avoit pas encore trente ans.	555.	196.
		CATON LE CENSEUR		
		VIVOIT dans le même tems; car il étoit avec Fabius Maximus quand il prit Tarente, & n'avoit que vingt-un, ou vingt-deux ans.		
3754.	CXLVI. 1.	TOUTE la Grece mise	557.	194.

en

CHRONOLOGIE.

Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
	en liberté par T. Q. Flamininus.		
CXLVI. 2.	Il triomphe de l'Espagne.	558.	193.
CXLIX. 1.	Scipion l'Africain meurt.	569.	182.
CXLIX. 2.	Philopœmen meurt.	570.	181.
	La même année le premier consulat de		
	PAUL EMILE.		
	Il étoit fils de Lucius Emilius, qui fut défait par Hannibal à la bataille de Cannes.		
CLIII. 1.	Dans son second consulat, il défait le roi Persée & le prend prisonnier. C'étoit du tems de Judas Machabée. Térence florissoit dans le même tems.	585.	166.
CLV. 1.	Paul Emile meurt.	593.	158.
CLVI. 3.	Naissance de Marius.	597.	154.
CLVII. 4.	La troisieme guerre Punique, qui dura 4. ans. Mort du vieux Caton.	604.	147.
CLVIII. 3.	Le jeune Scipion, fils de Paul Emile, ruine Carthage.	607.	144.

TIBE-

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
		TIBERIUS & C. GRACCHUS.		
3827.	CLXIV. 2.	LOix de Caïus Gracchus.	630.	121.
		MARIUS		
3843.	CLXVIII. 2.	VA en Numidie contre Jugurtha. Naiſſance de Ciceron.	646.	105.
3844.	CLXVIII. 3.	NAISSANCE de Pompée.	647.	104.
3846.	CLXIX. 1.	MARIUS, conſul pour la ſeconde fois, eſt envoyé contre les Cimbres.	649.	102.
3850	CLXX. 1.	NAISSANCE de Jule Céſar, ſous le vj. conſulat de Marius.	653.	98.
		SYLLA		
3855.	CLXXI. 2.	ENVOYE' en Cappadoce après ſa préture.	658.	93.
3862.	CLXXII. 1.	IL ſe rend maitre de Rome.	665.	86.
3863.	CLXXIII. 2.	IL ſe rend maître d'Athenes. Mort de Marius la même année.	666.	85.
		SERTORIUS		
3867.	CLXXIV. 2.	ENVOYE' en Eſpagne.	670.	81.
3868.	CLXXIV. 3.	Le jeune Marius vaincu par Sylla, qui défait enſuite PontiusTéléſinus aux portes de Rome. Il entre dans la ville, eſt fait dic-	671.	80.

tateur

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
		tateur, & exerce toutes sortes de cruautés.		
		MARCUS CRASSUS		
		S'ENRICHIT des proscriptions de Sylla. Il étoit plus vieux que Pompée.		
		POMPE'E.		
3869.	CLXXIV. 4.	AGE' de vingt-cinq ans, est envoyé en Afrique, où il défait Domitius.	672.	79.
		CATON D'UTIQUE		
		ETOIT plus jeune que Pompée; car il n'avoit que quatorze ans lorsque Sylla exerçoit ses plus grandes cruautés.		
		CICERON		
3870.	CLXXV. 1.	DEFEND Roscius, que Sylla vouloit secretement opprimer.	673.	78.
3871.	CLXXV. 2.	SYLLA quitte la dictature, & meurt l'année suivante.	674.	77.
3874.	CLXXVI. 1.	POMPE'E combat en Espagne contre Sertorius.	677.	74.
		LUCULLUS		
3877.	CLXXVI. 4.	ENVOYE' contre Mithridate, après son consulat,	680.	71.

SER-

Ans du Monde.	*Ans des Olympiades.*		*Ans de la Fondation de Rome.*	*Ans avant J. C.*
3879.	CLXXVII. 2.	SERTORIUS assassiné en Espagne. Crassus fait consul avec Pompée.	682.	63.
3881.	CLXXVII. 4.	TIGRANE défait par Lucullus.	684.	67.
3887.	CLXXIX. 2.	MORT de Mithridate. Pompée force le temple de Jérusalem. Naissance d'Auguste.	690.	61.
		JULE CESAR		
3891.	CLXXX. 2.	CONSUL avec Bibulus, obtient l'Illyrie & les deux Gaules avec quatre légions, & donne sa fille Julie à Pompée.	694.	57.
3897.	CLXXXI. 4.	CRASSUS pris & tué par les Parthes.	700.	51.
3902.	CLXXXIII. 1.	CESAR défait Pompée dans la plaine de Pharsale. Pompée s'enfuit en Egypte, où il est tué.	705.	46.
3903.	CLXXXIII. 2.	CESAR se rend maître d'Alexandrie, soumet l'Egypte, passe en Syrie, & va contre Pharnace, roi de Pont, qu'il défait.	706.	45.
3904.	CLXXXIII. 3.	IL defait Juba, Scipion & Pétréius en Afrique, & triomphe quatre fois. Mort de Caton, qui se tue lui-même.	707.	44.
3905.	CLXXXIII. 4.	IL défait les fils de Pompée à Munda en Espagne.	708.	43.

Cnéus

Ans des Olympiades.		Ans de l Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
	Cnéus Pompée fut tué dans le combat, & Sextus s'en fuit en Sicile. César triomphe pour la cinquieme fois.		
	BRUTUS.		
CLXXXIV. 1.	CESAR est tué par Brutus & par Cassius.	709.	42.
CLXXXIV. 2.	BRUTUS passe en Macédoine.	710.	41.
	M. ANTOINE		
	EST vaincu par Auguste, à Modene, la même année. Il se retire vers Lépidus, triumvirat d'Auguste, de Lépidus & d'Antoine, qui partagent entre eux l'empire.		
CLXXXIV. 3.	BATAILLE de Philippe, où Brutus & Cassius sont défaits par Auguste & par Antoine, & se tuent eux-mêmes.	711.	40.
CLXXXIV. 4.	ANTOINE se ligue avec Sextus Pompée contre Auguste.	712.	39.
CLXXXV. 1.	AUGUSTE & Antoine se réconcilient après la mort de Fulvie, femme d'Antoine, qui épouse Octavie, sœur d'Auguste.	713.	38.
CLXXXVII. 2.	NOUVEAU sujet de guerre entre Auguste & Antoine.	721.	30.

Ans du Monde.	Ans des Olympiades.		Ans de la Fondation de Rome.	Ans avant J. C.
3919.	CLXXXVII. 2.	BATAILLE d'Actium, où Antoine est défait par Auguste, & se retire en Egypte avec Cléopatre.	722.	29.
3920	CLXXXVII. 3.	AUGUSTE se rend maître d'Alexandrie. Antoine se donne la mort, & Cléopatre suit son exemple.	723.	28.
		GALBA.		Ans de l'Ere Chr.
3947.	CXCIV. 2.	GALBA né la même année que J. C.	750.	1.
3981.	CCII. 4.	NAISSANCE d'Othon.	784.	34.
3982.	CCIII. 1.	GALBA est consul.	785.	35.
4018.	CCXI. 4.	REVOLTE de Vindex. Néron se tue lui-même. Galba est nommé empereur.	820.	70.
		OTHON,		
4019.	CCXII. 1.	SE révolte contre Galba, le tue & se saisit de l'empire. Trois mois après, il est vaincu par Vitellius, & se donne lui-même la mort.	821.	71.

TABLE DES AUTEURS

Que Plutarque a cités dans ces Vies.

A

Bibulus

C

D

Damon

E

F

G

H

I

L

M

N

O

P

R

S

T

Thes-

Fin de la table des Auteurs.

LA VIE D'ARISTIPPE,

ECRITE EN GREC PAR DIOGENE,

Et mise en François

PAR TANEGUI LE FEVRE,

Imprimée à Paris en 1668.

AU LECTEUR.

Il y a des sentimens si bizarres & si étranges dans la vie de ce philosophe, & dans celles de Théodore, d'Hégésias & d'Annicéris qui l'ont suivi, ou qui ont fait semblant de le suivre, qu'il seroit presqu'à souhaiter qu'il n'en eût jamais été parlé : mais il y en a d'autres aussi qui me paroissent si nobles, si généreux & si elevés, que je voudrois de tout mon cœur que chacun en eût toujours l'ame remplie.

Je pourrois bien marquer ici ces sentimens qui me choquent & qui me font presque peur. Je pourrois bien marquer encore ces autres sentimens qui me paroissent si beaux & si dignes d'un esprit bien fait : mais j'ai trop bonne opinion de mes lecteurs pour me sentir obligé d'en user ainsi. Il ne me reste donc qu'une chose à faire, ce me semble ; c'est de prier les honnêtes gens de lire mon françois comme ils liroient le grec de Diogene, & de ne pas imputer à l'interprete des fautes qu'il n'a pas commises, & des opinions qu'il n'approuve point.

ARISTIPPE.

ARISTIPPE.

ARISTIPPE étoit de Cyrene, ville de Libye ; mais, au rapport d'Antisthene, la réputation de Socrate, & tant de belles choses qu'il avoit oui dire de lui, l'attirerent à Athenes.

Phanias le Péripatéticien dit que s'étant mis à professer la philosophie, ce fut le premier des disciples de Socrate qui prit de l'argent de ceux qu'il instruisoit, & que même il lui envoya un jour une somme de quatre cent livres, ou environ, qui étoit venue de ce gain. Mais comme Socrate ne pouvoit souffrir qu'on enseignât la vérité pour de l'argent, il la lui renvoya bientôt, & lui manda en même tems que son bon génie ne lui permettoit pas de recevoir des présens de cette nature.

Xénophon ne goûtoit pas fort Aristippe, & apparemment il y avoit quelque mesintelligence entr'eux. C'est pour cela, disent les auteurs qui en parlent, qu'au traité des Choses mémorables, il a introduit Socrate réfutant Aristippe sur le sujet de la Volupté.

Théodore, au livre des Sectes, le maltraite un peu aussi ; & Platon lui a donné quelque atteinte au dialogue de l'Ame, suivant la remarque que nous avons déja faite ailleurs.

[a] Aristippe étoit particulierement admirable en

[a] *Aristippe étoit particulierement admirable*, &c.) Mon françois en cet endroit est un peu plus étendu que le grec de l'auteur, mais j'espere qu'on me pardonnera

en une chose ; c'est qu'il s'accommodoit à tout, & que la diversité des lieux, des tems, des personnes, & de toutes les autres circonstances qui varient presqu'à l'infini, ne le déconcertoit jamais. Il étoit toujours lui-même, quoique tout changeât autour de lui. Enfin on n'a jamais vu de meilleur acteur pour le théatre, qu'Aristippe pour la vie civile. Aussi dit-on que ce fut principalement pour cela que Denys, prince de Sicile, l'estima plus que pas un de ceux qu'il avoit attirés à sa cour, voyant qu'il mettoit tout à profit, & usoit admirablement bien des choses, quelles qu'elles puissent être. En effet il se servoit bien des occasions agréables, & les ménageoit en homme sage : mais comme il est vrai qu'il ne les laissoit jamais échapper lorsqu'elles se présentoient à lui, il est vrai aussi qu'il ne se mettoit pas autrement en peine de courir après les plaisirs absens. C'est pour cela sans doute que quelqu'un ayant demandé à Diogene ce qu'il lui sembloit d'Aristippe : Je trouve, dit-il, que c'est [b] un fort bon chien pour un roi.

[c] Timon lui a donné un coup de dent aussi bien

nera cette liberté, car l'auteur est quelquefois extrèmement sec.

[b] *Un fort bon chien pour un roi.*) J'avois d'abord traduit, *Je croi*, dit-il, *qu'un chien fait comme Aristippe, réussiroit admirablement bien auprès d'un roi.* Le grec dit seulement βασιλικὸν κύνα, *un chien royal.* Au reste on sait assez que Diogene fut surnommé *le chien* par les Grecs, & c'est à quoi il fait allusion, Mais Diogene étoit un chien sauvage & fâcheux si jamais il en fut ; au lieu qu'Aristippe étoit le plus joli & le plus aimable chien dont on ait parlé depuis la nourrice du grand Cyrus, jusqu'à la chienne de M. Scaron.

[c] *Timon.*) Ce Timon n'est pas ce fameux & célebre Misantrope, *Amaro tosco del seme humano*, qui vivoit à Athenes du tems d'Anaxagore & de Périclès ; c'est un poëte,

bien que les autres, quand il a dit en quelque endroit :

> [d] *Ce galant docteur de Cyrene*
> *Est fort friand de volupté,*
> *Et souvent ajuste sans peine*
> *L'erreur avec la vérité.*

Un jour il eut envie de manger d'une perdrix à son souper, & en donna jusqu'à [e] une pistole & demie. Quelqu'un de ses amis sut cela, & ne se put empêcher de lui en dire un mot. Aristippe l'écouta fort patiemment ; mais ensuite il lui fit cette demande : Si les perdrix ne coûtoient qu'un carolus la piece, vous en acheteriez à ce prix-là, n'est-ce pas ? Assûrément, dit l'autre. Hé bien, reprit Aristippe, je n'estime pas plus une pistole & demie, que vous [f] un carolus. Etes-vous content ? Denys

poëte, c'est un philosophe, pour qui Antigonus & Ptolemée Philadelphe eurent beaucoup d'estime.

d *Ce galant docteur de Cyrene*
Est fort friand de volupté, &c.)

Je croi que ces quatre lignes expriment assez bien ce vers de Timon,

Οἷα τ' Ἀριστίππου τρυφερὴ φύσις ἀμφαφίωντος.
Ψεύδη.

Elles valent bien encore, si je ne me flatte, la version d'Aldobrandin, *Qualeque Aristippi delicatum ingenium contrectantis falsa.*

e *Une pistole & demie.*) Le grec dit, *cinquante drachmes.* Or il me semble, (car je fais ces notes sans livres) que la drachme valoit trois sols & demi du tems de M. Budé ; & cela étant, elle doit valoir aujourd'hui un peu plus de six sols : c'est pourquoi j'ai traduit, *une pistole & demie.*

f *Un carolus.*) Le grec dit *obole*, qui vaut environ un sol ou quinze deniers de notre monnoie.

g Un

Denys lui ayant un jour donné le choix de trois femmes qui étoient les plus belles de son ferrail, il les prit toutes trois, & dit qu'Alexandre Pâris ne s'en étoit pas mieux trouvé pour avoir jugé en faveur d'une déesse, contre deux autres déesses. Mais les ayant fait conduire jusqu'à la porte du palais, il les renvoya, & leur dit qu'elles seroient assûrément mieux chez le prince que chez lui; faisant voir par-là que s'il savoit bien recevoir, il savoit bien dédaigner aussi. Et c'est pour cela sans doute que Straton dit un jour: Il n'y a qu'un Aristippe au monde qui sache porter tantôt une casaque de pourpre, & tantôt des haillons.

Denys lui ayant un jour craché au visage, il l'endura en galant homme, & n'en témoigna aucun ressentiment. Un de ses amis l'ayant rencontré le lendemain: Quoi Aristippe, lui dit-il, souffrir de telles indignités? Vous n'y songez pas, répartit Aristippe; mille pauvres pêcheurs se mouillent souvent jusqu'à la peau pour n'attraper peut-être qu'un goujon, ou quelque méchante sardine; & vous ne voudriez pas que je souffrisse un peu de flegme qui tombe sur mon visage, pour pêcher [g] un turbot ou un saumon? C'est l'entendre mal, ne vous en déplaise.

Un autre fois, comme il passoit par la rue, Diogene qui lavoit des choux & des porreaux, s'adressa à lui, & lui dit: Si tu avois appris à manger de ce que j'apprete, tu ne ferois point la cour aux rois comme tu fais. Mais vous, seigneur Diogene, lui répondit Aristippe, si vous aviez

[g] *Un turbot ou un saumon.*) J'ai accommodé cela à notre maniere. Le texte dit ἐλένης, que les Grecs mettent au nombre des gros poissons.

h Les

aviez appris à vivre avec les vivans, vous ne laveriez ni choux ni porreaux comme vous faites.

Comme on lui demandoit quel avantage il avoit tiré de la philosophie : Quel avantage ? dit il ; c'est que je puis converser avec tout le monde, & ne rien craindre.

Quelqu'un le reprenant de ce qu'il faisoit trop grande dépense : Croyez-moi, dit-il, la chose ne sauroit être si mauvaise que vous pensez, puisque [h] les dieux même prennent plaisir à la splendeur & à la magnificence des sacrifices qu'on leur fait.

Mais vous, messieurs les philosophes, qu'avez-vous tant par-dessus les autres hommes ? Au moins une chose ; c'est que [i] quand il n'y auroit point

[h] *Les dieux même prennent plaisir à la splendeur & à la magnificence.*) Ménandre, dans certains vers que rapporte Clément Alexandrin, Horace, dans une de ses odes, *&c.* condamnent ces vanités spécieuses que le peuple admire si sottement ; & je tiens pour tout assuré, qu'Aristippe étoit trop éclairé pour donner là-dedans ; mais c'est une adresse du personnage qui se vouloit défaire d'un censeur chagrin & importun, & il en usera encore de même ci-dessous : car quand on le reprendra de l'excès de sa dépense, il ne manquera pas de demander, *Le prince n'est-il pas vertueux ?* (Dieu sait si on sera assez hardi pour dire que non) *Hé bien, le prince fait pourtant ce que je fais, & dont vous me blâmez si fort.* Comme qui diroit : Vous couchez avec la femme de votre voisin. Ah le grand mal ! répondroit l'autre. Est-ce que Jupiter n'en fit pas autant avec Alcmene autrefois ?

At quem Deum ; Qui templa cæli summa sonitu concutit.
Térence.

[i] *Quand il n'y auroit point de loix au monde, nous ne laisserions pas de vivre comme nous faisons.*) C'est que l'homme de bien est soi-même sa propre loi, & qu'il n'agit point vertueusement par la crainte des peines ; parce

point de loix au monde, nous ne laisserions pas de vivre tout comme nous faisons.

Pourquoi les philosophes recherchent-ils les riches, & que les riches ne recherchent point les philosophes? C'est que les philosophes connoissent qu'ils ont besoin des riches, & que les riches ne connoissent pas qu'ils ont besoin des philosophes. Cette demande lui fut faite par Denys.

Platon lui disoit un jour: Vous devriez modérer l'excès de votre dépense, Aristippe. Voyons, lui dit-il: Denys n'est-il pas honnête homme? Sans doute. Or cet honnête homme vit encore plus somptueusement que moi. On peut donc vivre somptueusement & honnêtement tout ensemble.

Quelle différence y a-t-il entre un homme bien élevé, & celui qui ne l'est pas? La même qu'on voit entre un cheval dompté & un autre qui ne l'est pas.

Un jour allant faire visite chez une courtisane, il remarqua qu'un jeune homme qui étoit avec lui en rougissoit; & en même tems; Mon fils, lui dit-il, le mal n'est pas d'y entrer, mais de n'en pouvoir sortir quand on y est.

Quelqu'un lui proposoit une énigme, & le pressoit fort de lui en donner la solution. Il faut avouer

parce qu'il est fortement persuadé qu'on ne sauroit être heureux & injuste tout ensemble. Il fait bien d'ailleurs *que la loi n'a point été faite pour le juste, mais pour le méchant*. Je dis plus, quand on pourroit faire voir démonstrativement qu'il n'y a point de providence, un homme d'honneur vivra toujours comme il a commencé, témoin Epicure, qui étoit sans difficulté le plus homme de bien qui fût à Athenes de son tems, & qui pourtant ne croyoit pas aux dieux.

I Delies

avouer que vous êtes un grand badin, lui dit-il : Hé pourquoi [k] délier une bête si fâcheuse, puisque, toute attachée qu'elle est, elle fait néanmoins tant de peine aux gens ?

Il disoit qu'il n'y a pas tant de mal à être mendiant, qu'à être ignorant ; parce qu'un mendiant n'a besoin que d'être aidé d'un peu d'argent, au lieu qu'un ignorant [l] a besoin d'être humanisé.

On lui disoit des injures, & il se retiroit tout doucement sans y répondre. Mais pourquoi t'enfuis-tu, Aristippe ? C'est que comme vous avez le pouvoir de me dire des injures, j'ai celui de ne les pas entendre aussi.

On voit toujours ces philosophes chez ceux qui sont riches, & on voit toujours aussi les medecins chez les malades ; mais on ne met pas en question s'il vaut mieux être le malade que le medecin.

Allant un jour par mer à Corinthe, le vaisseau sur lequel il étoit fut battu de la tempête ; ce qui fit paroître quelque desordre sur son visage. Mais, dit quelqu'un, d'où vient que nous autres qui ne sommes nullement savans, n'avons point de peur, pendant que les philosophes tremblent ? Parce que le risque n'est pas pareil, & que l'ame d'une bête ne vaut pas celle d'un homme.

Quelqu'un se vantant de savoir une infinité de choses : Hé quoi, dit Aristippe, ceux qui mangent davantage, & qui sont perpétuellement au parc des exercices, sont-ils pour cela plus sains que

[k] *Délier une bête si fâcheuse.*) C'est que le mot grec, qui signifie *expliquer* ou *donner la solution d'une difficulté*, signifie aussi *délier*.

[l] *A besoin d'être humanisé.*) Le terme grec, ἀνθρωπισμός, dit la même chose que le françois.

que les autres qui mangent avec mesure, & qui s'exercent sans excès ? Non, sans doute. On peut donc dire avec raison que pour être véritablement savant, il suffit de lire des choses utiles sans s'attacher à celles qui sont vaines & superflues.

Un avocat ayant plaidé une cause pour lui, & l'ayant gagnée, lui demanda : Hé bien, dans cette affaire, à quoi vous a servi votre Socrate ? A ceci, dit-il ; c'est que tout ce que vous avez dit pour ma défense, est véritable depuis un bout jusqu'à l'autre.

Il disoit que le plus important precepte qu'il donnât à Arete sa fille, étoit de ne faire aucun cas de tout ce qui alloit au-delà du nécessaire.

Quand j'aurai fait étudier mon fils, en vaudra-t il beaucoup mieux pour cela ? Au moins quand il sera [m] au théatre où se tient l'assemblée du peuple, on ne dira pas que c'est [n] pierre sur pierre.

Quelqu'un lui ayant amené son fils, & le priant d'en avoir soin, il lui demanda [o] quinze pistoles. Mais, dit l'autre, j'aurois un esclave pour ce prix-là. Vous avez raison, répondit Aristippe : achetez-en un, mon ami, & vous en aurez deux.

Il disoit qu'il prenoit de l'argent de ses disciples, pour leur apprendre à quoi ils s'en devoient servir. On

[m] *Au théatre, où se tiennent les assemblées du peuple.*) J'ai ajouté ces dernieres paroles. C'est qu'en ce pays-là les assemblées de ville se tenoient au théatre.

[n] *Pierre sur pierre.*) λίθος, qui est employé dans le grec, signifie *une pierre* & *un sot* ; & *lapis*, en latin, tout de même. Tér. *Quid stas, lapis ?* » lourdaut, » gros sot ».

[o] *Quinze pistoles.*) Six cent drachmes.

p Quand

On lui reprochoit un jour qu'ayant un procès, il avoit donné un écu à un avocat pour plaider : Cela eſt vrai, dit-il ; & quand [p] je donne à manger à quelques-uns de mes amis chez moi, j'en uſe de même avec le cuiſinier qui vient apprêter nos viandes.

Denys voulut un jour qu'Ariſtippe l'entretînt de quelque point de philoſophie, quoique ce ne fût ni le tems ni le lieu d'en parler; car on étoit en débauche. Je vous admire, lui dit-il ; c'eſt moi qui vous apprens comment il faut que vous parliez, & aujourd'hui vous voulez m'apprendre quand il faut que je parle. Le prince ſe ſentant piqué de cette réponſe, C'eſt donc ainſi que vous en uſez, lui dit-il ? Hé bien, vous n'avez qu'à deſcendre tout à cette heure au bas-bout, Ariſtippe.

De tout mon cœur : car vous voulez ſans doute que [q] cette place devienne plus honorable qu'elle n'eſt.

Quelqu'un ſe vantoit de bien nager. Si eſt-ce pourtant qu'un marſouin nagera toujours auſſi-bien que vous pour le moins.

Quelle

[p] *Quand je donne à manger, &c.*) Anciennement, quand on vouloit traiter ſes amis & ne pas aller au cabaret, on prenoit des cuiſiniers à qui on donnoit tant par jour pour apprêter les viandes. Les fragmens des comiques Grecs que cite Athénée, font foi de cela, comme auſſi pluſieurs comédies de Plaute. Il y a même des ſavans qui croyent que le paſſage de Térence où il eſt dit, *manipulus furum*, s'entend de ces ſortes de gens ; mais d'autres l'entendent comme celui où Virgile dit :

Furta paro belli.

[q] *Cette place devienne plus honorable.*) On donne encore ce mot à un certain Lacédémonien.

Quelle différence y a-t-il entre un homme bien fait, & celui qui ne l'eſt pas ?

Il eſt fort aiſé de prononcer là-deſſus : envoyez-les l'un & l'autre en un lieu où ils n'aient aucune connoiſſance, & vous le ſaurez bientôt.

Je bois autant que je veux, Ariſtippe, & je ne m'enivre pourtant jamais.

Un mulet boit tout de même, répondit-il, & un mulet ne s'enivre pourtant jamais, non plus que vous.

Il aimoit une certaine dame qui en avoit bien vu d'autres que lui ; & quelqu'un de ſes amis lui ayant dit : Je m'étonne, Ariſtippe, du choix que vous avez fait de cette perſonne-là ; n'y en a-t il point d'autre en ville ? Ah ! pauvre homme, lui répondit-il : Feriez-vous difficulté de loger en une maiſon où quelqu'autre auroit logé avant vous ? Nullement. Et ſi un vaiſſeau avoit ſervi au paſſage de mille ou dix mille hommes, & qu'un autre vaiſſeau n'eût jamais été en mer ; vous ſerviriez-vous plûtôt de l'un que de l'autre ? Point du tout. Il n'y a donc point de différence conſidérable entre une femme qui a vu pluſieurs hommes, & celle qui n'en a vu aucun.

Quoi, vous êtes diſciple de Socrate, & vous prenez de l'argent pour enſeigner la philoſophie ? Il n'y a pas-là dequoi s'étonner ſi fort, répondit-il ; Socrate en avoit de reſte, & moi je n'ai tout juſte que ce qu'il me faut. Quand ſes amis lui envoyoient ſa proviſion de bled & de vin, il en renvoyoit une partie, mais il retenoit l'autre : auſſi les plus grands ſeigneurs d'Athenes lui ſervoient ils de pourvoyeurs & de maitres-d'hôtel ; & moi, par malheur, je n'ai point de pourvoyeurs de cette importance ; je n'en ai qu'un, qui eſt un eſclave que j'ai acheté à la place.

R

Il voyoit souvent Laïs, cette belle Corinthienne, & quelques-uns en parloient. Cela n'est rien, dit-il: Je possede Laïs, mais elle ne me possede pas; & la vertu ne nous défend pas l'usage de la volupté, pourvu qu'on y tienne une mesure honnête, & qu'on ne se laisse pas emporter aux plaisirs, cela n'est que bien.

Une autre fois que quelqu'un lui reprochoit la délicatesse de sa table: Pour vous, lui dit il, vous ne donneriez pas deux sols de tout cela? Non, sans doute. Il ne faut donc pas dire que j'aime la volupté; mais que vous aimez furieusement l'argent, & redoutez terriblement la dépense.

[r] Simus, maître-d'hôtel chez Denys, faisoit voir à Aristippe sa maison toute pavée à compartimens de marbre, & meublée magnifiquement; quoiqu'au reste Simus ne fût qu'un misérable esclave [s] de Phrygie, &, de plus, grand faquin. Aristippe lui cracha au visage, & cet honnête homme en demeura peu interdit. Mais pardon, seigneur Simus, lui dit-il; tout est si beau céans, tout y est si bien paré, si bien ajusté, que, pour ne rien gâter, j'ai cru qu'il valoit mieux cracher sur vous, que de salir la place.

Carondas (quelques auteurs disent Phédon) ayant dessein de le jouer, dit un jour en sa présence: Mais qui est un certain docteur qu'on rencontre toujours si bien peigné, si bien parfumé? Hélas,

r *Simus, maître-d'hôtel.*) Ce que dit ici notre auteur me semble mieux convenir à Diogene qu'à Aristippe, & je doute fort de cette histoire. Notre philosophe étoit trop galant homme pour en user de la sorte.

s *De Phrygie.*) Ce pays, aussi bien que la Mysie, qui en étoit proche, fournissoit la Grece d'esclaves.

t *Entre-*

Hélas, répondit-il, c'eſt moi, malheureux que je ſuis ; ſi faut-il néanmoins ſe conſoler, car tout de bon je trouve que le roi de Perſe eſt encore plus heureux que le docteur qui aime tant les parfums & qui eſt ſi propre. Mais cependant pourquoi eſtimera-t-on moins un homme pour ſentir bon, puiſqu'on eſtime davantage les autres animaux quand ils ne ſentent pas mauvais ? Que le ciel donc confonde ces efféminés, qui ſont cauſe que des choſes & ſi bonnes & ſi agréables ſont décriées, & qu'on en fait des reproches aux honnêtes gens.

De quelle façon mourut Socrate ? Comme je voudrois mourir moi-même.

Polyxene le ſophiſte l'étant allé viſiter un jour, & ayant vu dans la ſalle quantité de belles eſclaves, & des viandes exquiſes & rares qu'on ſervoit ſur table, il en demeura tout ſurpris, & lui témoigna qu'il y avoit là-dedans quelque choſe, qui, ſelon ſon ſens, ne convenoit pas autrement à la profeſſion d'un philoſophe. Ariſtippe le laiſſa dire ; & après avoir écouté ſa cenſure ſans émotion : Seigneur Polyxene, faites-nous une grace ; ſoyez des nôtres ce ſoir, je vous en ſupplie. Vous m'obligez trop, dit Polyxene ; il n'y a pas moyen de vous refuſer. Je vois donc bien, Polyxene ; ce n'étoit pas la qualité des viandes qui vous choquoit tantôt, c'étoit la dépenſe peut-être que tout le monde ne voudroit pas faire pour un ſouper tel que celui-là.

Bion dit de lui en quelque endroit de ſes ſ Entretiens, qu'un jour, comme il faiſoit voyage, l'eſclave qui portoit ſon argent lui dit qu'il n'en pouvoit plus, & qu'il lui étoit impoſſible d'en

ſ *Entretiens.*) Ou *diſſertations.*

d'en porter tant. Jette ce qui t'incommode, lui dit-il, & porte le reste si tu peux.

Il s'étoit embarqué pour aller en son pays; mais il ne s'étoit pas apperçu que le vaisseau sur lequel il s'étoit mis, étoit un vaisseau de corsaires. Il le reconnut à la fin, & commanda en même tems à son valet-de-chambre de lui apporter la cassette où étoit son argent. Il se mit à le compter; & l'ayant remis dedans, il la laissa tomber en mer comme par mégarde, & ne manqua pas de faire l'affligé comme il faut. Cette adresse le sauva; & l'on rapporte que depuis, étant en lieu de sûreté, il dit à ceux qui lui en parloient: J'ai perdu mon argent, il est vrai; mais mon argent m'eût perdu si je ne l'eusse perdu, & Aristippe vaut un peu mieux que son argent.

Lorsqu'il arriva à la cour de Syracuse, Denys lui demanda ce qu'il y étoit venu faire? Pour donner de ce que j'ai, dit-il, & recevoir ce que n'ai pas.

Quelques-uns disent qu'il répondit autrement: Lorsque j'avois besoin de sagesse, je me retirai auprès de Socrate; & maintenant que j'ai besoin d'argent, je me retire auprès de vous.

La plûpart des hommes sont bien étranges, disoit-il; car s'ils veulent acheter quelques meubles, ils apportent toutes les précautions imaginables pour n'y être pas trompés: mais s'il s'agit de savoir quel genre de vie ils doivent choisir, ils n'y songent nullement; tout leur est bon. Il y en a qui attribuent ce mot à Diogene, & non pas à Aristippe.

Un jour, dans une débauche qui se faisoit à la cour, Denys voulut que tous ceux qui étoient

à table dansassent avec des robes de pourpre: Pour moi, dit Platon, je ne saurois faire cela; & en même tems il pronoça ce vers d'Euripide:

Je ne saurois porter une robe de femme.

Mais comme ou eut présenté la même robe à Aristippe, il la prit sans façon, & récita un passage du même poëte, qui dit ailleurs:

Celle dont les pensers sont pleins d'honnêteté,
En tous lieux saura bien garder sa pureté.

Il demandoit un jour je ne sai quoi à Denys pour un de ses meilleurs amis; & voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, il se jetta à ses pieds le visage contre terre. Quelqu'un l'en railla, car c'étoit une espece d'adoration, & les Grecs ne pouvoient souffrir une soumission si honteuse. Cela est fâcheux, dit-il, je l'avoue; mais vous ne savez pas que le bon prince a souvent les oreilles aux pieds, & je n'en suis pas cause.

Pendant le séjour qu'il fit en Asie, Artapherne, lieutenant du roi de Perse, le fit arrêter, & commanda qu'on le lui amenât. Aristippe y allant sans paroitre aucunement étonné, quelqu'un lui dit: Quoi, vous êtes si afsûré que cela?

Et * que dois je craindre, répondit-il, puisqu'on

* *Que dois-je craindre, répondit-il, puisqu'on me mene à un satrape du grand roi?*) Satrape est un ancien mot persan qui signifie gouverneur de province; & par le *grand roi*, les Grecs entendent toujours le roi de Perse. Or on sait qu'il y avoit en ce pays-là des écoles où l'on apprenoit aux enfans ce que c'est que justice & injustice.

qu'on me mene à un satrape du grand roi.

Il disoit que ceux qui laissoient l'étude de la Sagesse pour s'attacher aux autres sciences, faisoient comme les galans de Pénelope, qui au lieu de s'attacher à la maîtresse, s'amusoient après les suivantes.

Il y a un mot d'Ariston qui ressemble fort à celui-là : car il disoit que telles gens faisoient comme Ulysse qui avoit vu presque tous les morts qui étoient aux enfers, mais qui n'avoit point parlé à la reine.

On lui demandoit ce qu'il falloit apprendre à un enfant : * Apprenez-lui, dit-il, de bonne heure ce qui lui doit servir quand il sera grand. On

injustice. Xénophon le dit assez. Quand donc Aristippe répond, *Que dois-je craindre*, &c. c'est comme s'il disoit : rien ne doit allarmer mon innocence, puisque je me vais présenter devant Artapherne, le plus juste de tous les lieutenans du grand roi. Il ne faut pas oublier que les vieux rois de Perse étoient fort rigoureux à l'endroit des juges, lorsqu'ils manquoient à leur devoir, & qu'ils oublioient leur caractere. Il n'y avoit point d'asile pour eux, & la regle de ce pays-là, c'étoit :

Aut peccare nefas, aut pretium est mori.

* *Apprenez-lui de bonne-heure ce qui lui pourra servir quand il sera grand.*) Hé plut à Dieu donc que quelque nouvel Aristippe parût aujourd'hui au monde pour reformer notre siecle, & réformer par la force & les graces de son éloquence, les abus où tombent presque tous les peres, quand il s'agit de l'instruction de leurs enfans! Il ne feroit pas d'avis que cette jeunesse passât ses plus belles années à disputer sur la théogonie d'Hésiode, sur la métaphysique de Parménide, sur les idées de Platon, ou sur les syllogismes de Chrysippe : rien de tout cela. Il leur diroit plûtôt, si je ne me trompe : que vos enfans étudient ce que j'ai appris autrefois, & qui ne fait tart d'honneur aujourd'hui : qu'ils s'attachent bien à la morale

On lui disoit, comme par reproche: Vous vous attachiez autrefois à Socrate, & à-présent vous vous attachez auprès de Denys. Cela est vrai, répondit-il; mais en ce tems-là j'avois besoin de m'instruire, & maintenant je cherche à me divertir.

S'étant enrichi par les discours qu'il faisoit à ceux qui le venoient voir, Socrate lui demanda: 9 D'où est venu tant de bien que vous avez, Aristippe? De la même source, lui dit-il, d'où vous est venu le peu que vous avez, Socrate.

Une courtisane l'ayant rencontré un jour, lui dit: Savez-vous bien, Aristippe, que je suis grosse de vous? Bagatelle, lui dit-il: est ce que vous pourriez courir par un champ couvert de chardons, & me dire précisément quel chardon vous auroit piquée?

Il avoit une fille admirablement bien faite, & capable des plus hautes contemplations; mais il avoit un fils fort brutal, & qui n'avoit aucun goût pour les belles choses; si bien qu'Aristippe n'en pouvant rien faire, fut contraint de l'éloigner d'auprès de lui. Un de ses amis sut cela, & l'étant venu voir, il lui dit entr'autres choses: Mais après tout, Aristippe, ce garçon-là est venu

rale & à la politique: qu'ils lisent avec soin les bons historiens & les bons poëtes: qu'ils apprennent à bien parler & à bien écrire.

9 *D'où vous est venu tant de bien*, &c. *D'où vous est venu le peu que vous avez Socrate.*) Il y a là-dedans une souplesse d'Aristippe; car Socrate lui demandoit d'où étoient venues tant de richesses; & Aristippe lui répond: D'où vous est venue la modération que vous avez? J'ai gagné beaucoup de bien par la philosophie, & cette même philosophie vous a inspiré l'amour d'une pauvreté honnête, que vous préférez aux richesses.

z Pla-

venu de vous ; c'eſt votre fils, c'eſt tout dire. Ah ! vous raiſonnez donc ainſi, dit Ariſtippe : la vermine vient de nous auſſi ; le flegme & pluſieurs autres ſaletés viennent de nous encore : nous ne les voudrions pas tenir près de nous pourtant.

Il avoit reçu en argent quelque libéralité du prince ; & Platon en avoit reçu une auſſi, mais en livres. On dit à Ariſtippe qu'on s'étonnoit de cela. Bon Dieu, répondit-il, que les gens ſont donc aiſés à étonner ! [a] Platon a beſoin de livres, & il en prend ; & moi j'ai beſoin d'argent, & j'en prens : trouve-t-on cela ſi étrange ?

On lui demandoit : De quoi Denys vous reprend-il quelquefois ? [a] De la même choſe, dit-il, dont les autres me reprennent quelquefois auſſi.

Il dit un jour à Denys : Si vous vouliez me faire donner cent piſtoles, je vous ſerois infiniment obligé. DE. Ha, ha, vous m'aviez dit tant de fois que le Sage ne manquoit de rien ! AR. Il eſt vrai, ſeigneur ; mais donnez toujours, & puis nous mettrons l'affaire en queſtion. Il lui fit donc délivrer ce qu'il demandoit ; & Ariſtippe l'en remerciant, lui dit : Hé bien, ſeigneur, vous le voyez : [b] le Sage ne manque de rien.

Denys

[a] *Platon a beſoin de livres*, &c.) Il y a quelque apparence que Ariſtippe raille Platon, & qu'il le traite d'homme d'école.

[a] *De la même choſe, dit-il, dont les autres me reprennent auſſi.*) Je crois que c'étoit quelque importun qui lui vouloit parler de la ſomptuoſité de ſa table, & du luxe de ſes habits.

[b] *Le Sage ne manque de rien.*) C'eſt une équivoque ſur le mot ἀπορεῖν, qui ſignifie *manquer de bien*, & *manquer de moyens & d'adreſſe pour faire réuſſir quelque choſe.*

Denys lui ayant un jour allégué ces deux vers de Sophocle pour lui faire peur,

Quiconque vient à la cour d'un grand roi,
S'il y vient libre, il y demeure esclave.

Disons mieux, seigneur,

Quiconque vient à la cour d'un grand roi,
S'il y vient libre, il n'est jamais esclave.

Quelques-uns donnent ce mot à Platon : mais Dioclès, au livre de la vie des Philosophes, le donne à Aristippe.

Il y avoit eu quelque froideur entre lui & Eschine. Aristippe donc l'ayant rencontré un jour, lui dit : Quoi donc, n'y a-t-il point moyen de nous remettre jamais bien ensemble ? ne cesserons-nous point de badiner comme des enfans ? & faut-il attendre que quelque discoureur qui fera l'homme d'importance, nous vienne réconcilier entre les verres ?

Eschine lui dit qu'il seroit ravi de vivre bien avec lui. Souvenez-vous donc, Eschine, que quoique plus âgé que vous, je vous suis pourtant venu trouver le premier. Par Junon, vous dites bien, Aristippe : aussi êtes-vous beaucoup meilleur que moi, car j'ai commencé la brouillerie, & vous recommencez l'amitié.

Voilà à-peu-près tous les bons mots qu'on lui attribue, & que j'ai recueillis de plusieurs auteurs. Or je trouve quatre Aristippe, remarquables entre les autres : celui dont nous parlons :

se. C'est sur cette seconde signification qu'est fondée la réponse d'Aristippe.

C'est-

fons : celui qui a fait une histoire d'Arcadie : un autre surnommé [c] Métrodidacte ; & le quatrieme fut un philosophe de la nouvelle académie.

Outre les ouvrages que le premier Aristippe avoit faits, quelques-uns disent qu'il avoit composé encore six livres de dissertations ; & quelques autres, du nombre desquels est Soficrate de Rhodes, disent qu'il n'a rien écrit absolument ; mais Sotion & Panétius assûrent qu'il fit une partie des livres qui portent son nom, & en mettent quelques-uns en la place de quelques autres.

Il tenoit que [d] la fin étoit un mouvement doux qui se distribue & s'étend [e] à la sensation.

[f] Or, puisque nous avons décrit la vie d'Aristippe, il est tems de dire un mot des CYRENAIQUES qui sont venus de lui.

Ces philosophes se partagent en trois branches : les uns sont surnommés HEGESIAQUES ; les autres ANNICERIENS ; les autres THEODORIENS, auxquels on ajoute encore certains [g] ERE-

[c] C'est-à-dire *instruit par sa mere*, & cette mere étoit fille de notre Aristippe.

[d] *La fin.) La fin des biens & la fin des maux* ; ce sont des termes de philosophie, pour dire, *le souverain bien*, *le souverain mal*.

[e] *A la sensation.*) Terme de philosophie encore, qui ne se peut changer.

[f] *Or puisque nous avons décrit la vie d'Aristippe.*) Il n'a parlé ni de sa maison, ni de son éducation, ni de ses premieres études, ni de sa femme, ni de sa mort, *&c.* & cependant il appelle cela *décrire la vie d'Aristippe*. C'est donc à dire que les deux ou trois remarques que j'ai faites sur la préface de Diogene & sur la vie de Thalès, sont très véritables. En effet ce livre n'est autre chose que l'extrait d'un ouvrage très-ample, qu'on a perdu il y a déjà long-tems. Et si cela n'étoit pas ainsi, on n'y trouveroit pas tant de bévûes qu'on y en trouve, & qu'on impute à Diogene très-injustement.

[g] ERETRIAQUES, qui sont descendus de Phédon. Voici leur suite, ou leur succession, telle qu'on la trouve dans les anciens auteurs.

Aristippe dont nous venons de parler, fut suivi d'Arete sa fille; [h] d'Ethiope, de la ville de Ptolémaïde, & d'Antipater de Cyrene.

A Arete succéda Aristippe son fils, surnommé le [i] disciple de sa mere.

Cet Aristippe fut suivi de Théodore, qui fut au commencement surnommé l'Athée, & ensuite Dieu.

A Antipater succéderent ceux-ci: Epitimédès de Cyrene, Parébatès, Hégésias surnommé [k] l'Orateur de la Mort, [l] & Annicéris.

OPI-

[g] *Erétriaques.*) Ou Erétriques. Diogene en parle ailleurs.

[h] *D'Ethiope, de la ville de Ptolémaïde.*) M. Vossius, en son livre posthume des Philosophes, a traduit Ptolemée l'Ethiopien; mais je n'ai pas son livre ici. On y prendra garde si on veut.

[i] Métrodidacte.

[k] *L'Orateur de la Mort.*) C'est ainsi que j'ai traduit πεισιθάνατος, qui est dans le grec. Ce mot signifie un homme *qui persuade de mourir.* Au reste, on lui donna ce nom à cause d'un certain livre homicide qu'il avoit fait, car ceux qui l'avoient lu avec un peu d'application, [*] renonçoient au boire & au manger, quoi qu'on leur pût dire; après quoi ils *devenoient morts sans ressource.* Cicéron en parle en ses Déclamations philosophiques, autrement en ses Tusculanes.

[l] *Et Annicéris.*) M. Casaubon le fait successeur de Hégésias, & il a raison. M. Ménage a raison aussi de croire que ces mots, ὁ καὶ Πλάτωνα λυτρωσάμενος, *qui délivra autrefois Platon de l'esclavage*, ont été ajoutés par quelque ignorant. Car la chronologie ne s'accorde pas avec cela.

[*] Ἀποκαρτερεῖν.

m Qu'une

OPINIONS DES CYRENAIQUES.

Ceux qui suivoient la discipline d'Aristippe, & qu'on appelle simplement Cyrénaïques, bâtissoient sur ce fondement : qu'il n'y a que deux passions, la douleur & la volupté : que la volupté est un mouvement doux & agréable, & la douleur un mouvement âpre & fâcheux.

[m] Qu'une volupté ne differe point d'une autre volupté, & qu'il n'y a point plus de douceur en celle-ci, qu'en celle-là.

Que tous les animaux reçoivent la volupté avec joie, & rejettent la douleur avec aversion.

Que la volupté du corps est la fin : mais que par cette volupté ils n'entendent pas celle que se propose Epicure, & qui n'est volupté qu'entant que l'animal ne sent ni peine ni douleur.

Que la fin & la félicité ne sont pas même chose : car chaque volupté particuliere est fin ; & la félicité est l'assemblage de toutes les voluptés particulieres, parmi lesquelles on range celles qui sont passées, & celles qui sont à venir.

Que chaque plaisir particulier est souhaitable de soi-même ; & que la félicité n'est souhaitable qu'à cause des plaisirs particuliers qui la composent.

Pour prouver que la volupté est la fin, ils disent que dès notre plus tendre enfance nous nous y

[m] *Qu'une volupté ne differe point d'une autre volupté.*) Ou *qu'une volupté n'est pas plus volupté qu'une autre.* Au reste j'ai suivi la correction de M. Casaubon, qui est absolument nécessaire.

y attachons même sans aucun raisonnement ; & que quand nous l'avons obtenue, nous ne cherchons plus rien : mais qu'au contraire nous fuyons de toute notre force la douleur qui est son ennemie, & faisons toutes choses pour nous en délivrer.

Que la volupté est un bien, quoiqu'elle vienne quelquefois d'une chose vilaine : que l'action voluptueuse peut être ou deshonnête, ou indécente ; mais que cela n'empêche pas que cette action ne soit un bien, & que d'elle-même elle ne soit desirable.

Pour l'éloignement de la douleur dont parle tant Epicure, & qu'il propose comme fin, ils tiennent que ce n'est ni volupté ni douleur ; parce que, comme ils disent, la volupté & la douleur consistent en mouvement ; & que de la maniere dont Epicure propose son opinion, il n'y peut avoir de mouvement : si bien que sa volupté n'est après tout que ce qui se voit en un homme qui dort.

[n] Il se peut faire, disent-ils encore, qu'il y ait certains hommes qui ne recherchent point la volupté ; & que la raison de cela est que telles gens ont l'esprit mal tourné, & le jugement perverti.

Qu'au reste, tous les plaisirs & toutes les douleurs

[n] *Il se peut faire, disent-ils encore, qu'il y ait certains hommes qui ne recherchent point la volupté.*) Je croi qu'ils disoient cela pour aller au-devant d'une objection qu'on leur faisoit, & la voici. *Si la Volupté est la seule fin que l'homme se doit proposer, d'où vient donc qu'il y a des gens qui n'en ont aucun sentiment?* Ils répondoient : *Les hommes dont vous nous parlez, n'ont que la forme extérieure de l'homme, ou, pour mieux dire, les hommes de cette sorte sont de vraies bêtes.*

o Qui

leurs de l'âme ne viennent pas des plaisirs, ou des douleurs du corps, puisque le simple bonheur d'un ami, ou l'heureux succès de nos affaires, font naître la volupté dans nos cœurs.

Que ni le simple souvenir, ni la simple espérance des biens qu'on se représente, ne fait point la volupté, comme estime Epicure ; parce que le mouvement de l'ame cesse & se détruit avec le tems.

Que l'ouie simplement & la vûe simplement n'engendrent point la volupté : par exemple, disent-ils, nous prenons plaisir à ouir ceux [o] qui contrefont les pleureux & les pleureuses, mais nous oyons avec douleur & avec peine ceux qui pleurent & se lamentent effectivement & tout de bon.

Pour l'indolence & l'éloignement du plaisir, ils appelloient cela un état moyen, ou une constitution moyenne.

[p] Ils disoient que les voluptés du corps valent mieux

[o] *Qui contrefont les pleureux & les pleureuses.*) Le grec dit, *qui imitent les lamentations ;* mais j'ai cru qu'ils entendoient parler de ces gens qui alloient autrefois pleurer aux funérailles pour de l'argent.

[p] *Ils disoient que les voluptés du corps valent mieux que celles de l'esprit.*) C'est une grande question. Pour moi, il me semble que toutes les voluptés du corps ne sont point capables de faire oublier un déplaisir vif & sensible dont un cœur est outré ; comme vous diriez, la perte d'un ami généreux, la perte de son honneur, &c. Il n'y a point de festins, point de musique, point de partie de chasse qui puissent guérir de telles blessures : de plus, comme les plaisirs de l'ame, quand ils sont extrêmes, nous ôtent le sentiment de tout ce qui touchoit nos sens auparavant ; l'on peut dire aussi, ce me semble, que les peines de l'ame, quand elles sont extrêmes, l'emportent de beaucoup sur celles du corps. Mais, dira-t-on, les loix en ont pourtant jugé autrement : il est vrai ; mais le juge-

mieux que celles de l'esprit ; & que la peine d'un corps qui souffre est pire que celle d'un esprit outré de douleur : c'est pour cela, ajoutent-ils, que les loix employent les peines corporelles contre les scélérats, plûtôt que celles qui s'adressent à l'ame.

q *Car ils croyoient que la douleur étoit plus fâcheuse, & que la volupté étoit plus naturelle à l'homme.* C'est pourquoi *aussi ils apportoient beaucoup plus de soin à ménager l'une que l'autre, & que*, c'est pourquoi, *la volupté étant desirable d'elle-même, il y avoit des choses fâcheuses qui produisoient certains plaisirs, & qui se contrarioient souvent : de sorte que cet assemblage de voluptés qui constitue la félicité, leur paroissoit très-difficile.*

Ils estimoient que tous les sages ne vivent pas avec volupté, & que tous les fous ne vivent pas avec douleur ; mais que l'un arrivera toujours plûtôt que l'autre. Car il suffit d'avoir l'usage de quelque plaisir particulier, r qui peut tout seul remettre une ame abattue & qui languit.

Que

jugement que je fais sur cette matiere, est conforme à celui de Jule César qui avoit bien autant d'esprit que ceux qui avoient fait des loix & des ordonnances avant lui.

q *Car ils croyoient*, &c.) Je suis entiérement persuadé que les lignes suivantes que j'ai fait imprimer en italique, n'ont point été tirées de Diogene ; cela ne se peut. Elles sont du crû de quelque ignorant, qui avoit mis cela à la marge de son exemplaire. Cet avertissement suffira, si je ne me trompe, pour justifier ce que je dis.

r *Qui peut tout seul remettre une ame abattue & qui languit.*) Comme, par exemple, le plaisir des festins, l'entretien d'une belle personne, la satisfaction qui se trouve à entendre une excellente voix, ou un luth bien touché, témoin Saül, Achille, Sappho, Pindare & Horace, qui appelle sa lyre, *curarum dulce lenimen*, pour dire que c'est elle *qui charme ses inquiétudes & calme tous*

ses

Que la prudence est un bien, & que pourtant elle ne doit pas être recherchée pour elle-même, mais pour les commodités qui en viennent.

Qu'on doit chérir un ami pour l'utilité, comme nous chérissons les parties de notre corps tant que nous en tirons quelque service.

[1] Qu'un homme peut avoir certaines vertus, quoiqu'il soit d'ailleurs très-vicieux.

[2] Que l'exercice corporel sert à l'acquisition de la vertu.

Que le Sage ne sera jamais atteint ni d'envie, ni de superstition; parce que l'une & l'autre ne viennent que d'une opinion vaine & folle; mais qu'à la vérité il pourra quelquefois sentir de la tristesse & de la crainte, parce que l'une & l'autre arrivent naturellement.

Que les richesses produisent des plaisirs; mais qu'elles ne doivent pas être recherchées pour elles-mêmes. Qu'on

ses déplaisirs. Car il est certain qu'un tel plaisir, quoique seul, peut servir à faire diversion, & à suspendre les peines que sent l'ame, pourvu qu'on s'y attache bien. Il me semble même que la mémoire des occasions agréables où nous nous sommes trouvés autrefois, est capable d'adoucir une partie de nos amertumes. Mais ce remede n'est pas bon pour toutes sortes d'ames; il faut pour cela être sage comme Epicure, qui en recommandoit si fort l'usage, & qui s'en trouvoit si bien. Pour les fous & les emportés, un tel remede produiroit en eux un effet tout contraire.

[1] *Qu'un homme peut avoir certaines vertus, quoiqu'il soit d'ailleurs très-vicieux.*) C'est que beaucoup de philosophes ont tenu, qu'on ne pouvoit avoir une vertu qu'on ne les eût toutes.

[2] *Que l'exercice corporel sert à l'acquisition de la vertu.*) Socrate en jugeoit ainsi, & on ne peut douter qu'une ame ne fasse ses fonctions bien plus noblement & plus aisément en un corps bien disposé, que dans un qui ne l'est pas; & il n'y a que l'exercice pris à propos qui mette nos corps en cet état.

n On

Qu'on peut comprendre les passions, mais non pas leur origine.

Pour la physique, ils ne s'y attachoient point; d'autant, disoient-ils, " qu'on n'en sauroit avoir de pleine & entiere connoissance.

Ils faisoient cás de la logique, à ce que quelques-uns tiennent, à cause de l'utilité de cet art. Mais Méléagre & Clitomaque assûrent qu'ils n'estimoient ni la physique ni la logique, croyant, comme ils faisoient, qu'un homme qui a une fois connu parfaitement ce que c'est que bien, & ce que c'est que mal, parlera toujours comme il faut, aura le cœur net de superstition, & ne craindra point la mort.

* Que ce qu'on appelle juste, honnête & deshonnête, n'est point tel naturellement; mais parce que la coutume & la loi le veulent ainsi.

Qu'un homme de bien pourtant ne fera rien qui choque l'usage établi; parce qu'il ne veut pas

" *On n'en sauroit avoir de pleine & entiere connoissance.*) La raison de cela, (mais il n'y a que très-peu de gens qui songent à ces importantes vérités) c'est que nous ne connoissons les choses que par certaines convenances qu'elles ont avec notre goût, avec notre odorat, &c. Nous sentons à la vérité les effets, & cela suffit pour notre misérable mortalité; mais un même effet peut venir de plusieurs causes. D'ailleurs, qui nous assûrera que nous avons tout ce qui nous est nécessaire pour la compréhension des choses? Au-moins est-il bien constant que certains animaux, qui ont les mêmes sens que nous, voyent mieux, flairent mieux, & entendent mieux que nous ne faisons. Et peut-être que si nous avions ce que ces animaux ont par-dessus nous, nous verrions bien des choses qui nous sont cachées.

* *Que ce qu'on appelle juste, honnête & deshonnête, n'est point tel naturellement.*) Il y a encore aujourd'hui des gens qui soutiennent cette opinion. Il y a sujet de s'en étonner.

3 Qu'on

pas tomber dans les peines portées par la loi, ni donner mauvaiſe opinion de ſa conduite ; & ils ajoutent qu'en faiſant ainſi il eſt ſage.

Ils ſont auſſi de l'opinion de ceux qui tiennent [y] qu'on peut faire progrès dans les ſciences & dans les arts : qu'un homme peut s'attriſter plus qu'un autre : que les ſens ne nous rapportent pas toujours la vérité.

LES HEGESIAQUES.

Ceux qu'on appelle Hégéſiaques avoient les mêmes principes, la volupté & la douleur.

Ils tenoient que la [z] courtoiſie, l'amitié & la bénéficence ne ſont rien, parce qu'on ne les recherche point pour elles-mêmes, mais pour les avantages qui en reviennent ; & que ces avantages étant une fois ôtés, ces choſes-là ne ſont plus qu'un pur néant.

Que la parfaite félicité étoit entiérement impoſſible, & ils le prouvoient ainſi : Notre corps eſt rempli d'une infinité de deſordres & de paſſions ; or notre ame participe à tous les deſordres de ce corps ; & d'ailleurs la fortune traverſe ſouvent les eſpérances que nous concevons. Quelle eſt donc cette ſouveraine félicité, & où la trouverons-nous ?

Que la vie eſt ſouhaitable ; mais que la mort l'eſt auſſi.

Que rien n'eſt agréable ni deſagréable de ſa propre nature. Que

[y] *Qu'on peut faire progrès dans les ſciences.*) C'eſt encore une queſtion fort agitée parmi les philoſophes Grecs, & M. Caſaubon en a touché quelque choſe dans ſes notes.

[z] *Courtoiſie.*) Il y a dans le texte, χάρις, qui ſignifie *grace*, *courtoiſie*, & *reconnoiſſance* ; on peut choiſir.

Que les choſes nous plaiſent [a] à cauſe de la rareté & de la nouveauté, & qu'elles ceſſent de nous plaire par la ſatiété.

Que les richeſſes & la pauvreté, à l'égard du plaiſir, ne ſont rien, puiſque la volupté du riche n'eſt point différente de celle du pauvre.

Que la liberté, la haute naiſſance & la gloire ne ſont pas plus pour la meſure de la volupté, que la ſervitude, l'obſcurité & la baſſeſſe d'extraction.

Qu'il eſt utile à celui qui n'eſt pas prudent, de vivre ; mais qu'à celui qui eſt ſage & bien aviſé, c'eſt une choſe indifférente.

[b] Que le Sage fera tout pour ſoi-même, croyant que les autres ne le valent pas, & que s'il ſemble tirer d'eux des avantages très-conſidérables, ces avantages pourtant ne ſeront rien au prix de ce qu'ils reçoivent de lui.

[c] Ils n'admettoient point le témoignage des ſens,

[a]. *A cauſe de la rareté.*) Le mot grec ἀπανία, qui eſt employé dans le texte, peut ſignifier auſſi *petite quantité* & *diſette*; & le mot ξενισμὸς que j'ai traduit par celui de *nouveauté*, peut auſſi ſignifier *inaccoutumance*.

[b] *Que le Sage fera tout pour ſoi-même, croyant que les autres ne le valent pas, &c.*) Je connois un galant homme qui croit que toutes ces grandes ames, que les chroniques & les hiſtoires ont tant chantées, devoient avoir ce ſentiment. Il ajoute même que le magnanime des philoſophes ne ſauroit être tel, s'il ne penſe de ſoi-même ce que les Hégéſiaques diſoient de leur ſage; & il en pourroit bien être quelque choſe.

[c] *Ils n'admettoient point le témoignage des ſens comme un témoignage certain.*) Le grec dit, ἀνῄρουν ; & moi j'ai ajouté ὡς, *comme*, avant cette particule οὐκ, & il faut lire ainſi. Mais il y a plus encore, & ce paſſage eſt bien plus corrompu qu'il ne paroît. Voici comme il ſe trouve dans le grec, ἀνῄρουν τὰς αἰσθήσεις οὐκ ἀκριβούσας τὴν ἐπίγνωσιν, τῶν τε εὐλόγως φαινομένων πάντα πράττειν. Or il

ſens, comme un témoignage certain; parce que les ſens ne peuvent avoir de connoiſſance diſtincte & exacte, & qu'ils ſuivent ſimplement les apparences, ſans être aidés de la raiſon.

Ils tenoient que celui qui a commis une faute eſt digne de pardon; parce que quiconque fait mal, ne le fait point volontairement; mais qu'il y eſt forcé par la violence de ſa paſſion.

[d] Qu'on ne doit point haïr un tel homme, mais plûtôt l'inſtruire & le corriger.

Que le Sage n'a jamais tant d'avantage dans le choix des biens, que dans la fuite des maux, ne ſe propoſant autre choſe que de vivre ſans douleur & ſans chagrin; ce qui arrivera toujours à ceux qui ſont indifférens pour tout ce qui produit la volupté.

LES

il n'y a point d'homme qui puiſſe entendre cela, ni trouver même la moindre couleur pour excuſer ce langage. Car ſi l'on traduit le grec mot pour mot, voici ce qu'il dira : *Ils ôtoient les ſens qui ne rendent point la connoiſſance exacte, & qu'ils ſont tout des choſes qui paroiſſent raiſonnablement.* Voilà un fort bon galimatias, comme vous voyez. Je dis donc premierement qu'il faut ôter ces deux mots πάντα πράττειν, qui ont été tirés du paſſage qui précede celui-ci, & où il eſt dit que le Sage fera tout, &c. πάντα πράξειν. En ſecond lieu, il faut ôter la virgule qui eſt après ἐπέγνωσαν, comme auſſi la particule τε qui eſt devant εὐλόγως, après quoi le ſens ſera net & inconteſtable. C'eſt celui que vous trouverez dans ma verſion. Au reſte la note eſt un peu longue; mais ſi j'en demandois pardon, elle le ſeroit encore davantage.

[d] *Qu'on ne doit point haïr un tel homme.*) L'empereur Antonin dit la même choſe dans ſes mémoires, & d'autres l'avoient dit avant lui. Je croi vous devoir avertir en paſſant, (quoique cela ne faſſe rien pour ma verſion) qu'au lieu de οὐ γὰρ ἑκόντα ἁμαρτάνειν, il faut lire, ἐν γὰρ ἁμαρτάνοντα ἑκόντα ἁμαρτάνειν. Si on conſidere ce qui précede dans l'original, on n'aura pas de peine à recevoir cette correction.

[e] *Contraire*

LES ANNICERIENS.

Les Annicériens avoient presque les mêmes maximes que les Hégésiaques ; mais ils ne ruinoient pas l'amitié, la courtoisie & l'honneur qu'on porte à pere & à mere, non plus que l'affection tendre qu'on doit avoir pour sa patrie. Ils tenoient même que si ces choses faisoient quelquefois de la peine au Sage, il ne laissoit pas pour cela d'être heureux, dût-il avoir très-peu de plaisirs.

Que la félicité d'un ami n'est pas souhaitable d'elle-même, parce que nous ne sentons point la félicité d'un autre.

Que la raison ne suffit pas pour nous affermir & nous mettre au-dessus des sentimens du vulgaire ; mais qu'on a besoin encore pour cela de faire une habitude [e] contraire à celle qui s'est formée & nourrie en nous depuis le moment de notre naissance.

Que ce n'est pas à cause de l'intérêt seulement que nous devons chérir nos amis ; parce que cet intérêt venant à cesser, nous ne nous soucierions plus d'eux : mais qu'il les faut aimer à cause de la bienveillance qu'on a l'un pour l'autre. Que cette bienveillance, au reste, est si considérable dans la vie, qu'un homme d'honneur, pour ne pas manquer à un si juste & si raisonnable devoir, ne fera point difficulté de souffrir de la peine, encore qu'il se propose la volupté pour fin. Ils ajoutent à cela : quoique la privation de la volupté soit douloureuse à cet honnête homme,

[e] *Contraire à celle qui s'est formée & nourrie en nous.)* Le grec dit, *disposition qui s'est nourrie avec nous.*

me, il la souffrira néanmoins volontiers, & s'y exposera en homme de bien, parce que la tendresse qu'il a pour son ami le veut ainsi.

LES THEODORIENS.

Les Théodoriens ont tiré leur nom de ce Théodore dont nous avons dit quelque chose ci-dessus, & ils s'attachent à ses maximes.

Ce philosophe renversoit entiérement toutes les opinions qu'on a des dieux, comme il paroît par un livre qu'il a écrit sur ce sujet, & qui n'est pas un ouvrage à mépriser, car la plûpart tiennent qu'Epicure en a tiré beaucoup de choses.

Antisthene, au livre qu'il a fait de la suite ou de la succession des Philosophes, dit qu'il fut auditeur d'Annicéris & de Denys le Dialecticien.

Il tenoit que la joie & la tristesse sont la fin des biens & des maux.

Que la joie vient de la prudence, & la tristesse de l'imprudence.

Que les seuls & uniques biens de la vie sont la justice & la prudence, & que les deux maux souverains & extrêmes sont l'imprudence & l'injustice; mais que la douleur & la volupté ne sont d'elles-mêmes ni maux ni biens.

Il disoit que l'amitié n'est rien, parce qu'elle ne se rencontre ni parmi les fous ni parmi les sages; car les fous, disoit-il, ne reconnoissent point d'amitié si-tôt que l'utilité en est ôtée, & les sages se contentent d'eux-mêmes sans se soucier d'être aimés de qui que ce soit.

Qu'il n'étoit nullement raisonnable qu'un honnête homme s'exposât à la mort pour sa patrie. Car à quoi bon perdre la prudence & une heu-

reuſe conſtitution d'ame pour des ignorans & des fous ? Que d'ailleurs la patrie du Sage eſt tout le monde univerſellement, & non pas quelque ville, quelque bourg, ou quelque village.

Qu'un homme vertueux pourroit prendre le bien d'autrui, baiſer la femme de ſon voiſin, & n'épargner pas même les temples s'il le falloit ; parce qu'il n'y a aucune de ces choſes qui ſoit vilaine naturellement, ſi l'on en ôte l'opinion, qui n'a été établie que pour arrêter la brutalité des fous.

Que le Sage ſatisferoit ouvertement & ſans ſcrupule ſes deſirs amoureux, & là-deſſus il n'y aura point de danger de faire voir ici un échantillon de certaines demandes qu'il faiſoit quelquefois ; car c'étoit là ſon fort, à ce que l'on dit.

Une femme ſavante ne feroit-elle pas utile à quelque choſe, entant que ſavante ? Oui. Et une femme qui ſeroit belle, ſeroit auſſi utile à quelque choſe, entant que belle ? Oui. Et cette utilité qu'on en peut tirer va à coucher avec elle ? Oui encore. Donc ſi quelqu'un ſe ſervoit d'une perſonne, pour la fin à laquelle cette perſonne peut être utile, ce quelqu'un ne feroit point de mal ? Non. Il n'en fera donc point non plus, s'il ſe ſert de la beauté de cette perſonne pour la fin qui eſt propoſée à la beauté.

Nous avons dit ci-deſſus que Théodore fut ſurnommé Théos ou Dieu ; & on croit que cela arriva à cauſe d'une demande que lui fit Stilpon pour le ſurprendre. [f] Ce que tu dis que tu es, Théo-

[f] *Ce que tu dis que tu es, Théodore*, &c.) Le nom de Théodore eſt compoſé de Θεὸς, qui ſignifie *Dieu*, & de Δῶρον, qui ſignifie *don*. Mais il me ſemble que cette demande,

Théodore, ne l'es-tu pas aussi? Oui, Stilpon. Et tu dis que tu es Dieu? Je le dis. Tu l'es donc? Sans doute, dit Théodore. Et alors Stilpon s'étant pris à rire de toute sa force; Méchant & détestable, lui dit-il, ne vois-tu pas que par la même raison tu pourrois être geai, merle, perroquet, & cent autres choses?

S'entretenant un jour avec Euryclide, [g] Hiérophante [h] de la sainte religion d'Eleusine, il lui fit cette demande: Qui sont ceux qui commettent impiété contre les divins mysteres? Ce sont ceux, lui dit Euryclide, qui les révelent aux personnes qui ne sont pas encore initiées. Vous êtes donc impie vous-même, Euryclide, car vous les expliquez à ceux qui ne sont pas encore initiés.

Mais ce trait d'esprit pensa lui coûter bien cher; car peu s'en fallu qu'on ne le traînât [i] devant les Aréopagites; & cela ne lui eût pas manqué, si Démétrius le Phalérien, qui en ce tems-là étoit le tout-puissant dans Athenes, ne l'eût tiré d'affaire, quoique Amphicrate, au livre des Hommes illustres, ait dit qu'il fut condamné à la mort, & qu'il but de la ciguë.

S'étant

demande, qui n'est qu'un jeu de paroles, devoit être conçue autrement; & je ne vois rien là-dedans qui mérite qu'on s'y arrête davantage.

[g] *Hiérophante*) Celui qui montroit les mysteres à ceux qui se faisoient initier.

[h] *De la sainte religion d'Eleusine.*) Il n'y avoit rien de plus auguste en toute la Grece, que cette religion où l'on montroit les mysteres de Cerès, de Proserpine, & de Bacchus. Meursius a fait un très-joli livre sur ce sujet, & c'est un des meilleurs & des plus utiles qu'il ait faits.

[i] *Devant les Aréopagites.*) C'étoit le conseil d'état d'Athenes, & ceux qui étoient accusés d'impiétés, étoient cités devant eux. Budé en a parlé assez amplement en ses annotations sur les Pandectes.

S'étant retiré en Egypte auprès de Ptolemée, fils de Lagus, ce prince l'envoya en ambassade vers Lysimaque ; & comme Théodore lui parloit un peu librement : Dites-moi, lui dit Lysimaque, n'êtes-vous pas ce Théodore qui a été chassé d'Athenes ? Oui, seigneur ; & la ville d'Athenes m'a fait ce que Semele fit autrefois à Bacchus ; elle m'a poussé dehors par une fausse-couche, ne me pouvant pas porter davantage.

Une autre fois Lysimaque lui ayant dit : Donnez vous garde de revenir jamais ici. Je n'y reviendrai pas, seigneur, lui répondit-il, à-moins que Ptolemée m'y renvoye. Là-dessus Mythras, intendant de Lysimaque, lui ayant dit : Il me semble, à vous entendre parler si librement, que vous ne croyez pas qu'il y ait aucuns rois sur la terre, comme vous ne croyez pas qu'il y ait des dieux au ciel. Comment cela, seigneur Mythras, répartit Théodore ? Il faut bien que je croye qu'il y ait des dieux au ciel, puisque je suis persuadé qu'ils déteftent & ont en abomination ceux qui vous ressemblent.

On dit qu'un jour étant à Corinthe, & se promenant avec une foule de disciples qui l'accompagnoient, Métroclès le Cynique, qui par hazard lavoit des herbes sauvages pour son dîner, lui tint le même discours que Diogene avoit autrefois tenu à Aristippe ; & que Théodore lui fit une réponse pareille à celle dont Aristippe avoit payé Diogene ; car Métroclès lui ayant dit : Si tu pouvois te contenter d'un dîner tel que le mien, tu n'aurois que faire de tant de disciples ; L'autre lui répliqua : Et vous, Métroclès, si vous n'étiez pas sauvage & farouche comme vous êtes, vous mangeriez de ce que mangent les honnêtes gens.

Sur

Sur la fin de ses jours s'étant retiré à Cyrene, [k] le prince qui y régnoit alors lui donna plusieurs marques de son amitié & de son estime. Et voilà tout ce qu'on trouve de Théodore chez les anciens. Mais avant que de finir, il ne faut pas oublier un mot qu'il dit étant encore jeune & lorsque les Cyrénéens le bannirent. Il se présenta à l'assemblée des bourgeois, & leur dit : Bien loin de me plaindre, messieurs, je me loue de votre procédé ; vous me bannissez [l] de la Libye, & me reléguez en Grece.

[k] *Le prince qui y régnoit.*) Le mot de prince n'est point dans le grec ; je l'ai ajouté. Le texte nomme Μάριον celui chez qui se retira Théodore ; or comme je sai bien que *Marion* étoit un nom Cyrénien, & qu'on le peut prouver par l'histoire ; je croi qu'au lieu de Μαρίῳ, il faut lire Μαρίωνι. Il se peut faire que Μαρίῳ est bon, car Μαρίων en vient. On pourroit encore, au lieu de Μαρίῳ, lire Μάρκῳ. Car ce nom d'homme étoit usité chez les Grecs avant que les Romains fussent fort connus en Grece ; & on le prouveroit bien s'il en étoit besoin. M. de Grentemesnil croit qu'il faut lire Μάργα.

[l] *De la Libye en Grece.*) C'est que la Grece étoit un pays très-agréable, & le séjour de la politesse & de la galanterie ; mais la Libye n'étoit pas de même.

Fin de la vie d'Aristippe.



CATALOGUE DES LIVRES

Qu'on attribue à Ariſtippe.

TRois livres de l'hiſtoire de Libye, dédiés à Denys.

Un autre livre contenant vingt-cinq dialogues, les uns en Attique, les autres en Dorien, ſavoir Artabaze.

A ceux qui avoient fait naufrage.

Aux Bannis.

Aux Pauvres.

A Laïs.

A Porus.

A Laïs, touchant le miroir.

Hermias.

Le Songe.

A l'Echanſon.

Philomélus.

A ſes Domeſtiques, *ou* à ſes Familiers.

A ceux qui le reprenoient de ce qu'il avoit des vins rares, & tenoit des femmes chez lui.

A ceux qui lui reprochoient la dépenſe exceſſive de ſa table.

Une lettre à Arete ſa fille.

A un qui ſe préparoit pour les jeux Olympiques.

Deux Demandes.

Une Chreïe, *ou* petit Diſcours à Denys.

Un autre touchant l'Image.

Une autre ſur la fille de Denys.

A un qui croyoit qu'on lui faiſoit tort.

Mais ſelon Sotion & Panétius, il n'avoit écrit que ce qui ſuit. De la Vertu. De la Diſcipline. Une Exhortation. Artabaze. Pour les Bannis.

A ceux qui avoient fait naufrage. Six livres d'Entretiens. Trois livres de Chreïes. A Laïs. A Porus. A Socrate. De la Fortune.

Il se trouve plusieurs Théodores dont l'histoire ancienne fait mention. Voici ceux qui ont été remarqués par Diogene.

1. Théodore de Samos, fils de Rhoecus : ce fut lui qui conseilla de mettre grande quantité de charbon bien cuit sous le fondement du fameux temple d'Ephese, disant que par-là on consumeroit l'humidité du terrain, & qu'ainsi il deviendroit ferme & solide.

2. Théodore le Cyrénien, maître de Platon en géométrie.

3. Théodore, dont la vie a été décite ci dessus.

4. Théodore, auteur du beau livre intitulé Φωνασκικὸν, c'est-à-dire *la maniere de conduire & d'exercer la voix.*

5. Théodore, auteur du livre *touchant ceux qui ont inventé les* divers modes *de la Musique*, (νομοποιῶν, qui ne signifie pas *législateurs*, comme disent les interpretes) *commençant à Terpandre.*

6. Théodore le Stoïcien.

7. Théodore, auteur d'une histoire Romaine.

8. Théodore de Syracuse, qui a écrit des tactiques, ou de l'*art de ranger des troupes en bataille.*

9. Théodore de Byzance, qui a écrit des discours politiques.

10. Théodore : celui dont parle Aristote en l'abregé des Rhéteurs.

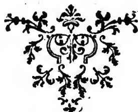
11. Théodore de Thebes, statuaire.

12. Théodore, peintre, dont Polémon fait mention.

13. Théodore, peintre encore, mais Athénien, dont parle Ménodote.

14.

14. Théodore d'Ephese, dont parle Théophane au livre de la peinture.
15. Théodore, qui a fait des épigrammes.
16. Théodore, qui a fait un livre des Poëtes.
17. Théodore le medecin, disciple d'Athenée.
18. Théodore, philosophe Stoïcien, de Chios.
19. Théodore de Milet, philosophe Stoïcien encore.
20. Théodore, poëte tragique.



ANNIBAL.

ANNIBAL.

ROME & Carthage, fondées presque dans le même tems, & parvenues toutes deux par les armes à un haut degré de réputation & de gloire, sembloient avoir été destinées par la nature à être rivales, & à se disputer l'empire de l'univers. Carthage étoit enorgueillie par ses conquêtes; car elle avoit soumis l'Afrique, la plus grande partie de la Sicile, la Sardaigne, & plusieurs autres isles; & Rome étoit fiere de la conquête de toute l'Italie, qu'elle avoit assujettie jusqu'au détroit de Sicile. Elles ne cherchoient donc l'une & l'autre que les moyens de s'aggrandir. Les Romains voyant devant eux la Sicile pleine de richesses, qu'il sembloit que la violence des flots avoit détachée de leur continent, voulurent comme la réunir à leur domaine: mais ils manquoient d'un prétexte juste. Les prétextes spécieux ne manquent gueres à une ambition qui ne veut point reconnoître de bornes. Messine, leur alliée, se plaignoit des vexations & de la tyrannie des Carthaginois. Les Romains embrassent cette occasion, & passent en Sicile sous ombre de secourir leurs alliés, & en effet pour se mettre en possession de cette isle qui ouvroit la porte à tous leurs projets ambitieux. Ce fut-là le commencement de la premiere guerre Punique, qui dura vingt-quatre ans sans aucune discontinuation, & qui fut féconde en événemens extraordinaires & merveilleux. Les Romains remporterent de grandes victoires, &

reçurent de grands échecs. Polybe assûre que pendant cette guerre ils perdirent sept cent vaisseaux, ou dans les combats, ou par des tempêtes. La facilité avec laquelle ils reparoient ces pertes, est digne de mémoire. Sous le consulat de Duillius, ils construisirent une flotte de cent soixante vaisseaux, qui se trouva toute prête à faire voile en soixante jours, à compter du jour que les arbres eurent été coupés. Trois ans après, sous le consulat d'Atilius Régulus, ils en battirent encore une de deux cent vaisseaux en trois mois. Homere [a] ne s'éloigne donc pas de la vrai-semblance, quand il écrit qu'Ulysse abattit vingt arbres, les tailla & les dressa, & en bâtit sa nacelle ; qu'il y fit un bon mât & des antennes, la munit d'un bon gouvernail ; & que tout l'ouvrage fut fait en quatre jours. Enfin les Carthaginois, réduits à l'extrémité par la perte d'une grande bataille navale contre le consul Lutatius, furent obligés de demander la paix, & de la recevoir aux conditions qu'il plut aux Romains de leur imposer.

De tous les généraux Carthaginois qui avoient servi à cette guerre, celui qui avoit fait le plus de peine aux Romains, étoit Amilcar Barca, pere d'Annibal ; c'étoit un homme d'une prudence consommée & d'une valeur si héroïque, qu'on l'appelloit un autre Mars. Polybe lui donne ce grand éloge, que les soldats Romains l'emportoient pour la valeur sur les soldats Carthaginois, mais que pour les capitaines, Amilcar étoit supérieur à tous ceux de son tems, & en valeur & en prudence. Il en donna de nouvelles marques dans la guerre qu'il eut à soutenir en Afrique,

[a] Odyssée, livre V.

que contre les Africains, que les ſoldats étrangers avoient fait ſoulever. Il remporta pluſieurs grandes victoires, & finit glorieuſement cette guerre.

Il paſſa enſuite en Eſpagne avec une armée pour y établir la domination des Carthaginois; mais il ne bornoit pas-là ſes vûes, il cherchoit à tirer de-là des ſecours & des forces pour renouveller la guerre contre les Romains; car il avoit toujours ſur le cœur cette paix onéreuſe & honteuſe que ſes citoyens avoient eu la baſſeſſe d'accepter.

Avant que de s'embarquer, il fit un ſacrifice; & le ſacrifice fini, il fit retirer tout le monde; & prenant par la main ſon fils Annibal qui n'avoit que neuf ans, il lui demanda s'il vouloit venir avec lui en Eſpagne. Le jeune enfant ravi, lui répondit non-ſeulement qu'il le vouloit, mais qu'il le conjuroit de l'emmener avec lui. Sur cela Amilcar l'approcha de l'autel, le fit jurer que toute ſa vie il ſeroit l'implacable ennemi des Romains, & l'emmena, ſelon le rapport de Polybe. Tite-Live paroît avoir ſuivi de faux mémoires, quand il a écrit qu'Annibal ne paſſa en Eſpagne que treize ans après, & âgé de vingt-deux ans. Polybe eſt plus croyable, & d'autant plus, que ſon témoignage eſt confirmé par Annibal lui-même, qui dit, long-tems après, qu'il étoit ſorti de Carthage à neuf ans, & avant que de pouvoir être inſtruit des loix & des uſages de ſa patrie. Amilcar paſſa ainſi en Eſpagne où il fit la guerre pendant près de neuf ans, ſoumit aux Carthaginois pluſieurs peuples, & mourut glorieuſement dans une bataille contre le roi Oriſſon.

Après ſa mort, les Carthaginois donnerent le com-

commandement de l'armée à ſon gendre Asdrubal qui commandoit la flotte. Il gouverna pendant huit ans avec beaucoup de ſageſſe & de prudence, fit beaucoup de grandes choſes, moins par la force que par l'inſinuation, & par les liaiſons qu'il avoit contractées. Il rendit ſurtout un très-grand ſervice à ſon pays, en bâtiſſant Carthage la neuve, qui augmenta conſidérablement la puiſſance des Carthaginois, & qui leur ſervit de boulevard pour la défenſe de l'Eſpagne & de l'Afrique.

Les Romains voyoient avec un œil d'envie les grands progrès que les Carthaginois faiſoient en Eſpagne; mais la guerre des Gaulois dont ils étoient menacés, les empêcha de s'y oppoſer & de leur déclarer la guerre. Ils envoyerent ſeulement des ambaſſadeurs à Asdrubal pour conclure avec lui un nouveau traité, qui ne ſeroit que comme une explication de celui qu'ils avoient déja fait avec Lutatius. Il fut dit dans ce traité que les Carthaginois ne paſſeroient pas l'Ebre, & qu'on laiſſeroit libres les Sagontins.

Voici le tems où Tite-Live a placé le voyage d'Annibal en Eſpagne. Il rapporte qu'Asdrubal, qui ignoroit le ſerment qu'Amilcar avoit exigé de ſon fils encore enfant, & qui vouloit lui inſpirer la même haine que ſon pere avoit eue pour les Romains, & qu'il conſervoit lui-même, écrivit à Carthage pour demander qu'on lui envoyât Annibal qui n'avoit pas encore vingt-deux ans, afin qu'il apprît le métier de la guerre, & qu'il ſe rendît capable de lui ſuccéder.

Dès que ces lettres furent arrivées à Carthage, on les porta au ſénat. Hannon s'oppoſa de toute ſa force à cette demande par des raiſons de morale & de politique. Il dit que le commerce

merce d'Asdrubal seroit aussi dangereux pour ce jeune prince, que celui d'Amilcar l'avoit été pour Asdrubal qu'il avoit corrompu ; qu'ils ne devoient nullement permettre que leurs jeunes gens, sous prétexte d'apprendre le métier de la guerre, allassent s'exposer à la brutalité de leurs généraux. Craignons-nous, ajouta-t-il, qu'Annibal ne voye trop tard cette puissance immense & cette espece de royauté qu'Amilcar a laissée, & que nous ne soyons pas assez-tôt soumis au fils de celui qui a donné à son gendre nos armées comme un héritage paternel? Pour moi je suis d'avis que nous gardions ici Annibal, & que nous lui apprenions à vivre dans l'égalité avec ses citoyens, & à obéir à nos loix & à nos magistrats, de peur que cette étincelle ne cause un jour un furieux embrasement.

Les plus gens de bien étoient de son avis, mais le plus grand nombre fut contre Hannon. Annibal fut envoyé en Espagne. Dès qu'il y fut arrivé, il attira sur lui les yeux de toute l'armée. Tous les vieux soldats croyoient voir Amilcar même qui leur étoit rendu. Ils remarquoient le même feu dans ses yeux, & les mêmes traits sur sur son visage. Bientôt la considération de son pere n'eut plus de part à la faveur qu'on lui porta. Jamais on n'a vu un esprit plus propre à deux choses aussi différentes que l'obéissance & le commandement ; aussi ne pouvoit-on remarquer à qui il étoit plus cher, à son général, ou à toute l'armée. Quand il y avoit quelque grande action à faire, Asdrubal ne la confioit qu'à lui, & il n'y avoit point d'officier avec lequel les soldats fussent plus assûrés & osassent davantage. Sa prudence & son sang froid égaloient son intrépidité & son audace au milieu des plus grands périls, &

il n'y avoit point de travaux au-dessus de ses forces & de son courage. Il étoit également fait à supporter le froid & le chaud. Dans son boire & dans son manger, il se bornoit au seul besoin de la nature, & ne donnoit rien à la volupté ; ni le jour ni la nuit, il n'avoit aucun tems reglé pour ses veilles & pour son sommeil. Il ne donnoit au repos que le tems que lui laissoient les affaires dont il étoit chargé, & il ne cherchoit ni un bon lit, ni le silence. On l'a souvent vû coucher à terre, couvert de sa seule cotte-d'armes au milieu des gardes & du bruit du camp, toujours aussi simplement vêtu que le moindre de ses camarades ; il ne se distinguoit que par la magnificence de ses armes & de ses chevaux. Il alloit toujours le premier au combat, & se retiroit le dernier. Ses grandes vertus étoient accompagnées de vices qui n'étoient pas moins grands, une cruauté atroce, une perfidie plus que Punique, rien de vrai ni de sain dans son procédé ; aucune crainte des dieux, sans foi & sans religion. Avec ce mêlange de vertus & de vices, il servit trois ans sous Asdrubal ; & pendant ce tems-là il donna tant de marques de capacité & de courage, qu'Asdrubal ayant été tué une nuit dans sa maison par un Gaulois, à qui il avoit fait quelque injure, que malgré sa jeunesse, car il n'avoit pas encore vingt-cinq ans, on lui donna le gouvernement de l'Espagne. Il ne se vit pas plûtôt à la tête des troupes, que, sans perdre un moment, il fit connoître qu'il seroit plus fidele au serment qu'il avoit fait à son pere, qu'au traité fait avec Lutatius, & ensuite avec Asdrubal. Il passa l'Ebre & se jetta dans la province des Olcades, peuples de l'Espagne Taraconoise, assiégea Althéa qui en étoit la capitale, ville très riche,

che, la prit & la pilla. Les villes voisines effrayées se rendirent par composition, & Annibal ramena ses troupes, chargées de butin, passer l'hiver à Carthage la neuve. Là il partagea le butin à ses soldats, & leur paya tout ce qui leur étoit dû de leur solde ; & ayant affermi par ce moyen la fidélité de ses troupes & celle de ses alliés, dès que le printems fut venu, il se jetta dans la province des Vaccéens. D'abord il se rendit maitre de la ville d'Elmantique, & alla mettre le siége devant Albucare, place très-forte qui fit une vigoureuse résistance, & qui lui donna beaucoup de peine ; mais enfin il la prit d'assaut. Les Carpétiens, qui étoient les peuples les plus aguerris de cette contrée, s'étant joints à ceux qui avoient été chassés des Olcades, & à ceux qui étoient sortis d'Elmantique, l'attaquerent à son retour. Ils étoient plus de cent mille hommes ; de sorte que si Annibal leur eût donné bataille, il auroit été en grand danger. Mais comme il n'avoit pas moins de prudence que de valeur, il fit sa retraite en grand capitaine ; & profitant d'une nuit obscure, il passa le Tage, qu'il mit devant lui pour se couvrir, & s'éloigna du bord pour donner aux ennemis l'audace de le passer. En effet les ennemis prenant cet éloignement pour un effet de sa crainte, & croyant qu'il n'y avoit que cette riviere qui mit un obstacle à leur victoire, ils se jettent en foule dans l'eau sans attendre d'ordre. Annibal revient sur eux, tue tous ceux qui sont passés, lâche sa cavalerie dans l'eau contre ceux qui passoient encore, dont les uns sont emportés par la rapidité du fleuve, les autres sont mis au fil de l'épée, ou regagnent leur bord. Annibal les suit, passe la riviere, fait main basse sur tous ceux qui s'opposent à ses efforts, acheve

leur défaite, & en très-peu de jours il reçoit les Carpétiens à composition.

Après ce grand succès, il n'y avoit au-delà de l'Ebre que Sagonte qui pût s'opposer à ses armes ; mais Annibal, avant que de l'attaquer & de donner aux Romains un juste prétexte de lui déclarer la guerre, voulut achever de soumettre tout ce qui étoit aux environs. Il retourne à Carthage la neuve, il y trouve les ambassadeurs des Romains qui lui demandent qu'il n'entreprenne rien contre Sagonte leur alliée, & qu'il ait à s'abstenir de passer l'Ebre, selon un des articles du traité fait avec Asdrubal. Annibal leur répondit avec fierté, que bien loin qu'ils eussent regardé Sagonte comme leur alliée, ils l'avoient traitée comme leur ennemie, puisqu'ayant été appellés pour y calmer une sédition qui s'y étoit émûe, ils avoient fait mourir injustement un grand nombre de citoyens ; qu'il ne laisseroit donc point sans punition cette perfidie, & qu'il suivroit les maximes de ses ancêtres, qui ne souffroient point qu'on fit injure à personne, & moins encore à leurs voisins.

Ces ambassadeurs vont porter leurs plaintes à Carthage. Cependant Annibal part de Carthage la neuve à la tête d'une redoutable armée, & s'approche de Sagonte. Cette place étoit la plus forte & la plus riche de tout le pays. Elle est située à mille pas de la mer, au pied des montagnes qui séparent l'Espagne de la Celtibérie. Annibal en forme le siége, qui fut long & difficile, & où il courut de grands dangers. A un assaut, comme il s'exposoit le premier sans aucun ménagement, il eut la cuisse percée d'un trait. Sa blessure rallentit les attaques : mais bientôt après il la pressa plus vivement.

Sur

Sur ces entrefaites on lui rapporte qu'il arrive de nouveaux ambassadeurs des Romains, pour l'obliger à abandonner le siége. Annibal envoye au-devant d'eux, sur le rivage de la mer, leur dire qu'il n'y a pas de sûreté pour eux de s'avancer au-travers de tant de nations féroces qui ont les armes à la main, & que pour lui, au milieu de si grandes affaires, il n'a pas le tems de les écouter; & se doutant bien que ces ambassadeurs iroient à Carthage, il écrivit à ceux de sa faction, pour les prévenir & pour les préparer à faire tous leurs efforts pour empêcher qu'on ne leur accordât leurs demandes.

Ces ambassadeurs introduits dans le sénat, se plaignirent d'abord de l'infraction des traités, & demanderent qu'on leur livrât Annibal avec tous les officiers qui avoient été de son avis. Hannon, qui étoit de la faction opposée à Annibal, parla avec beaucoup de force pour appuyer la cause des Romains. Il dit qu'Annibal ne cherchoit à continuer & à étendre la guerre, que pour s'ouvrir un chemin à la monarchie; qu'il avoit rejetté l'ambassade de leurs alliés qui étoit envoyée pour des alliés, lorsqu'il est inoui qu'on ait jamais rejetté une ambassade d'un ennemi même; que s'ils n'y prennent garde, les ruines de Sagonte tomberont sur Carthage, & que les légions Romaines viendront assiéger cette ville sous la conduite des mêmes dieux, qui dans la guerre précédente ont déja puni si séverement & d'une maniere si visible l'infraction des traités; qu'on livre donc Annibal aux Romains qui le demandent; & quand personne ne le demanderoit, je conseillerois de reléguer au bout de la terre ce monstre, qui, s'il n'est puni, causera enfin notre entiere ruine. Je suis

d'avis qu'on envoye une ambassade à Rome pour faire satisfaction au sénat, une autre à Annibal pour lui ordonner d'abandonner le siége de Sagonte, & une troisieme pour faire rendre aux Sagontins tout ce qu'on leur a enlevé.

Ce discours fut inutile ; le sénat prévenu pour Annibal, renvoya les ambassadeurs avec cette réponse, *que les Sagontins étoient la cause de la guerre, & nullement Annibal, & que les Romains commettroient une très-grande injustice, s'ils préféroient les Sagontins à l'ancienne alliance des Carthaginois.*

Cependant Annibal pousse le siége avec plus d'ardeur ; il fait offrir des propositions aux Sagontins, qui les trouvant trop dures &, réduits au dernier desespoir, allument un grand feu au milieu de la place, y jettent leur or & leur argent, & tout ce qu'ils ont de plus précieux, & la plûpart s'y précipitent eux-mêmes. Annibal profitant du tumulte & du desordre que cette fureur excite dans la ville, donne un assaut, & s'en rend maître après huit mois de siége, fait passer au fil de l'épée tous ceux qui sont en âge de porter les armes, s'en retourne à Carthage la neuve, & met ses troupes en quartier d'hiver.

Les ambassadeurs, de retour à Rome, y annoncent la prise de Sagonte & la guerre qui se prépare. Les Romains consternés de cette nouvelle, & plus honteux encore d'avoir laissé périr Sagonte, & de n'avoir pas secouru leurs alliés, se préparent à se défendre ; mais avant que de déclarer la guerre, ils envoyent à Carthage quatre ambassadeurs, à la tête desquels étoit Quintus Fabius. Leur instruction portoit de demander aux Carthaginois si Annibal avoit détruit Sagonte de son propre mouvement, ou par

l'ordre

l'ordre de ſes ſupérieurs ? Fabius introduit à l'audience, s'acquitte de ſa commiſſion. Les Carthaginois répondent qu'il ne s'agit pas de ſavoir par quels conſeils & par quels ordres Sagonte avoit été détruite, mais ſeulement ſi c'eſt avec juſtice ou contre les traités. Que dans le traité fait avec Lutatius, où l'on n'avoit fait aucune mention des alliés de part & d'autre, il n'étoit nullement parlé des Sagontins, qui n'étoient pas encore leurs alliés ; que véritablement, par le traité fait avec Asdrubal, les Sagontins avoient été nommément exceptés ; & qu'à cela ils ne feroient d'autre réponſe que celle qu'ils avoient appriſe des Romains eux-mêmes ; car comme les Romains n'avoient pas cru devoir ſe tenir au traité de Lutatius, parce qu'il n'avoit pas été ratifié & autoriſé par le ſénat & par le peuple, eux de même ne ſe croyoient point obligés à ſe tenir au traité fait avec Asdrubal, parce qu'il avoit été fait ſans leur autorité. Qu'ils ne parlaſſent donc point ni de l'Ebre, ni de Sagonte, & qu'ils déclaraſſent nettement le deſſein qu'ils couvoient dans leur cœur.

A ces mots Fabius raſſemblant un pan de ſa robe : *Je vous apporte*, leur dit-il, *la paix ou la guerre, choiſiſſez*. Les Carthaginois répondirent avec la même fierté : *Donnez-nous celle que vous avez choiſie vous-mêmes*. Et Fabius dépliant le pan de ſa robe, comme s'il en avoit verſé la guerre : *Je vous donne donc la guerre*, leur dit-il. *Nous la recevons*, s'écrierent les Carthaginois, *& nous la ferons avec le même courage que nous l'acceptons*. Cette déclaration de guerre parut plus digne de la majeſté de Rome, que de s'amuſer à diſputer ſur les termes des traités. Quoiqu'à ne regarder même que ces termes, la juſtice

parût toute entiere du côté des Romains; car, dans le traité de Lutatius, on avoit exprimé cette clause, *qu'il ne seroit valable qu'étant ratifié par le peuple;* au lieu que dans celui d'Asdrubal on n'avoit fait aucune mention de cette clause, & qu'il paroissoit avoir été assez ratifié par le silence de plusieurs années pendant la vie d'Asdrubal, & qu'après sa mort on n'avoit point parlé d'y rien changer. Que d'ailleurs, quand on ne consulteroit que le premier traité fait avec Lutatius, les Sagontins y paroissoient compris sans être nommés, puisque dans ce traité on exceptoit tous les alliés des deux nations, & on n'avoit point distingué ceux qui l'étoient alors de ceux qui le deviendroient dans la suite. Car, puisqu'il a toujours été permis de faire de nouveaux alliés des peuples qui ont rendu de grands services, quelle justice y auroit-il à les abandonner après les avoir reçus? Que l'esprit de ces traités étoit de ne pas solliciter les alliés des Carthaginois à changer de parti, & de ne pas les recevoir, s'ils vouloient changer d'eux-mêmes.

Ces ambassadeurs ayant si mal réussi à Carthage, allerent, suivant leurs ordres, en Espagne pour tâcher d'attirer les villes, ou de les détourner de l'alliance des Carthaginois. Ils gagnerent d'abord les Burgusiens, déja las de la domination de ce peuple, mais ils furent mal reçus des Volscianiens, qui leur répondirent qu'ils allassent chercher des alliés dans les lieux où le bruit de la ruine de Sagonte n'auroit pas retenti; que cette ruine étoit pour tous les Espagnols une leçon triste, mais sensible; qu'on ne devoit point se fier à la foi & à l'alliance des Romains. Delà ces ambassadeurs passent dans la Gaule pour demander aux Gaulois qu'ils ne donnassent point

passage

paſſage dans leurs terres aux Carthaginois. Cette demande fut reçue avec un ris mêlé de colere & d'indignation ; car ils trouvoient qu'il y avoit de la folie & de l'imprudence à leur demander que, pour empêcher la guerre de paſſer en Italie, ils la reçuſſent dans leur pays, & que pour épargner les terres des Romains, ils expoſaſſent les leurs au pillage.

Tous les grands ſuccès qu'Annibal avoit eus en Eſpagne ne rempliſſoient pas ſon ambition, & ſatisfaiſoient encore moins la haine implacable qu'il avoit vouée aux Romains. Pendant qu'il hiverne à Carthage la neuve, il fait ſes préparatifs pour porter la guerre en Italie, & attaquer Rome dans Rome même. Il aſſemble d'abord tous les Eſpagnols qu'il avoit dans ſes troupes, leur permet d'aller paſſer l'hiver dans leurs maiſons, à condition qu'ils ſe rendront auprès de lui au printems, & va à Cadix pour s'acquitter de quelques vœux qu'il avoit faits à Hercule. Après ſon retour, avant que de s'engager dans une expédition ſi longue & ſi difficile, il pourvut avec beaucoup de prudence à la ſûreté de l'Afrique & de l'Eſpagne, en faiſant paſſer en Eſpagne des ſoldats Africains, & en Afrique des ſoldats Eſpagnols ; & laiſſant en Eſpagne ſon frere Aſdrubal avec cinquante-ſept galeres pour y commander, il ſe mit en marche avec ſes troupes qui s'étoient rendues auprès de lui.

De toutes les entrepriſes des grands capitaines, il n'y en a point de plus merveilleuſes & de plus dignes de mémoire, que les grandes marches pour porter la guerre en des pays fort éloignés : car là ſe réuniſſent d'ordinaire tous les obſtacles qu'on a à ſurmonter dans toutes les autres actions de la guerre les plus périlleuſes ; &

il y en a une infinité d'autres qui ne se trouvent point dans celles-ci. Il ne suffit pas de vaincre la résistance des hommes, il faut vaincre encore celle des lieux & des élémens.

Celle d'Annibal en Italie est une des plus surprenantes qui aient jamais été faites. Elle a paru si étonnante aux historiens, qui, avant Polybe, avoient entrepris de la décrire, que pour la rendre croyable, ils ont eu recours aux miracles à la maniere des anciens historiens, qui, pour divertir davantage les lecteurs, mêloient la fable avec l'histoire. Polybe a blâmé avec raison l'impertinence de ces historiens, & a fait voir que l'histoire ne doit nullement recourir aux fictions qui ne sont propres qu'à la poésie. Malgré cette grave censure, Tite-Live n'a pas laissé de rapporter un de ces miracles comme un bruit de la renommée, en nous disant qu'Annibal arrivé à la ville d'Etovissa, & sur le point de passer l'Ebre, *vit une nuit en songe un jeune homme d'une figure toute divine, qui lui dit, qu'il étoit envoyé par Jupiter pour lui servir de guide, & pour le conduire en Italie; qu'il eût donc toujours les yeux attachés sur lui.* C'est ainsi qu'Homere feint que Mercure se présente à Priam, & lui dit, qu'*il est envoyé par Jupiter pour lui faire traverser secrettement le camp des Grecs, & pour le conduire jusqu'à la tente d'Achille.* Ce que Tite-Live ajoute, enchérit encore sur cette fiction: car il dit qu'*Annibal effrayé d'abord de cette vision, suivit ce jeune homme sans regarder autour de lui, & qu'ensuite pensant en lui-même ce que pouvoit être ce qu'il lui étoit défendu de regarder, il n'eut pas la force de retenir sa curiosité; qu'ayant tourné la tête, il vit un serpent, d'une grandeur merveilleuse, qui s'avançoit avec un grand abbatis d'arbres & de buissons, & qui*

étoit

étoit suivi d'un nuage affreux accompagné de tonnerres ; qu'il demanda ce que signifioit ce prodige ; qu'il entendit une voix qui lui dit, que c'étoit le ravage de l'Italie ; qu'il n'avoit qu'à continuer son chemin sans s'en informer davantage, & à laisser les destinées dans leur secret.

Voilà le premier prétendu miracle qui fut fait en faveur d'Annibal dès le commencement de sa marche ; mais dans le passage des Alpes, ces historiens ont recours à des prodiges encore plus grands. Ils représentent ces monts comme entiérement impraticables, & comme si jamais ni bêtes ni hommes n'y avoient passé. Ainsi il falloit nécessairement qu'un Dieu descendît du ciel pour mener Annibal par la main, & pour lui faire surmonter ces passages, où toute son armée auroit péri infailliblement sans ce secours.

Mais Annibal, un des plus sages & des plus prudens capitaines qui aient jamais commandé des armées, n'étoit pas assez insensé pour s'engager dans une entreprise dont le dénouement n'auroit pu être fait que par une machine, comme dans une tragédie. Il savoit que les Gaulois avoient plus d'une fois passé ces monts avant lui avec des armées nombreuses ; il s'étoit informé des chemins qu'ils avoient tenus & qu'ils devoient tenir, & il avoit pourvu à tout ce que la prudence humaine exigeoit pour s'assûrer le succès d'un si grand dessein. Polybe est en cela plus croyable que ces historiens ; car il n'écrit pas sur les bruits confus de la renommée, il rapporte ce qu'il a appris des témoins mêmes de cette expédition ; & pour mieux s'assûrer de la vérité, il avoit eu soin d'aller visiter les lieux où Annibal avoit passé avec ses troupes.

Quand Annibal partit de Carthage la neuve,

il avoit quatre-vingt-dix mille hommes de pied & douze mille chevaux. Il passa l'Ebre sans trouver aucune résistance ; mais en approchant des Pyrenées, il eut à livrer plusieurs combats, & à se rendre maitres de plusieurs places assez fortes. Il perdit dans ces occasions vingt-deux ou vingt-trois mille hommes.

Il laissa son frere Hannon pour commander entre l'Ebre & les Pyrenées, avec dix mille hommes de pied & mille chevaux. Il en renvoya un pareil nombre dans leurs maisons pour se concilier l'affection d'une infinité de familles, & pour laisser dans le pays de quoi faire des recrues quand il en auroit besoin. Tite-Live assûre que dans ce dernier parti il s'accommoda à la nécessité par un effet de sa prudence ; car voyant que trois mille hommes de son infanterie rebutés par les difficultés de cette entreprise, avoient deserté dans le passage des Pyrenées, qu'il étoit dangereux de les faire revenir & de les retenir par force, il fit semblant de les avoir congédiés, & en renvoya encore sept mille de ceux qui lui parurent les plus découragés & les plus capables de décourager les autres.

Avec cinquante mille hommes de pied & neuf mille chevaux qui lui restoient, il passa les Pyrenées & prit le chemin du Rhone. Pour traverser toutes les terres des Gaulois, il fallut gagner les uns par argent, & réduire les autres par la force. Après divers combats, il arriva au bord du Rhone, à quatre journées de la mer. Les Gaulois qui habitoient au-delà, s'assemblerent & se présenterent de l'autre côté pour lui disputer le passage.

Annibal voyant qu'il ne pouvoit passer ce fleuve devant une armée si nombreuse, ni demeurer

là long-tems fans être enveloppé, détacha la nuit du troisieme jour la moitié de ses troupes, avec ordre de remonter le long du Rhone, & de chercher un passage, pendant que par sa présence il amuseroit les Gaulois, & feroit travailler à des barques.

Ces troupes détachées sous la conduite d'Hannon, fils de Bomilcar, remonterent cinq ou six lieues; & ayant trouvé quantité de bois, ils creuserent une infinité d'arbres, sur lesquels elles passerent le Rhone. Après s'être reposées un jour, elles descendirent de l'autre côté, & donnerent à Annibal le signal qu'elles approchoient du camp des Gaulois. En même tems Annibal embarqua ses troupes, & passa sans beaucoup de peine. Les Gaulois ne pouvant résister tout-à-la-fois à Hannon qui les attaquoit par les derrieres, & à Annibal qui, étant passé, mettoit ses troupes en bataille à mesure qu'elles débarquoient, & les envoyoit à la charge, prirent la fuite.

Annibal fit passer trente-sept éléphans qu'il menoit avec lui, & envoya cinq cent cavaliers Numides apprendre des nouvelles de la flotte des Romains, qui, sous la conduite de Scipion, étoit arrivée à l'embouchure du Rhône. Scipion détache en même tems trois cent cavaliers choisis & les envoye contre ces Numides sous la conduite de quelques Marseillois & de quelques troupes auxiliaires des Gaules. Il y eut là un grand combat entre cette cavalerie. Les Numides furent défaits & poussés jusques dans leur camp. Annibal après avoir harangué ses troupes, dont la hauteur des Alpes qu'elles avoient à passer, avoit presque glacé le courage, décampa, n'ayant plus que huit mille chevaux & trente-

huit

huit mille hommes d'infanterie, & le quatrieme jour il arriva au confluent de la Saone & du Rhône. Là il trouva deux freres qui disputoient le royaume, & qui alloient décider de leur sort par une bataille. Il se joignit à l'aîné, & lui fit remporter la victoire, comme Polybe l'écrit. Mais Tite-Live a suivi d'autres mémoires, qui portoient que les deux freres prirent Annibal pour arbitre de leur différend, & qu'Annibal jugea en faveur de l'aîné qui avoit tout le droit, & le mit en possession du royaume. Ce prince pour lui témoigner sa réconnoissance, lui fournit toutes sortes de provisions de bouche, donna à ses troupes des armes & des habits dont elles avoient grand besoin, & l'escorta jusqu'aux Alpes pour le défendre contre les Allobroges, sur les frontieres desquels il étoit obligé de passer.

Annibal fit cent milles en dix jours de marche le long du Rhône en tirant vers sa source, & arriva au pied des Alpes sans aucun obstacle, selon Polybe; mais Tite-Live écrit qu'il fut très-embarrassé au passage d'une riviere des Alpes qu'il appelle Druentia. Les interpretes, pour dire cela en passant, ont cru que c'étoit le fleuve des Gaules appellé la Durance: mais ce fleuve n'étoit pas sur le chemin d'Annibal. Tite-Live parle assûrément du fleuve appellé Druentius, qui est une des deux dunes, & qui se jette dans le Rhône.

Quand Annibal fut arrivé au pied des Alpes, les Allobroges qui n'avoient osé l'attaquer dans la plaine à cause de sa cavalerie & des Gaulois qui l'escortoient, l'attendirent dans les défilés des montagnes. Annibal étoit perdu s'ils avoient bien gardé ces passages: mais ils ne les gardoient que

que le jour, & ils se retiroient la nuit dans une ville prochaine. Annibal en ayant été averti, décampa en plein jour, s'approcha des ennemis, & sur la premiere veille de la nuit, après avoir fait allumer beaucoup de feu dans son camp, il choisit ses meilleurs soldats, & alla s'emparer des lieux que les Allobroges avoient quittés. Le lendemain matin les Allobroges bien surpris de trouver Annibal maître de ces postes, ne savoient à quoi se déterminer. Enfin voyant que sa cavalerie ne pouvoit se déployer dans ces passages étroits, que ses bagages causoient un embarras horrible, & que ses troupes ne marchoient qu'avec beaucoup de peine, ils l'attaquerent de toutes parts. Les Carthaginois perdirent-là beaucoup de monde, quantité de chevaux, & grand nombre de bêtes de somme qui furent prises ou tuées, ou qui tomberent dans les précipices.

Annibal qui vit qu'il n'y avoit plus de salut pour ceux qui échapperoient, s'il laissoit entiérement périr ses bêtes de charge & ses bagages, quitta les hauteurs dont il s'étoit emparé, marcha à leur secours avec ses troupes d'élite, tailla en pieces une grande partie des Allobroges, & mit les autres en fuite. Son armée passa alors sans danger, mais avec des peines infinies.

Aprés ce grand péril, Annibal, sans perdre un moment, alla assiéger la place où les ennemis se retiroient, & la prit. Il recouvra-là beaucoup de bêtes de somme & de bagages qui lui avoient été enlevés, & y trouva un assez grand amas de provisions. Il campa-là un jour. Le lendemain il poursuivit sa route, & marcha trois jours sans autre obstacle que la difficulté des chemins. Mais le quatrieme jour il tomba dans le plus grand danger qu'il eût encore couru. Tous

les

les peuples qui étoient ſur ſon paſſage, ayant complotté enſemble, vinrent au-devant de lui avec des couronnes & des branches d'olivier en ſigne d'amitié & de paix. Annibal, quoiqu'il ſe défiât d'eux, n'oſa pas les rebuter, de peur de les irriter par cet affront, & les reçut dans ſon alliance. Mais bientôt leur maniere d'agir qui parut franche & ſincere, les ôtages qu'ils lui donnerent, & les vivres qu'ils lui fournirent abondamment, le jetterent dans une telle confiance, qu'il les prit même pour guides. Ces traitres, après avoir conduit ſon armée pendant deux jours, & l'avoir engagée dans une vallée étroite & environnée de rochers eſcarpés, ſe jetterent ſur elle tout-d'un-coup. Il n'en feroit pas échappé un ſeul homme, ſi Annibal, par une ſage précaution qui n'abandonne jamais entiérement les grands capitaines, n'avoit mis à l'avant-garde ſa cavalerie & ſes bagages, & à ſon arriere-garde ſa meilleure infanterie. Cela fit que ſa perte, bien que très-conſidérable, fut beaucoup moins grande qu'elle n'auroit été. Annibal ſoutenant tout l'effort des Barbares, paſſa la nuit ſur un rocher pour donner le tems à ſa cavalerie & à ſes bagages d'avancer. Le lendemain l'armée ſe trouva hors de cette vallée, & le neuvieme jour elle arriva au ſommet des Alpes.

Annibal campa deux jours pour faire repoſer ſes troupes, & pour attendre ceux qui étoient demeurés derriere. Beaucoup de bêtes de ſomme & quantité de chevaux qu'on croyoit perdus, arriverent au camp en ſuivant la piſte.

L'armée affoiblie par tant de fatigues, tomboit dans le dernier découragement à l'aſpect des nouveaux dangers que lui préſentoit la deſcente

cente des Alpes couvertes de neiges. Mais Annibal ralluma le courage de toutes ses troupes, & leur inspira une nouvelle force en leur montrant du haut de ces monts l'Italie & Rome même comme le prix assûré de leurs travaux, & en leur faisant valoir les intelligences qu'il disoit avoir avec les peuples des environs du Po, qui las de la domination Romaine, n'attendoient que leur présence pour se déclarer en leur faveur.

Dès le lendemain il commença à descendre, & il n'eut plus sur les bras que des ennemis qui cherchoient plûtôt à voler qu'à combattre. Mais il perdit autant de monde en descendant, qu'il en avoit perdu en montant; car comme le chemin étoit fort étroit & fort penchant, le soldat ne voyant pas où il marchoit à cause des neiges, tomboit dans les précipices pour peu qu'il s'écartât du grand chemin.

Les troupes supporterent ces maux avec quelque sorte de patience; mais on ne sauroit exprimer leur desespoir, quand elles se virent dans un lieu où ni hommes ni bêtes ne pouvoient passer; car à droite & à gauche on n'avoit que des rochers insurmontables, & on ne voyoit devant soi qu'un précipice de cent quatre-vingt-dix pas de profondeur; le chemin qui le bordoit & qui étoit naturellement très-étroit, étoit devenu encore plus étroit par la chûte des terres que les neiges avoient entraînées; & il étoit si glissant, qu'il étoit impossible de s'y soutenir.

Dans cette extrémité, Annibal vouloit d'abord faire le tour de ces roches; mais les neiges ne lui permettant pas de prendre ce parti trop dangereux, il se résolut à s'ouvrir un chemin

min au-travers de ces roches mêmes. Les historiens dont j'ai déja parlé, se laissant aller au penchant qu'ils avoient pour les choses extraordinaires & merveilleuses, ont écrit qu'il fit entasser sur ces roches une quantité prodigieuse de bois, qu'il y mit le feu; que quand ces roches furent bien embrasées, il les amollit & les fendit par le vinaigre qu'il y versa; qu'ensuite il les ouvrit avec le fer, & y pratiqua un chemin: car c'est ainsi que l'écrit Tite-Live, en suivant la tradition de ces historiens; & c'est sur la foi de ces témoins, que Pline le naturaliste n'a pas fait difficulté d'assûrer que la force du vinaigre est telle, qu'il fend les rochers que la force du feu n'a pas entiérement séparés & rompus.

Mais on peut raisonnablement douter de cette prétendue vertu du vinaigre, & je suis persuadé que les bons naturalistes n'en conviendront point. D'ailleurs, quelle grande quantité n'en auroit-il point fallu pour fendre & pour calciner des roches si grandes & si hautes, & pour y pratiquer un chemin pour des chevaux & pour des éléphans?

J'ai voulu examiner ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette fable, & j'ai trouvé que c'étoit une tradition que le penchant de ces historiens pour le merveilleux, avoit fait mal expliquer. On disoit simplement qu'Annibal étoit venu à-bout, avec du vinaigre, de s'ouvrir un chemin dans des rochers impraticables, & sur cela, sans approfondir davantage le fait, ces historiens ont imaginé cette prétendue vertu du vinaigre, au lieu d'avoir recours à la discipline même des Carthaginois qui leur en auroit fait découvrir le véritable sens. Nous savons par le témoignage de Platon & d'Aristote, que

les

les Carthaginois avoient une loi qui défendoit de boire du vin à l'armée. Les ſoldats ne bûvoient que de l'eau ; mais dans les occaſions extraordinaires, lorſqu'on exigeoit d'eux des travaux pénibles, on leur donnoit un peu de vinaigre ; car le vinaigre eſt rafraîchiſſant, comme Pline l'a reconnu ; c'eſt pourquoi dans la ſuite le vinaigre devint une des proviſions ordinaires pour les armées. L'empereur Julien, en parlant de ſon expédition contre les Perſes, écrit dans ſon épître xxviij. à Libanius : *On remplit les vaiſſeaux de froment, ou plûtôt de biſcuit & de vinaigre.*

Annibal donc pour ſoutenir ſes ſoldats dans ce travail ſi pénible de fondre ces roches, leur donna du vinaigre ; & c'eſt ainſi, à mon avis, que devoit être expliquée cette tradition, & nullement comme l'ont expliquée ces hiſtoriens plus amoureux de la fable que de la vérité. C'eſt comme nous diſons tous les jours, qu'un général a emporté une demi-lune, ou un autre ouvrage à force d'eau de vie, pour faire entendre qu'il l'a emportée en faiſant boire à ſes troupes de l'eau-de-vie pour enflammer leur courage, & pour leur faire fermer les yeux au péril. Auſſi Polybe, hiſtorien fort ſage, n'a eu garde de corrompre ſon hiſtoire par cette fable du vinaigre. Au contraire il écrit qu'Annibal fit pratiquer ce chemin dans ces roches à force de bras, avec beaucoup de peine & de travail ; & il ajoute que le premier jour il fit un ſentier pour les chevaux, & qu'enſuite les Numides en ſe relevant tour-à-tour, travaillerent ſi bien, qu'en trois jours ils ouvrirent un chemin aux éléphans.

Annibal ſorti de ce mauvais pas, fut trois jours à faire paſſer ſes éléphans demi-morts de faim.

Il continua de descendre encore pendant trois jours, & le septieme il arriva dans la plaine aux environs du Po. Il employa cinq mois à aller de Carthage la neuve jusqu'aux Alpes, quinze jours à passer ces monts, & arriva en Italie après le coucher des Pleïades, c'est-à-dire vers la mi-Novembre.

Il fit d'abord la revûe de son armée. Les historiens ne conviennent point du nombre des troupes qui lui restoient. Les uns disent qu'il se trouva cent mille hommes de pied & vingt mille chevaux ; ce qui ne peut être, puisque Annibal n'en avoit pas un si grand nombre quand il partit même de Carthage la neuve, & qu'il n'avoit que cinquante mille hommes de pied, & neuf mille chevaux, quand il passa les Pyrenées. Les autres ne lui donnent que six mille chevaux, & vingt mille hommes de pied. Il semble que Annibal devroit être plûtôt cru que ces historiens : car en quittant l'Italie il laissa à Lacinium une colonne où il avoit marqué qu'après qu'il eut passé les Alpes, il ne lui resta que huit mille Espagnols, six mille chevaux, & douze cent Africains. Mais il y a bien de l'apparence qu'Annibal par un rafinement d'orgueil, diminua le nombre de ses troupes pour augmenter sa réputation & pour ravaller la gloire des Romains. La tradition la plus vrai-semblable est celle de Polybe, qui rapporte qu'Annibal, en quittant le Rhône, avoit trente huit mille hommes de pied & plus de huit mille chevaux, & qu'il en perdit la moitié en passant les Alpes. Mais tous ceux qui se sauverent étoient si défigurés par les grandes fatigues qu'ils avoient souffertes, qu'ils ressembloient plûtôt à des spectres qu'à des hommes. Le premier soin d'Annibal

fut

fut de faire rafraîchir ſes troupes, & de rétablir les forces & des hommes & des chevaux. Quand ſon armée fut refaite, il propoſa aux Tauriniens de ſe joindre à lui; mais ces peuples qui le mépriſoient dans le miſérable état où ils le voyoient, rejetterent ſes propoſitions; ce qui l'obligea à attaquer leur capitale, qu'il prit en trois jours. Ce ſuccès intimida ſi fort les Gaulois d'autour du Pô, qu'ils ne cherchoient qu'un moment favorable pour abandonner les Romains & pour ſe joindre à lui; mais l'arrivée de Scipion qui marchoit à Plaiſance, les retint dans le devoir. Scipion ſe hâta de paſſer le Pô, & s'avança ſur le Téſin, où il fit jetter un pont. Annibal s'avança à ſa rencontre. Ces deux généraux étoient prévenus d'une grande admiration l'un pour l'autre. Les grandes choſes qu'Annibal avoit faites en Eſpagne, la priſe de Sagonte & les Alpes qu'il venoit de paſſer avec tant d'audace, le faiſoient regarder par Scipion comme un homme extraordinaire; & Scipion avoit excité une grande eſtime pour lui dans l'eſprit d'Annibal, puiſque les Romains l'avoient choiſi pour le lui oppoſer, & pour remettre entre ſes mains la fortune de Rome.

Avant que d'en venir au combat, ils haranguerent chacun leurs troupes. Scipion dit aux ſiennes: Soldats, ſi j'étois à la tête de l'armée que j'avois en arrivant dans la Gaule, je m'épargnerois la peine de lui parler. Car à quoi bon exhorter des troupes qui ſur les bords du Rhône ont renverſé la cavalerie des ennemis, & qui, en leur ôtant l'aſſûrance de m'attendre & d'en venir aux mains avec moi, ont rendu leur fuite un aveu de ma victoire? Mais comme cette armée a été envoyée à mon frere Scipion en Eſ-

pagne, où elle combat sous mes auspices, selon les ordres qu'elle a reçus, je suis venu me présenter à ce combat, afin que vous ayez à votre tête un consul qui vous mene contre les Carthaginois. Il est donc nécessaire de parler en peu de mots à des troupes que leur général ne connoît point, & qui ne connoissent pas leur général. Soldats, les ennemis que vous allez combattre sont les mêmes que vous avez vaincus sur terre & sur mer dans la précédente guerre, qui ont été vos tributaires pendant vingt ans, & sur lesquels vous avez pris la Sardaigne & la Sicile. Je suis sûr que vous aurez, vos ennemis & vous, les sentimens que doivent avoir les vaincus & les vainqueurs. Ce n'est pas l'audace qui les pousse contre vous, c'est la nécessité. Car pourriez-vous penser que ceux qui ont refusé le combat avec leurs forces entieres, auront repris courage & conçu de meilleures espérances, après avoir perdu au passage des Alpes les deux tiers de leurs troupes parmi des rochers. Dira-t-on qu'ils sont véritablement en petit nombre, mais des corps vigoureux, pleins de courage, & dont rien ne pourra soutenir les efforts? Au contraire ce sont des spectres & des ombres d'hommes. Ils sont presque consumés par la faim, par le froid & par toutes les miseres qu'ils ont souffertes. Leurs membres sont gelés, leurs armes presque en pieces, & leurs chevaux hors d'état de servir. Ce ne sont pas les ennemis, mais les malheureux restes des ennemis. Ma seule crainte, soldats, c'est que l'on ne dise que les Alpes les avoient défaits avant que vous les eussiez combattus. Et c'est peut-être un effet de la justice des dieux. Ils ont voulu vanger leur injure particuliere, en détruisant sans vous la plus gran-

de partie de l'armée de ce général & de ce peuple perfide ; & comme après eux nous sommes les seuls qu'attaque leur infidélité, ces mêmes dieux ont voulu vous laisser achever leur défaite. Essayons si la terre en vingt ans a produit de nouveaux Carthaginois, ou si ce ne sont que les mêmes que nous avons déja vaincus, qui ont été nos tributaires, & que nous avons laissé échapper après les avoir mis à rançon : c'est pourquoi, soldats, je ne vous demande point que vous combattiez contre eux avec ce même courage que vous témoignez contre vos autres ennemis, je veux que vous marchiez contre eux avec la colere & l'indignation dont vous seriez animés si vous voyiez vos propres esclaves prendre les armes contre vous. Plût aux dieux que nous eussions à combattre seulement pour la gloire, & que ce ne fût pas pour notre propre salut ! Il ne s'agit plus de conserver la Sardaigne & la Sicile. C'est pour l'Italie que nous combattons. Si nous ne remportons la victoire, nous n'avons pas derriere nous d'autre armée qui puisse s'opposer à votre ennemi, il n'y a point d'autres Alpes dont le passage retarde Annibal & nous donne le tems d'assembler de nouveaux secours. C'est ici qu'il faut s'opposer à ses efforts, comme si nous combattions devant les murailles de Rome. C'est entre nos mains que le sénat & le peuple ont remis tout leur salut. Pensez donc que telle que sera notre valeur, telle sera la fortune de Rome & de l'Empire. Voilà ce que Scipion dit aux Romains.

Annibal de son côté harangua aussi les Carthaginois ; mais comme il étoit persuadé que ce que l'on voit fait plus d'impression que ce que l'on ne fait qu'entendre, avant que de leur parler il

voulut leur remettre devant les yeux une image sensible de leur fortune. Il fit donc venir quelques prisonniers chargés de chaînes & tout défigurés par les mauvais traitemens qu'ils avoient reçus. Il ordonna que l'on mît devant eux des armes Gauloises & des chevaux de bataille, & leur fit demander par un truchement s'il y en avoit parmi eux qui eussent le courage de combattre d'homme à homme, pour gagner la liberté avec ces prix qu'il leur offroit. Ils se présenterent tous, & il n'y en eut pas un qui ne briguât avec empressement l'honneur d'être choisi. On jetta le sort, & ceux sur qui il tomba, s'armerent avec une extrême allégresse. Il y eut plusieurs couples qui combattirent, comme autant de paires de gladiateurs ; & toute l'armée qui étoit spectatrice de ces combats, ne loua pas moins la fortune des vaincus que celle des vainqueurs : car si ces derniers s'étoient délivrés de leurs miseres par leur victoire, les autres s'en étoient affranchis par leur mort. Annibal les voyant ainsi animés, leur parla ainsi en ces termes : Si vous appliquez à votre fortune présente l'exemple que vous venez de voir, nous avons vaincu ; car je ne vous ai pas donné un simple spectacle, c'est une image sensible de votre état que j'ai étalée à vos yeux ; je ne sai même si les liens & la nécessité dont la fortune vous a liés, ne sont pas plus forts que ceux de vos prisonniers ; à droit & à gauche vous avez la mer sans un seul vaisseau qui puisse aider votre fuite. Vous êtes environnés du Pô, plus violent & plus rapide que le Rhône. Derriere vous vous avez les Alpes, que vous avez eu tant de peine à passer lorsque vos forces étoient entieres. C'est ici, soldats, qu'il faut vaincre ou mourir.

La

La même fortune qui vous impose la nécessité de combattre, vous présente les prix que vous devez mériter par votre victoire, prix les plus grands que les hommes puissent demander même aux dieux. Quand nous ne ferions que recouvrer par notre valeur la Sicile & la Sardaigne enlevées à nos peres, ne feroit-ce pas beaucoup? Mais toutes les richesses que les Romains ont accumulées par tant de triomphes, vont tomber en votre pouvoir avec leurs maîtres mêmes. Courez donc à cette riche proie & prenez les armes, bien sûrs de la protection des dieux. Il est tems que vous fassiez des campagnes qui vous enrichissent. La fortune a marqué ici le terme de vos travaux, & elle va vous donner la récompense de vos services. Vous allez combattre contre une armée qui a déja été vaincue cet été & assiégée par les Gaulois, aussi inconnue à son capitaine que son capitaine lui est inconnu; car je suis sûr que si l'on présentoit à Scipion l'armée des Romains & celle des Carthaginois sans les distinguer par leurs enseignes, il ne sauroit de laquelle il feroit le chef. Me compareriez-vous donc à un général de quatre jours; & après les grandes choses que vous avez exécutées, vous compareriez-vous à des troupes déja vaincues? Vos ennemis peuvent mettre leur espérance dans la fuite, car leur pays leur offre partout des retraites sûres. Mais pour vous, c'est une nécessité que vous vous montriez gens de cœur, & que le desespoir vous pousse à la victoire ou à la mort. Il faut vaincre, ou si la fortune balance, mourir plûtôt dans le combat que dans la fuite. Si vous vous mettez cela fortement dans l'esprit, je vous le dis encore, soldats, nous avons vaincu. Je ne vous ferai pas le tort de

croire que vous ayez moins de courage que vos prisonniers.

En mêlant dans son discours beaucoup d'autres choses semblables, il leur inspira les sentimens dont il vouloit qu'ils fussent animés. Ils témoignerent tous leur allégresse par leurs cris.

L'allégresse fut moins grande dans l'armée des Romains, troublés par des prodiges qui venoient d'arriver. Un loup étoit entré dans leur camp, avoit déchiré tous ceux qu'il avoit rencontrés sur son passage, & s'étoit retiré sans danger; & un essain d'abeilles s'étoit posé sur un arbre qui ombrageoit le prétoire. Scipion après avoir expié ces prodiges, s'avança & rangea ses troupes en bataille. Il mit à la premiere ligne ses gens de trait avec la cavalerie Gauloise, & fit sa seconde ligne de ses Romains & de ses alliés. Annibal mit à son corps de bataille sa cavalerie qui avoit des freins, & plaça les Numides sur les aîles.

Les gens de trait de Scipion n'eurent pas plûtôt tiré leurs premiers coups, qu'effrayés de la furie avec laquelle la cavalerie d'Annibal fondoit sur eux, ils lâcherent le pied, & se mirent à couvert sous leur seconde ligne. Le combat de la cavalerie fut opiniâtre & long-tems douteux. Mais enfin le desordre se mit dans celle de Scipion; elle fut poussée; & les Numides profitant de ce moment favorable, s'avancerent, la prirent par derriere, ce qui jetta l'effroi parmi les Romains. Cet effroi fut augmenté par la blessure de Scipion, qui auroit été tué si son fils Scipion, qui remporta dans la suite le glorieux surnom d'Africain, ne fût accouru à son secours, & ne lui eût sauvé la vie. Sa cavalerie ranimée par la honte, le mit au milieu; & le couvrant de ses

armes,

armes, le ramena dans le camp en faisant une retraite qui ne tenoit point de la fuite. Ce combat fit connoître à Scipion que les Carthaginois étoient plus forts en cavalerie, & que par cette raison les plaines qui sont entre le Pô & les Alpes, lui étoient desavantageuses. Il se hâta de décamper, repassa le Pô, & se retira à Plaisance, colonie Romaine. Annibal l'y suivit peu de jours après, mit ses troupes en bataille, & lui présenta le combat. Mais Scipion obligé de se faire panser de ses blessures, ne faisant aucun mouvement, il campa à six milles de Plaisance. Une nuit les Gaulois qui étoient dans l'armée de Scipion, prirent les armes; & ayant tué les gardes qui étoient aux portes du camp, allerent se rendre aux Carthaginois au nombre de deux mille hommes de pied, & de deux cent chevaux. Annibal leur fit un très bon accueil, les anima encore davantage par les grandes promesses qu'il leur fit, & les renvoya dans leurs villes, afin qu'ils y répandissent la nouvelle de ce qui s'étoit passé, & qu'ils portassent leurs citoyens à suivre leur exemple. Scipion jugeant bien que tous les Gaulois prendroient le parti des Carthaginois, décampa la nuit suivante & alla camper sur la riviere de Trébie dans un poste sûr, & où il seroit appuyé par un grand nombre d'alliés qui étoient aux environs.

Annibal le suivit sans perdre de tems, & campa à cinq milles des Romains; & comme il ne pouvoit se maintenir long-tems dans ce poste faute de vivres, il envoya quelques troupes à Clastidium, où les Romains avoient un magasin de bled, & le prit par intelligence, ayant gagné par quatre cent pieces d'or Dasius qui en étoit gouverneur.

Cependant Sempronius qui venoit à grandes journées, étoit arrivé à Rimini. De-là il alla avec ſon armée joindre Scipion qui avoit paſſé la Trébie. Quand les deux armées furent enſemble, il n'y eut perſonne qui ne vît que ſi l'empire Romain n'étoit défendu par de ſi grandes forces, il n'y avoit plus d'eſpérance de ſe ſauver. Sempronius, qui avoit plus d'ambition que de prudence, ſe hâtoit de donner le combat avant que Scipion fût remis de ſa bleſſure, afin de remporter ſeul la gloire du ſuccès qu'il ſe promettoit. Scipion n'oublioit rien pour le détourner de cette réſolution. Il lui repréſentoit que leurs troupes étoient de nouvelles levées, & par conſéquent peu aguerries. Qu'en les exerçant pendant l'hiver, on les mettroit en état de mieux ſervir au printems prochain; que pendant ce tems-là les Gaulois, naturellement legers, pourroient abandonner Annibal, & que lui-même étant guéri de ſa bleſſure, il ſeroit en état de le ſeconder. Mais malgré ces remontrances, Sempronius perſiſta dans ſon deſſein. Un heureux ſuccès qu'il eut peu de jours après contre deux mille chevaux Numides & Gaulois qu'Annibal avoit envoyé faire le dégât entre le Pô & la Trébie, qu'il battit & pouſſa juſques dans leur camp, augmenta cette ardeur de précipiter la bataille, & le remplit d'une ſi grande opinion de lui-même, qu'il regardoit déja Annibal comme vaincu. Annibal de ſon côté ſe hâtoit d'en venir à une bataille par les mêmes raiſons qui portoient Scipion à la différer: d'ailleurs il penſoit que quand un général entre dans le pays ennemi avec une armée, le ſeul moyen de s'y maintenir, c'eſt de renouveller inceſſamment par des actions éclatantes l'eſpérance de ſes alliés.

La

La plaine qui étoit entre les deux camps, étoit une campagne rafe, mais traverfée par un ruiffeau dont les bords étoient élevés & remplis d'arbres & de buiffons. Annibal jugea ce lieu d'autant plus propre à une embufcade, que les Romains ne s'en défieroient point : car ils n'avoient pour fufpects que les bois & les lieux couverts, ne faifant pas réflexion que l'on peut quelquefois fe cacher plus aifément dans les plaines que dans les forêts ; parce qu'on y trouve d'ordinaire des éminences & des lieux creux où l'on peut être couvert, & où ceux qui y font cachés peuvent mieux découvrir ce qui fe paffe autour d'eux, & faifir le moment favorable pour exécuter leur ordre.

Annibal ayant tenu un confeil avec les principaux officiers de fon armée, donna à fon frere Magon mille hommes de pied & mille chevaux, lui indiqua le lieu où il devoit fe placer pour l'embufcade, & lui marqua le tems où il fe leveroit pour faire fon attaque. Le lendemain dès le point du jour il ordonna à fes Numides de paffer la Trébie, de s'approcher du camp des ennemis ; & quand ils les verroient fortir de leurs retranchemens, de reculer peu-à-peu, & de repaffer la riviere pour les attirer après eux. Sempronius voyant ces Numides aux portes de fon camp, fit fortir contre eux toute fa cavalerie, la fit foutenir par fix mille hommes de pied, & fortit enfin avec toutes fes troupes. Les Numides font leur retraite comme il leur étoit ordonné, & les Romains paffent après eux la riviere, qui étoit fort enflée par les neiges & par la pluie qui étoit tombée toute la nuit. Le tems étoit fi froid que ce paffage incommoda extrêmement les Romains, qui d'ailleurs étant fortis de leurs retran-

chemens ſans avoir répu, ne purent ſoutenir les travaux de cette journée. Ulyſſe dit fort bien à Achille dans * Homere : Ne menez pas vos troupes à jeun attaquer l'ennemi, le pain & le vin font la force du ſoldat. Il eſt impoſſible que des troupes qui n'ont pas répu, combattent toute une journée ; car ſi leur courage ne les abandonne pas, leurs forces les abandonnent : au lieu que celles qui ont pris de la nourriture, combattent tout le jour, & leurs forces répondent à leur courage. Annibal avoit obéi à ce précepte : car il avoit eu ſoin de faire repaître ſes troupes, & non ſeulement de les faire repaître, mais encore de les faire frotter d'huile, afin qu'elles puſſent reſiſter au froid. Il envoya d'abord contre les Romains ſes Baléares & le reſte de ſon armée legere, au nombre de huit mille hommes, pour les ſoutenir. Il fit une ligne de vingt mille Eſpagnols, Gaulois & Africains ; il mit ſur les aîles ſa cavalerie qui conſiſtoit en dix mille hommes, & plaça ſes éléphans à la tête de ſes deux aîles.

Sempronius rangea ſon armée ſelon la coutume Romaine. Il avoit ſeize mille hommes de pied Romains, & vingt mille des alliés : il mit à ſes aîles ſa cavalerie qui conſiſtoit en quatre mille chevaux, & marcha fierement contre l'ennemi. Le combat commença par l'armure legere. Les gens de trait de Sempronius furent pouſſés d'abord, & ſa cavalerie ne put ſoutenir le choc de la cavalerie Carthaginoiſe, qui avoit bien répu avant que de ſortir de ſon camp. Ses deux aîles étant donc découvertes, les piquiers Carthaginois & les Numides les attaquerent avec

* Iliade, livre xjx.

avec tant de furie qu'ils les firent plier, & les poufferent jufqu'à la riviere. Alors Magon s'étant levé de fon embufcade, chargea en queue le corps de bataille des Romains, qui, ranimé par la néceffité & par la honte, fit des efforts inouis, battit les Gaulois & une grande partie des Africains, & enfonça le bataillon des Carthaginois. Mais enfin voyant la défaite de fes deux aîles, & preffé de tous côtés avec grand meurtre, il s'abandonna à la fuite. Ils fe retirerent à Plaifance au nombre de dix mille ; le refte fut paffé au fil de l'épée, à la referve de quelques cavaliers qui, n'ayant pu repaffer la riviere, fe retirerent auffi à Plaifance. Les Carthaginois perdirent peu de monde, la plûpart des morts étoient Gaulois : mais un grand nombre d'hommes & de chevaux moururent de froid, & prefque tous leurs éléphans.

Sempronius, pour déguifer cet échec, écrivit au fénat que le mauvais tems lui avoit arraché des mains la victoire. Ce déguifement ne trompa pas long-tems les Romains ; les fuites leur firent bientôt connoître la grandeur de leur perte : mais leur courage ne paroiffoit jamais fi grand ni fi invincible, que dans leurs malheurs. Ils firent de nouvelles levées, penferent à s'affurer des villes voifines de l'ennemi ; & le tems de l'élection des confuls étant arrivé, ils nommerent confuls Cn. Servilius & C Flaminius qui leverent des troupes chez les alliés, & envoyerent des vivres à Rimini & dans la Tofcane. Servilius alla à Rimini. Flaminius traverfa la Tofcane avec fes légions, & alla camper à Arrétium.

Cependant Scipion, la nuit même qui fuivit le combat, paffa la Trébie fur des radeaux avec fes troupes pour aller joindre Sempronius, fans

que les Carthaginois s'apperçussent de son passage, soit que le mauvais tems & une pluie violente qui tomboit leur en eût dérobé la connoissance, soit que la fatigue & les blessures les eussent mis hors d'état de s'y opposer. Quand il fut arrivé à Plaisance, il ne jugea pas à-propos de fouler cette seule colonie par les quartiers d'hiver de deux armées, il passa le Pô & mena son armée à Crémone.

Annibal, qui avoit pris ses quartiers dans la Gaule Cisalpine, n'y demeura pas oisif. Il y avoit près de Plaisance un château très-bien fortifié & muni d'une bonne garnison, il résolut de s'en rendre maître. Il part avec sa cavalerie & son armure legere, & va l'attaquer pendant la nuit.

Les gardes qui virent son approche jetterent un si grand cri, qu'il fut entendu de Plaisance. Le consul marcha aussi-tôt à leur secours avec sa cavalerie, après avoir donné ordre aux légions de le suivre en bataille. Il y eut-là un grand combat de cavalerie où Annibal fut blessé & obligé de se retirer. Peu de jours après, sans attendre sa guérison, il marcha contre un autre château que les Romains avoient fortifié pendant la guerre des Gaules, & où plusieurs peuples des environs s'étoient réfugiés. Cette multitude ramassée, jalouse de la gloire que la garnison du château voisin avoit acquise par sa défense, sortit au-devant d'Annibal au nombre de plus de trente mille hommes ; mais comme cette multitude marchoit sans ordre & sans discipline, elle fut facilement mise en déroute par Annibal qui la suivit, la força à rendre la place & à livrer leurs armes. Ce qui ne fut pas plûtôt exécuté, qu'Annibal l'abandonna au pillage. Les Carthaginois y commirent les plus grands

excès

excès, & les cruautés les plus grandes qui aient jamais été exercées dans une ville prise d'assaut.

Voilà les seules expéditions qu'Annibal fit pendant l'hiver, dont la rigueur étoit extrême. Aux premieres approches du printems, il sortit de ses quartiers pour aller dans la Toscane; mais il ne fut pas plûtôt entré dans l'Apennin, qu'il essuya un tems si affreux & des tempêtes si violentes, que le passage des Alpes ne l'avoit pas jetté dans un plus grand danger. Après avoir perdu beaucoup d'hommes & de chevaux, & sept éléphans qui lui restoient du combat de la Trébie, il fut obligé de retourner sur ses pas, il alla camper à dix milles de Plaisance; & dès le lendemain il sortit à la tête de douze mille hommes de pied & cinq mille chevaux. Sempronius ne chercha pas à éviter le combat. Les deux armées étant en présence, à trois milles l'une de l'autre, le combat commença avec une égale animosité. Les Romains eurent d'abord l'avantage, & pousserent les Carthaginois jusques dans leur camp, qu'ils attaquerent avec furie. Annibal, après avoir reçu les fuyards & disposé des troupes aux portes & devant ses retranchemens, leur ordonna d'être attentives au signal qu'il leur donneroit pour une sortie à la neuvieme heure du jour. Sempronius voyant que tous ses efforts étoient inutiles, & qu'il étoit impossible de forcer le camp, fit sonner la retraite. Dans ce moment Annibal donne le signal, lâche sa cavalerie à droite & à gauche, & sort à la tête de son infanterie. Le combat recommença avec une nouvelle fureur : il n'y en auroit pas eu de plus meurtrier, si le tems eût permis de le continuer; mais la nuit vint séparer les combattans. La perte fut égale des deux

côtés,

côtés, & plus grande pourtant du côté des Romains; parce qu'ils y perdirent plusieurs chevaliers, cinq tribuns de soldats & trois généraux des alliés.

Sempronius se retira à Luques, & Annibal passa dans la Ligurie. Comme c'étoit le plus rusé de tous les généraux, il étoit aussi le plus défiant; car la défiance est la compagne ordinaire de la ruse. La légéreté naturelle des Gaulois lui rendoit leur fidélité suspecte. Pour se garantir donc des attentats qu'ils pourroient faire sur sa personne, voici la ruse Africaine qu'il imagina, ruse très-comique & pourtant sérieuse, & dont on n'avoit jamais vu d'exemple. Il fit faire différentes perruques & différens habits, dont il changeoit continuellement; de maniere que ceux qui venoient de le voir, ne pouvoient le reconnoître un moment après ainsi déguisé. On ne sait si ce fut cette précaution qui le sauva.

Après un court séjour dans la Ligurie, il reprit son premier dessein de passer dans la Toscane pour attaquer Flaminius qui étoit à Arrétium. Pour y arriver, il y avoit deux chemins; l'un facile & fort long; l'autre fort court, mais tres-dangereux & très difficile: car il falloit traverser de grands marais très-profonds, & que l'inondation de la riviere d'Arne rendoit encore plus impraticables; mais les difficultés ne faisoient qu'enflammer davantage le courage d'Annibal, & irriter son impatience. Il fit donc ses dispositions pour passer ces marais. Il mit à la tête les Espagnols & les Africains, avec ses bagages, les fit suivre par les Gaulois: après les Gaulois il fit marcher sa cavalerie; il mit à la queue son frere Magon, avec ses Numides les plus dispos, afin que si les Gaulois, rebutés par

les difficultés, vouloient reculer, ils en fussent empêchés par la cavalerie & par ces Numides qui les forceroient de marcher. Il n'y a point d'exemple d'une si longue marche au-travers des marais. L'armée fut quatre jours & trois nuits dans l'eau. Il y périt beaucoup de monde: les uns étoient engloutis dans des fondrieres, d'où ils ne pouvoient se relever : les autres mouroient de fatigue & de défaillance. Il y mourut aussi beaucoup de chevaux & de bêtes de somme. Encore tiroit-on de cette perte une grande commodité ; c'est que ces chevaux & ces bêtes de somme paroissoient au-dessus de l'eau, & que ceux qui pouvoient s'en saisir, s'en servoient comme de lit pour s'y reposer & pour y dormir quelques momens. Annibal paroissoit au milieu monté sur un éléphant, qui étoit le seul qui lui restoit ; par son courage toujours invincible, il soutenoit seul ses troupes qui voyant sa constance, avoient honte de se décourager. Il étoit travaillé d'un mal d'yeux, que les fatigues & l'humidité du marais augmenterent si considérablement, qu'il perdit un œil. Dès qu'il eut traversé ces marais, & qu'il eut gagné un lieu sec, il y fit reposer son armée ; après quoi il continua sa marche entre la ville de Cortone à sa gauche, & le lac de Thrasimene à sa droite. Un des principaux devoirs d'un général d'armée, c'est de connoître l'esprit & le caractere du général qui lui est opposé. C'est à la connoissance qu'Annibal avoit du génie de Flaminius, qu'il dut le succès qu'il eut contre lui. Il savoit que c'étoit un homme très-éloquent, mais très-incapable de conduire une guerre ; d'ailleurs si plein d'ambition & de témérité, & si enflé de quelques succès, qu'il avoit eus dans son premier consulat, qu'il

se

se douta bien que jamais il ne souffriroit patiemment les dégâts qu'il feroit sur son passage, & qu'il se hâteroit de venir seul contre lui sans attendre son collegue, pour avoir seul la gloire de l'avantage qu'il se flatteroit de remporter. Il ne se trompa pas dans sa conjecture. Flaminius n'écouta point les remontrances qu'on lui faisoit, qu'il devoit attendre Servilius, & ne rien hazarder contre un ennemi très-aguerri, supérieur en cavalerie, & dont les victoires qu'il venoit de remporter, avoient extrêmement élevé le courage. Il ne fut pas même ému des signes qui arriverent dans ce tems-là, & qu'il regardoit comme des choses frivoles, parce qu'il n'avoit pas la crainte des dieux; car son malheur fut précédé & annoncé par des prodiges épouvantables. En Sicile les dards des soldats, & en Sardaigne le bâton d'un cavalier, furent vûs en feu, tout le rivage de la mer parut éclairé par des flammes. On vit des boucliers tout couverts de sang. Quelques soldats furent frappés de la foudre: le globe du soleil parut diminué à Preneste: il tomba du ciel des pierres embrasées. A Arpi, on vit quantité de boucliers couvrir le ciel, & la lune combattre contre le soleil. A Capoue, on vit en plein jour deux lunes. A Cere, les eaux parurent mêlées de sang. On moissonna des épics sanglans dans les champs d'Antium. Au-dessus de la ville de Phalere, on vit le ciel se fendre & s'entrouvrir, & une grande lumiere remplir ce grand vuide. A Preneste les sorts s'appetisserent, & il en tomba un où on lut ce mot: *Mars prépare ses armes.*

Ces prodiges, qui remplirent d'effroi la plûpart des esprits, n'étonnerent pas Flaminius. Il dit *qu'il ne souffriroit point que la guerre s'avançât*

jus-

jusqu'aux portes de Rome, & qu'il n'attendroit point à combattre pour elle au-dedans de ses murailles, comme avoit fait autrefois Camillus. Aussi-tôt il ordonna à ses troupes de se mettre en marche : comme il montoit à cheval, il arriva que, sans aucune cause apparente, son cheval s'effaroucha & le jetta par terre, la tête la premiere. Cet accident ne le fit point changer de dessein ; il poursuivit Annibal qui avoit déja passé au-delà de son camp, & rangea son armée en bataille près du lac de Thrasymene.

Le chemin que tenoit Annibal entre ce lac & la ville de Cortone, est fort étroit ; il aboutit à une assez grande plaine, bordée d'un côté par des montagnes, de l'autre par le lac, & terminée par une colline. Annibal, que la ruse n'abandonnoit jamais, profita habilement de cette situation. Il mit en bataille dans la plaine ses Africains & ses Espagnols, envoya ses Baléares & son armure legere derriere les montagnes, & plaça sa cavalerie à couvert sous le côteau. Flaminius entre inconsidérément dans la plaine sans l'avoir fait reconnoître, va attaquer les troupes qu'il voit en bataille, sans se défier de celles qu'il ne voyoit point. On combattit de part & d'autre avec tant d'animosité & d'acharnement, qu'aucun des combattans ne sentit la violence d'un tremblement de terre qui se fit pendant le combat, & qui fut si terrible, que des villes entieres furent renversées, que les rivieres changerent leur cours, & que les montagnes furent entrouvertes & leurs fondemens découverts. Annibal ayant donné le signal, l'embuscade se leva & enveloppa les Romains qui, attaqués de front, en queue & par les flancs, se virent livrés à une cruelle boucherie. Flaminius,

après

après avoir fait des actions d'une force prodigieuse & d'une audace encore plus étonnante, fut tué avec les plus braves de l'armée. Plusieurs périrent dans le lac où ils avoient cherché leur salut. Il y eut plus de quinze mille morts sur la place, & quinze mille prisonniers. Annibal ne perdit que quinze cent hommes, & la plûpart Gaulois. Son premier soin fut de faire chercher parmi les morts le corps de Flaminius, pour l'enterrer avec tous les honneurs dûs à son courage ; mais il fut impossible de le trouver, & l'on ne sut point ce qu'il étoit devenu. La nouvelle de cette défaite jetta la consternation dans Rome. Cette consternation fut même extrêmement augmentée trois jours après par la nouvelle qu'un corps de quatre mille chevaux, que Servilius avoit envoyé au secours de son collegue sous la conduite de Centronius, avoit été défait & pris par Maharbal. Alors le trouble & l'effroi furent si grands, que personne ne pouvoit ni donner ni prendre conseil. Mais ils convinrent tous que leur unique ressource étoit la dictature ; qu'il falloit choisir un homme capable de l'exercer avec autant de courage que d'autorité, & qu'il n'y avoit que le seul Fabius Maximus en qui la grandeur d'ame & la gravité de mœurs répondissent à la dignité & à la majesté de cette charge. Il fut donc nommé dictateur, & il choisit pour général de la cavalerie L. Minucius.

D'abord il travailla à se rendre les dieux favorables par des vœux & par des sacrifices. Après avoir représenté au peuple que la défaite de Thrasymene ne venoit point de la lâcheté des soldats, mais de la négligence de leur général, & du mépris qu'il avoit eu pour les auspices, il les exhorta à ne pas craindre leurs ennemis, à

honorer

honorer les dieux, & à desarmer leur colere, en quoi faisant il ne cherchoit pas à remplir leur esprit de superstitions, mais à rassûrer par la piété leur courage, & à dissiper leurs craintes par une ferme confiance dans la protection du ciel.

Alors les décemvirs eurent ordre de consulter les livres saints, qu'ils appellent *les livres des Sibylles*. Ils rapporterent *que le vœu qu'on avoit fais à Mars, n'avoit pas été fait selon les cérémonies requises; qu'il falloit le renouveller & l'augmenter; qu'on devoit vouer à Jupiter les grands jeux, & consacrer un temple à Venus Erycine, & un autre à la déesse qui préside au bon esprit* [a] *Qu'il falloit faire des prieres publiques, & étaler dans les temples des lits avec les statues des dieux; qu'enfin on devoit vouer le printems sacré, si leurs armes étoient heureuses, & que la république fût rétablie dans l'état où elle étoit avant la guerre.* Le sénat fut consulté sur le premier article, le peuple le ratifia, & tout fut exécuté.

Annibal, après le combat de Thrasymene, se mit en marche. Il arriva le dixieme jour à la ville d'Adrie, où il fit rafraichir son armée. Comme ses chevaux avoient passé l'hiver à découvert, & qu'ils avoient beaucoup souffert par de longues marches & dans le passage des marais, ils avoient contracté une espece de galle & de farcin qui les avoient mis hors d'état de servir; il les guérit, en les faisant laver plusieurs fois le jour avec du vin vieux qu'il avoit en abondance. Cette particularité ne m'a pas paru indigne d'être rapportée dans une vie, puisque Polybe l'a jugée digne de l'histoire. [b] Homere même a cru orner

[a] A la déesse *Mens*.

[b] Iliad. liv. viij.

orner sa poésie, en décrivant légérement les soins qu'Andromaque avoit des chevaux d'Hector. Annibal approcha de Spolette, qu'il espéroit de prendre facilement : mais elle fit une résistance si opiniâtre, qu'il fut obligé de se retirer avec une grande perte. Cela lui fit concevoir quelle devoit être la force des Romains, puisqu'une de leurs moindres colonies avoit eu l'audace de s'opposer à ses armes victorieuses. Une chose encore qui l'étonna & qui le remplit d'admiration, ce fut de voir que bien qu'il eût remporté trois grandes victoires, aucune des villes de leurs alliés ne lui ouvrit ses portes & n'embrassa son parti.

Il entra dans les terres de Picénum, pays abondant en toutes sortes de fruits, & rempli de richesses. Après qu'il eut fait rafraîchir ses troupes, il alla faire le dégât dans le pays des Marses, des Marrucins, des Pelignes, & autour d'Arpi & de Lucérie, frontiere de la Pouille. De-là il passa dans les terres des Samnites, fourragea tout le territoire de Benevent, prit la ville de Téléfie ; enfin il n'oublia rien pour tâcher d'irriter le dictateur, & de l'obliger à en venir à un combat par la honte de souffrir tant d'indignités, & le pillage de tant de villes ses alliées. Mais rien ne fut capable d'ébranler Fabius, & de lui faire abandonner la résolution qu'il avoit prise de ne point combattre, & de miner la vigueur de l'armée d'Annibal par la longueur du tems, de la réduire à la derniere disette par son abondance, & de consumer le petit nombre de ses troupes par ses nombreuses légions.

Dans cette vue il campoit toujours sur les hauteurs, dans les lieux les plus inaccessibles. Il ne bougeoit quand Annibal se tenoit en repos;

&

& quand Annibal marchoit, il le fuivoit & le côtoyoit, paroiffant toujours aux environs fur le haut des montagnes dans une diftance affez grande pour ne pouvoir être forcé à combattre malgré lui, & auffi affez commode pour faire craindre aux ennemis qu'il n'attendoit que le moment favorable pour les attaquer & les prendre à fon avantage.

Cette conduite le décria dans fon camp & dans Rome même. On l'appelloit communément le pédagogue d'Annibal; & Minucius fe mocquant ouvertement de fes campemens, alloit difant, *que leur dictateur leur choififfoit au-moins de beaux théatres, pour leur faire voir commodément les ravages & les incendies de l'Italie.* Et il demandoit aux amis de Fabius, *fi fe défiant de la terre, comme d'un pofte peu sûr, il n'iroit pas camper dans le ciel avec fon armée, ou fi c'étoit pour fe dérober aux ennemis qu'il alloit fe cachant dans les brouillards & dans les nues.*

Ces railleries rapportées à Fabius, ne l'émurent point: il dit, *que quand on ne craignoit que pour fa patrie, on craignoit fans honte; que s'il s'étonnoit pour l'opinion des hommes, & qu'il fe laiffât abattre par leurs calomnies, ce feroit alors qu'il fe montreroit indigne de ce commandement fans bornes qu'on lui avoit confié, & l'efclave de ceux dont il devoit être le maître.*

Annibal fut le feul qui jugea bien de l'habileté de Fabius, & qui comprit qu'il attaquoit Annibal avec les rufes & les artifices d'Annibal. Il paffa dans la Campanie, efpérant de fe rendre maître de Capoue. Là il tomba dans une grande méprife. Il ordonna à un guide de le mener à Cafinum; parce qu'en occupant ce pofte, il fermeroit le chemin aux Romains, &

les empêcheroit de secourir leurs alliés. Mais comme les Carthaginois prononçoient mal les mots latins, Annibal prononça la seconde sylla de *Casinum* en traînant ; ce qui fit que le guide entendit *Casilinum*, & qu'il le mena au-travers du pays d'Allipha, de Calalia, & de Calénum dans le territoire de Stellate. Annibal se voyant enfermé entre des montagnes & des rivieres, appella le guide, & lui demanda où il l'avoit mené. Le guide lui répondit qu'il l'avoit mené à Casilinum. Alors Annibal connoissant l'erreur du guide, le fit mettre en croix, & le punit de la faute qu'il avoit faite lui-même. Cependant il fortifia son camp, & envoya dans les terres de Falerne Maharbal avec sa cavalerie. Maharbal fit le dégât jusqu'à Sinuesse. Annibal alla camper sur le fleuve du Vulturne, & mit en feu le plus beau pays de l'Italie. Fabius le suivoit toujours, campé sur les sommets du mont Massique ; & pour fermer le retour à Annibal, il fit occuper par des troupes le mont Callicula, mit une bonne garnison dans Casilinum, & envoya Hostilius Mancinus, avec quatre cent chevaux, reconnoître l'ennemi. Mancinus tomba d'abord sur quelques Numides répandus dans la campagne, en tua une partie ; mais s'étant engagé trop avant contre les ordres de son général, il est poussé & tué, avec la plûpart de ses cavaliers, par Cartalon, général de la cavalerie Carthaginoise. Ceux qui échapperent, arriverent à Cates, & par des chemins impraticables ils se rendirent auprès de Fabius, qui, ce jour-là même, fut joint par Minucius, envoyé pour occuper le poste de Terracine, & pour empêcher Annibal de passer dans le territoire de Rome comme il auroit fait, s'il avoit trouvé la voie Appienne sans défense.

Le dictateur & le général de la cavalerie ayant joint leurs armées, vont camper sur le chemin par où Annibal devoit passer. Ce général étoit campé à deux milles des Romains, qu'il harcela avec sa cavalerie legere. Il y eut-là un combat où il perdit huit cent hommes, & les Romains n'en perdirent que deux cent. L'hiver approchoit : Annibal qui voyoit que la retraite par Casilinum lui étoit fermée, & qu'il feroit réduit à hiverner entre les rochers de Formies, les sables de Lixternum & d'affreux étangs, où il ne pourroit subsister, imagina ce stratagême. Il ordonna que l'on prît deux mille bœufs de ceux qu'on avoit enlevés, qu'on leur attachât à chaque corne une torche faite de farment & de broussailles seches, & qu'à l'entrée de la nuit sur un signal qu'il feroit donner, on allumât ces torches, & qu'on chassât ces bœufs vers les sommets des montagnes.

Pendant qu'on prépare tout ce qui est nécessaire pour l'exécution de cet ordre, il met son armée en bataille sur la brune, & la fait avancer à petits pas. Ces bœufs, tandis que le feu qu'ils portoient à leurs cornes fut petit, & ne brûla que les torches, marchoient lentement vers les montagnes. Les pasteurs & les bouviers qui gardoient les troupeaux sur les collines, étoient émerveillés de voir ces feux qui éclairoient tous les environs, & ils pensoient que c'étoit une armée qui marchoit en bel ordre à la clarté des flambeaux. Mais sitôt que les cornes brûlées dans la racine porterent le feu jusqu'au vif, & que les bœufs, agités par la douleur & secouant leurs têtes, se furent tout couverts de flammes les uns les autres, alors ils ne garderent plus de rang ni de route certaine ; effarouchés & pleins

de rage, ils se mirent à courir, comme furieux, à-travers ces montagnes, la tête & la queue enflammées, & mettant tout en feu sur leur chemin. Ce fut un terrible spectacle pour ceux qui gardoient les détroits ; car ces torches leur paroissoient des flambeaux portés par des hommes. Ils s'effrayent & se troublent, pensant que les ennemis viennent les assaillir & les enfermer de tous côtés. Pas un n'a le courage de garder son poste ; ils s'enfuient tous vers leur camp, & abandonnent les passages. L'infanterie legere d'Annibal s'en saisit en même tems, & donne le loisir au reste de l'armée de défiler sans crainte & sans danger, avec tout le gros butin qu'elle traînoit avec elle.

Fabius sentit dès la nuit même que c'étoit une ruse d'Annibal : car quelques-uns de ces bœufs s'étant écartés, étoient tombés entre ses mains ; mais parce qu'il craignoit quelque embuscade, il se contenta de tenir toute la nuit ses troupes sous les armes ; & à la pointe du jour il tomba sur les derniers bataillons de cette infanterie legere qui avoit été envoyée pour occuper les hauteurs. Ces bataillons sont mis en desordre. Annibal s'en étant apperçu, fit passer du front à la queue quelques troupes d'Espagnols accoutumés à gravir sur les rochers & sur les montagnes. Ces Espagnols chargerent si à-propos les Romains pesamment armés, qu'ils en tuerent un fort grand nombre, & obligerent Fabius à se retirer.

Cette nouvelle portée à Rome, donna plus de prise à la cabale qui s'étoit formée contre lui, & plus de force à la calomnie. On tira encore un nouveau prétexte de le décrier sur ce qu'Annibal mettant tout en feu aux environs, avoit ordonné qu'on épargnât les terres de Fabius, & y avoit mis

mis lui-même des gardes, afin que ce ménagement parût la récompense d'un traité fait avec lui contre les intérêts de Rome. Cependant Fabius, rappellé à Rome pour les sacrifices, laissa son armée à Minucius, & ne se contenta pas de lui ordonner comme son dictateur, de ne combattre en aucune maniere; il prit encore la voie du conseil comme son ami, & eut même recours aux prieres. *Minucius*, lui dit-il, *ne vous fiez pas tant à la fortune qu'au conseil : imitez plûtôt ma conduite que celle de Sempronius & celle de Flaminius ; & ne pensez pas que nous n'ayons rien fait, puisque nous avons amusé l'ennemi pendant tout l'été. Les medecins avancent souvent plus par le repos, que par le travail & par les remedes. Ce n'est pas un petit avantage que d'avoir cessé d'être vaincu par un ennemi toujours vainqueur, & que d'avoir respiré après tant de pertes.*

Cependant Annibal étoit campé devant la ville de Gérulum qu'il avoit prise, & où il avoit fait son magasin. Minucius, qui avoit marché par le haut des montagnes où il étoit en sûreté, descendit dans la plaine, & campa dans les terres de Larinum sur une colline appellée Célete, épiant l'occasion de tomber sur les fourrageurs d'Annibal, ou d'attaquer son camp affoibli par leur absence. En effet, quelque jours après, Annibal ayant envoyé au fourrage la troisieme partie de son armée, Minucius, avec sa cavalerie & son armure legere, tombe sur les fourrageurs, en fait un grand carnage, & les pousse jusques dans leur camp. Annibal sorti de ses retranchemens, le repousse, & l'auroit entiérement défait, sans l'arrivée de Numérius Décimus, un des principaux des Samnites, qui menoit aux Romains huit mille hommes de pied &

cinq cent chevaux. Annibal voyant paroître à son dos cette troupe, crut que c'étoit Fabius lui-même qui revenoit de Rome avec un nouveau renfort; & craignant quelque embûche, il se retira. Minucius le suivit; & avec le secours de Numérius il prit deux châteaux à sa vûe. Il y eut en cette occasion six mille Carthaginois tués, & près de cinq mille Romains.

Aussitôt on envoya à Rome la nouvelle de cet avantage, qu'on exageroit en des termes fort pompeux dans des lettres plus remplies de vanité que de vérité. Rome nageoit dans la joie, & on ne parloit par-tout que de cet exploit de Minucius. Fabius seul disoit, *qu'il ne falloit pas croire si facilement ces premiers bruits; qu'on devoit se défier de ces lettres; & que quand même tout ce qu'elles annonçoient seroit vrai, il ne craignoit rien tant que la bonne fortune de Minucius.* Métilius, tribun du peuple & proche parent de Minucius, crioit au contraire, que *c'étoit une chose insupportable que le dictateur n'eût pas seulement empêché les troupes de profiter des occasions de rendre quelque grand service pendant qu'il étoit à l'armée, mais qu'absent même il fit tous ses efforts pour contredire & décréditer une action glorieusement exécutée. Qu'il ne traînoit la guerre en longueur que pour satisfaire son ambition, & pour avoir seul plus long-tems un empire absolu & à Rome & à l'armée. Qu'il avoit retenu comme en prison le général de la cavalerie, pour l'empêcher de voir l'ennemi & de faire quelque action d'éclat; qu'il n'avoit pas plûtôt quitté le camp, que ses troupes, délivrées de cette dure captivité, étoient sorties de leurs retranchemens, & avoient mis l'ennemi en fuite. Que si le peuple Romain avoit encore son ancien courage, il lui proposeroit hardiment de dépouiller Fabius de la dictature; mais qu'il se con-*

tentoit de faire une propoſition plus douce, & de demander qu'on lui égalât le général de la cavalerie en le nommant ſecond dictateur.

Tite Live aſſûre que Fabius n'aſſiſta point à ces aſſemblées ; parce qu'il ne ſe trouvoit pas aſſez patient, ni aſſez populaire pour répondre avec douceur. Il ſe contenta de dire en plein ſénat, *qu'il alloit partir pour châtier la témérité de Minucius qui avoit combattu contre ſes ordres, & qu'en peu de jours il feroit voir que ce n'eſt pas la fortune qu'il faut conſidérer dans un général, mais le bon ſens & la bonne conduite ; que pour lui il tenoit à plus grande gloire d'avoir conſervé ſon armée ſans aucun échec dans des tems ſi terribles, que d'avoir tué en bataille pluſieurs milliers d'ennemis.*

Il partit la nuit ſuivante, & en chemin il reçut des lettres qui lui apprirent que Minucius avoit été créé ſecond dictateur. Il reçut cette nouvelle avec cette fermeté d'ame qui lui avoit fait ſoutenir avec tant de magnanimité toutes les calomnies que l'on avoit ſemées contre lui ; bien ſûr que les Romains, en lui égalant Minucius en autorité, n'avoient pu le lui égaler en capacité & en habileté pour commander des armées.

Etant arrivé au camp, il trouva Minucius plein de fierté & d'arrogance. Ils s'aboucherent tous deux. Minucius lui propoſa de commander chacun leur jour, ou, s'il l'aimoit mieux, de partager le commandement pour un plus long terme. Fabius, qui vit ſagement que par ce partage toute la fortune de Rome ſeroit au pouvoir de la témérité de ſon collegue, dit qu'il ne partageroit point avec lui le tems du commandement, mais qu'il partageroit l'armée ; afin que ne pouvant conſerver le tout, il conſervât au-moins ce qui ſeroit ſous ſes ordres.

bat fut fort opiniâtre, & la victoire long-tems douteuse, jusqu'à ce qu'Annibal voyant que Minucius avoit donné dans le piége, & qu'il prêtoit le dos aux troupes qu'il avoit mis en embuscade, qui pouvoient le prendre en queue, il leur donna le signal. Elles se levent brusquement, & jettant de grands cris, elles fondent de tous côtés sur les Romains, avec tant de furie, qu'elles renversent & taillent en pieces les derniers rangs, & jettent dans les autres un désordre & un effroi qu'on ne sauroit décrire. Pas un n'osa faire ferme ni soutenir la vue de l'ennemi, tout prit la fuite.

Fabius, qui avoit prévu ce qui arriveroit, tenoit ses légions sous les armes en attendant le succès du combat, qu'il regardoit lui-même de dessus une hauteur qui étoit près de son camp. Voyant donc l'extrémité où les Romains étoient réduits, il marcha à leur secours, arracha la victoire aux ennemis, & les mit en fuite. Annibal voyant la fortune changée, fit cesser le combat, commanda aux trompettes de sonner la retraite, & ramena ses troupes dans son camp, disant à ses amis qui étoient autour de lui: *Ne vous l'avois-je pas bien dit très-souvent, que le gros nuage qui étoit sur ces montagnes creveroit enfin, & verseroit sur nous quelque grand orage?*

Après le combat, Minucius assembla son armée; & après lui avoir fait un beau discours & commandé qu'on levât les aigles, il marcha vers le camp de Fabius, fit planter devant lui les enseignes, l'appella son pere, & lui dit: *Mon dictateur, je vous ai appellé à bon droit mon pere, parce qu'il n'y a point de nom plus vénérable que je puisse vous donner, quoique l'obligation que je vous ai soit beaucoup plus grande que celle que j'ai à celui qui m'a*

 donné

donné le jour; car je ne lui dois que la vie moi seul, au lieu qu'avec la vie je vous dois aussi le salut de tous ces vaillans hommes. Je casse donc & j'abroge dès ce moment le decret du peuple, dont j'ai été plûtôt surchargé qu'honoré, & je me remets sous vos ordres. Je vous rends vos enseignes & vos légions. Je vous supplie seulement qu'appaisé envers moi, vous me conserviez le titre & le rang de général de votre cavalerie, & que vous conserviez à tous ces officiers le grade qu'ils ont eu jusqu'ici. Tout le camp fut rempli d'allégresse, & on ne voyoit par-tout que des larmes que la joie & la tendresse faisoient verser.

L'action de Fabius est grande; mais celle de Minucius ne l'est pas moins. Je ne sai même si les sages ne la trouveront pas plus grande encore. On a vu assez souvent des généraux sauver une armée défaite, & redonner la victoire aux vaincus; mais il est rare de voir un général orgueilleux & superbe, dépouiller son amour-propre, renoncer à un grand commandement, avouer hautement qu'il est incapable de commander, & qu'il doit obéir à celui à qui il a voulu s'égaler, & même se préférer. Fabius partage sa gloire avec ses troupes, & Minucius ne doit la sienne qu'à lui seul. Fabius a vaincu dans un combat ordinaire, & où il n'y a rien de surnaturel; & Minucius est sorti vainqueur d'un combat qui paroît au-dessus des forces humaines.

Avant que de passer plus avant, il est juste de faire honneur à la magnanimité des Romains. Les Napolitains leur envoyent des ambassadeurs pour présenter au sénat quarante coupes d'or, & pour lui offrir tous leurs biens, qu'ils étoient prêts de sacrifier pour leur service. Le sénat les refuse, & ne prend qu'une seule coupe, & encore choisit-il celle qui étoit de moindre poids.

Peu

Peu de jours après, il témoigna la même générosité aux ambassadeurs de Pastum qui lui présentoient aussi grand nombre de coupes d'or.

On créa à Rome de nouveaux consuls. On nomma Paul Emile & Varron. On leva quatre nouvelles légions, & on assembla une armée de quatre-vingt-huit mille combattans. Cette excessive levée jetta les gens sages dans une très-grande crainte, parce qu'ils ne voyoient aucune ressource pour Rome, si elle perdoit une si nombreuse jeunesse, qui étoit la fleur & l'élite des Romains.

Cependant de nouveaux prodiges avoient plongé Rome dans d'extrêmes allarmes. A Rome & à Aricia il étoit tombé une pluie de pierres. Dans le pays des Sabins, des statues avoient paru toutes dégoutantes de sang. A Cere, une fontaine avoit rendu des eaux chaudes; & près du champ de Mars il y eut plusieurs hommes tués de la foudre. Les livres des sibylles furent consultés; on expia ces prodiges selon les regles prescrites, & on se prépara au départ. Varron tint des propos pleins de férocité & d'insolence. Il dit, *que la guerre que les nobles avoient attirée en Italie, n'en sortiroit jamais, quand même on auroit plusieurs généraux comme Fabius; que pour lui, il la termineroit le jour même qu'il verroit l'ennemi.* Son collegue Paul Emile parla plus sagement, mais moins agréablement pour le peuple. Il dit, *qu'il s'étonnoit comment un général, avant que d'avoir vu son armée & celle des ennemis, & que d'avoir examiné la situation & la nature des lieux, étant encore au milieu de Rome, pouvoit savoir ce qu'il auroit à faire quand il auroit les armes à la main, & annoncer le jour où il combattroit en bataille rangée. Pour moi,* ajouta-t-il, *je suis per-*

ſuadé que les hommes prennent conſeil des choſes, & non pas les choſes des hommes. Je ſouhaite de tout mon cœur que ce que l'on entreprendra avec précaution & avec prudence, ait un heureux ſuccès. La témérité eſt toujours inſenſée, & elle a été malheureuſe juſqu'à ce jour.

Par ces paroles, Emilius fit aſſez connoître qu'il préféreroit des conſeils sûrs aux conſeils précipités; & Fabius, pour le confirmer dans cette réſolution, lui parla en ces termes: *Paul Emile, ſi vous aviez un collegue ſemblable à vous, ou ſi vous étiez ſemblable à votre collegue, je m'épargnerois la peine de vous parler; car deux bons conſuls n'auroient pas beſoin de mes avis, & deux mauvais ne daigneroient pas les entendre: mais connoiſſant le caractere de votre collegue & le vôtre, je parle à vous ſeul. Vous vous trompez infiniment, Paul Emile, ſi vous croyez avoir moins à combattre contre Varron, que contre Annibal. Je ne ſai même ſi Varron n'eſt pas pour vous un ennemi plus redoutable. Vous n'aurez affaire à Annibal que dans le combat; au lieu que vous aurez affaire à Varron en tout tems & en tous lieux. Vous combattrez Annibal avec vos légions, & c'eſt avec vos légions que Varron vous combattra. S'il va livrer bataille en arrivant, comme il nous en menace, ou je ſuis très-mal habile dans l'art militaire, ou j'ignore abſolument la nature de la guerre que nous avons ſur les bras, & le caractere de cet ennemi, ou il y aura bientôt un lieu que notre défaite rendra encore plus célebre que le lac de Thraſymene. Croyez-moi, la ſeule maniere pour combattre Annibal avec ſuccès, c'eſt celle que j'ai ſuivie. Les mêmes raiſons qui m'ont déterminé, ſubſiſtent encore, & ſubſiſteront toujours pendant que les choſes ſeront au même état. Nous faiſons la guerre en Italie, & nous ſommes environnés de citoyens &*

alliés

d'alliés fideles qui nous fourniſſent & nous fourniront toujours des hommes, des chevaux, & des convois. Annibal au contraire combat dans un pays ennemi; il eſt eloigné de ſa patrie, il n'a la paix ni ſur la terre ni ſur la mer. Aucune de nos villes ne l'a reçu, & il ne voit rien qu'il puiſſe dire à lui. Il ne vit que de rapines au jour la journée. Il ne lui reſte pas la troiſieme partie des troupes qu'il a amenées d'Eſpagne. Douterez-vous donc que nous ne venions facilement à-bout d'un homme qui dépérit, qui ſe conſume tous les jours, & qui n'a ni argent, ni convois, ni recrues? Varron & Annibal auront les mêmes vûes. Ils demanderont le combat avec le même empreſſement. Varron, parce qu'il ne connoît pas aſſez ſes forces, & Annibal parce qu'il connoit trop ſa foibleſſe. Il faut que vous reſiſtiez à ces deux ennemis, & vous leur reſiſterez, ſi vous demeurez toujours ferme contre les rumeurs & contre les bruits de la renommée, & ſi vous n'êtes ému ni de la vaine gloire de votre collegue, ni de la fauſſe infamie dont on voudra vous couvrir. On voit aſſez ſouvent la vérité ſouffrir quelque éclipſe; mais elle n'eſt jamais entiérement éteinte, & elle perce enfin les nuages qui la cachoient. Celui qui mépriſe la gloire, en trouve enfin une véritable & ſolide. Souffrez qu'on vous appelle timide, lent, pareſſeux & méchant capitaine. J'aime mieux que vous ſoyez craint par un ennemi ſage, que loué par des amis inſenſés. Quand vous oſerez tout, Annibal vous mépriſera, & il vous craindra quand vous n'entreprendrez rien qu'avec ſageſſe & avec prudence. Ce n'eſt pas que je veuille que vous demeuriez les bras croiſés ſans rien faire; je veux que ce ſoit la raiſon, non la fortune, qui guide toutes vos actions & tous vos deſſeins. Soyez toujours maître de toutes vos démarches, toujours armé, & toujours attentif à ce qui ſe paſſera, afin que vous puiſſiez profiter de tou-

tes les occaſions favorables, ſans en donner aucune à votre ennemi. Quand vous ne précipiterez rien, vous verrez clair par-tout, & vous ſerez en ſûreté. La précipitation eſt toujours imprudente. Paul Emile répondit: *Fabius, je ne vois pas quelles forces & quelle autorité je pourrai avoir contre un collegue ſéditieux & téméraire. Mais je ſuivrai vos avis, & je n'oublierai rien pour vous paroître ſage capitaine, plûtôt à vous ſeul, que de le paroître à tous les autres qui voudroient me forcer à prendre un autre parti.*

Les conſuls étant arrivés à l'armée, Annibal en fut ravi; car il étoit réduit à l'extrémité, n'ayant plus de vivres que pour dix jours. Ses Eſpagnols penſoient déja à aller ſe rendre aux Romains, & lui-même il avoit déja réſolu d'abandonner ſes gens de pied, & de s'enfuir en Gaule avec ſa cavalerie. La ſeule folie de Varron le tira de ce mauvais pas; la fortune ayant ſervi ſa témérité dès le lendemain de ſon arrivée. C'eſt la coutume des Romains, que les conſuls commandent l'armée chacun leur jour. Varron n'eut pas plûtôt le commandement, qu'il décampa malgré ſon collegue & s'approcha des ennemis. Annibal alla à ſa rencontre avec ſa cavalerie & ſon armure legere, & l'attaqua vivement. Il y eut-là un grand combat qui dura juſqu'à la nuit. Annibal eut du deſavantage, parce que le corps de bataille n'avoit rien qui le ſoutînt, & que les Romains avoient mêlé dans le leur des cohortes de leur armure legere, qui ſervirent fort utilement. Annibal perdit dix-ſept cent hommes, & les Romains n'en perdirent pas plus de cent.

Ce ſuccès acheva de perdre Varron, en lui rempliſſant la tête d'une telle opinion de lui-même, qu'il regardoit deja Annibal comme vaincu.

Il alla camper sur la riviere d'Aufide, près du bourg de Cannes; & le lendemain, dès la pointe du jour, il fit exposer le signal de la bataille. D'abord les Carthaginois furent épouvantés de voir l'audace de ce nouveau capitaine, & le grand nombre de ses troupes qui surpassoient les leurs de plus de la moitié. Mais Annibal leur commanda de prendre leurs armes, & alla à cheval avec une petite suite, sur une éminence, d'où il voyoit les ennemis déja en bataille. Là, un de ceux qui le suivoient, nommé Giscon, homme d'aussi grande considération que lui, s'étant approché, lui dit d'un air effrayé, *que le nombre des ennemis lui paroissoit fort étonnant.* Annibal, fronçant le sourcil, lui répondit: *Mais il y a une chose fort étonnante encore, Giscon, & à laquelle tu ne prends pas garde.* Giscon lui demanda ce que c'étoit. *C'est*, dit Annibal, *que dans ce prodigieux nombre d'hommes, il n'y en a pas un seul qui s'appelle Giscon comme toi.* Tout le monde se prit à rire, & cette plaisanterie fit plus que n'auroit fait la harangue la plus pathétique; elle redonna le courage & la confiance aux Carthaginois, qui se persuaderent que leur général n'auroit pas plaisanté à la vûe d'un si grand péril, s'il n'avoit bien vu qu'il pouvoit sûrement mépriser ses ennemis.

Varron avoit quatre-vingt mille hommes de pied, & six mille chevaux. Il mit son armée en bataille, prit pour lui l'aile gauche, donna la droite à Paul Emile, & fit commander le corps de bataille par M. Servilius & Cn. Attilius, qui avoient été consuls l'année précédente.

Annibal ayant passé l'Aufide, se mit aussi en bataille. Il avoit quarante mille hommes de pied & dix mille chevaux. Asdrubal commandoit

l'aîle droite, Hannon la gauche, & lui il ſe plaça au corps de bataille avec ſon frere Magon. L'armée Romaine étoit tournée vers le midi, & les Carthaginois vers le ſeptentrion.

Annibal dut le ſuccès de cette grande journée à deux ruſes qu'il employa. La premiere, pour gagner l'avantage du poſte ; car il trouva moyen de faire que ſon armée tournât le dos à un vent impétueux & brûlant qui ſouffloit alors, & qui élevant de cette campagne raſe & ſablonneuſe une pouſſiere embraſée, la portoit par-deſſus les bataillons des Carthaginois dans les yeux des Romains, qui ne pouvant la ſoutenir, étoient obligés de tourner la tête & de rompre leurs rangs.

La ſeconde fut dans l'ordonnance de ſes troupes ; car ayant mis dans les aîles ce qu'il avoit de meilleur, il ſe plaça avec tout ce qu'il avoit de moins bon dans le milieu, & le diſpoſa de maniere que le corps de bataille s'avançoit en pointe, & débordoit extrêmement les deux aîles. En même tems il ordonna aux aîles, que lorſque les Romains auroient enfoncé ce front, & que le pouſſant vivement, ils l'auroient renverſé au-delà de leur ligne juſqu'au centre, elles enfonçaſſent bruſquement des deux côtés, & enveloppaſſent ainſi l'ennemi, en le prenant par les flancs & par derriere. Ce fut ce qui contribua davantage au grand carnage qu'on fit des Romains ; car le front n'eut pas plûtôt plié, & les Romains n'eurent pas plûtôt enfoncé ce corps de bataille, de maniere qu'au lieu d'une pointe il préſentoit un croiſſant, que les officiers des troupes choiſies firent fermer l'ouverture du croiſſant par les deux aîles, ce qui expoſa à la boucherie tous ceux qui ne purent prendre la fuite avant que d'être enveloppés.

Il

Il arriva à la cavalerie des Romains un autre accident imprévu & très-funeste. Paul Emile fut jetté à terre par son cheval, qui vrai-semblablement avoit été blessé. Les cavaliers qui étoient autour de lui, mirent d'abord pied à terre pour aller à son secours. Toute la cavalerie s'étant apperçue de ce mouvement, crut que c'étoit un ordre : c'est pourquoi ils quitterent leurs chevaux, & combattirent à pied. Ce que voyant Annibal, il s'écria : *Je les aime mieux de cette maniere, que si on me les livroit pieds & poings liés.*

Une troisieme ruse d'Annibal acheva la perte des Romains. Pendant le combat, il envoya cinq cent Numides se rendre aux Romains. Les consuls les reçurent, & les firent passer à la queue des troupes. Mais ces Numides voyant les Romains pressés de tous côtés, prirent dans le champ de bataille des boucliers & des armes, se jettent sur eux en les prenant par les derrieres, & en font un carnage horrible.

Varron se sauva à cheval dans Venuse avec peu de gens ; & Paul Emile, entraîné par l'impétueux torrent de cette déroute, tout couvert de blessures, & l'ame encore plus pénétrée de douleur, s'assit sur une pierre. La quantité de sang qui lui ensanglantoit tout le visage, l'avoit si fort défiguré, qu'il n'étoit pas reconnoissable, & que ses amis & ses domestiques passoient près de lui sans s'arrêter. Il n'y eut que Cornélius Lentulus, jeune homme de maison Patricienne, qui l'ayant reconnu, s'approcha, mit pied à terre, lui offrit son cheval, le pressant de s'en servir, & de se conserver pour ses citoyens, qui avoient alors plus besoin que jamais d'un bon consul.

Paul Emile rejetta ses prieres, le força de

remonter

remonter à cheval malgré les larmes qu'il versoit en abondance ; & quand il le vit remonté, il mit sa main dans la sienne, & en se soulevant un peu, il lui dit : *Lentulus, tu rapporteras à Fabius, & tu lui seras témoin que Paul Emile a suivi ses conseils jusqu'à la fin, & qu'il n'a nullement violé la parole qu'il lui a donnée ; mais qu'il avoit été vaincu premierement par son collegue, & ensuite par Annibal.* Ces paroles finies, il le congédia, se jetta parmi la foule qu'on massacroit, & fut tué avec les autres.

Voilà quel fut le succès de la journée de Cannes. Les amis d'Annibal lui conseilloient de donner le reste du jour & la nuit suivante, pour faire repóser ses troupes ; mais Maharbal, général de la cavalerie s'y opposoit. Il dit à Annibal : *Il ne faut pas perdre un moment. Et afin que vous connoissiez toute la conséquence du combat que vous venez de gagner, en cinq jours vous souperez au capitole ; suivez-moi seulement, je vais m'avancer avec la cavalerie, afin que les Romains vous voyent à leurs portes avant que d'avoir même soupçonné que vous avez dessein d'y marcher.* Annibal lui répondit, *qu'il falloit du tems pour délibérer sur une entreprise si importante.* Alors Maharbal lui dit ce mot, qui a été si célebre : *Annibal, les dieux n'accordent pas toutes leurs faveurs à un même homme ; vous savez vaincre, mais vous ne savez pas profiter de la victoire.*

Le lendemain Annibal alla attaquer les deux camps qui se rendirent plûtôt qu'il n'avoit espéré, & où il fit encore dix mille prisonniers.

Cependant on étoit à Rome dans la derniere consternation. Fabius proposa dans une assemblée d'envoyer quelques cavaliers pour apprendre des fugitifs des nouvelles véritables de tout

ce

ce qui s'étoit passé, & dont on ne savoit encore rien de certain, & pour découvrir ce que faisoit Annibal, & les desseins qu'il pouvoit former.

Sur ces entrefaites arrive un courier de Varron qui rend au sénat une lettre, par laquelle le consul leur apprend que l'armée a été défaite, & Paul Emile tué. Que lui il étoit à Venuse, où il rassembloit le débris de ce terrible naufrage. Qu'il avoit déjà rassemblé dix mille hommes, & qu'Annibal étoit dans Cannes, où il s'amusoit à rassembler son butin, & à supputer la rançon des soldats, plûtôt en marchand, qu'en vainqueur & en grand capitaine.

Toutes les maisons particulieres apprirent par-là leur perte, & le deuil fut si grand dans toute la ville, qu'on remit le sacrifice annuel que l'on faisoit à Cerès; parce que ce sacrifice ne pouvoit être fait par des personnes en deuil, & que dans toute la ville il n'y avoit pas une femme qui en fût exempte. Et afin que tous les autres sacrifices publics & particuliers ne fussent pas interrompus, on ordonna que tout deuil seroit fini en trente jours. Comme dans les grands malheurs les esprits abattus tournent en prodige les choses les plus ordinaires, l'effroi de Rome fut augmenté par l'accident de deux vestales, Opinia & Floronia, qui s'étant laissé corrompre, l'une fut enterrée toute vive à la porte Colline, & l'autre se tua elle-même; & le corrupteur de Floronia fut battu de verges jusqu'à la mort par le souverain pontife.

Fabius Pictor fut envoyé à Delphes consulter l'oracle, pour savoir par quelles prieres & par quels sacrifices ils pourroient appaiser les dieux, & quelle seroit la fin de toutes leurs miseres,

miseres. On consulta les livres sacrés, & par leur ordre on fit des sacrifices extraordinaires. On enterra tout vivans un Gaulois & une Gauloise, un Grec & une Grecque dans le marché aux bœufs, où l'on avoit déja fait un pareil sacrifice peu conforme à l'esprit Romain. Mais que ne peut la superstition sur le peuple, qui dans ses calamités, attend bien plûtôt son salut de tout ce qui est extraordinaire & insensé, que de ce qui est ordinaire & conforme à la raison & à la sagesse!

Il n'y a point de peuple qui n'eût été accablé sous de si grandes ruines. Voilà quatre grandes batailles perdues; voilà l'Italie presque entiere livrée à Annibal; comment les Romains se tireront-ils de cet abîme? La plus grande & la plus sûre ressource des états, c'est la magnanimité, la constance, & la sagesse des conseils. C'est par-là que ce peuple qui pouvoit à peine espérer de conserver une petite partie de son empire, non-seulement le conserva entier, mais se rendit encore maître de toute la terre. Dans cette extrémité, les Romains conserverent un courage si fier, si invincible & si supérieur à tous les revers de la Fortune, que personne n'osa seulement proposer de faire la paix; & que quand Varron s'en retourna à Rome après cette malheureuse journée, le sénat & tous les autres ordres allerent au-devant de lui pour lui faire honneur, & pour le remercier de ce qu'il n'avoit pas desespéré de la république. Quelle grandeur dans cette démarche, & que ne doit-on pas attendre d'un peuple qui pense si noblement? Si un pareil malheur fût arrivé à un général Carthaginois, il n'y auroit pas eu pour lui assez de supplices.

Annibal

Annibal, après cette grande victoire, étoit passé de la Pouille dans le pays des Samnites, & de-là dans le pays des Hirpins, où il se rendit maître de la ville de Compse par intelligence ; & comme une ville maritime lui étoit nécessaire pour ses desseins, il s'approcha de Naples pour l'attaquer. Il plaça ses Numides dans des ravins & dans des chemins creux, & fit passer devant la place quelques troupes chargées de butin. Les Napolitains voyant ces troupes en petit nombre marcher en desordre, firent une sortie avec leur cavalerie. Ces troupes se laisserent pousser pour attirer l'ennemi dans l'embuscade. Il y eut-là un combat où les principaux des Napolitains furent tués ou pris. Annibal s'étant approché des murailles, & voyant que leur hauteur ne lui permettoit pas de brusquer la place, se retira, & tourna sa marche vers Capoue. La dissension regnoit dans la ville. Les uns vouloient qu'on ouvrît les portes à Annibal, & les autres faisoient leurs efforts pour l'empêcher. Ils disoient même que si l'on recevoit la garnison Carthaginoise, il falloit la passer au fil de l'épée, & laver par-là le crime d'avoir abandonné, avec une si noire infidélité, leurs parens & leurs alliés. L'avis le plus mauvais l'emporta : Annibal fut reçu dans Capoue : là il fut dans le plus grand danger qu'il eut couru de sa vie. Il étoit logé dans la maison de Sténius & de Pacavius, les principaux & les plus riches de la ville. Pacavius avoit un fils nommé Parolla, qui avoit toujours été du parti opposé à Annibal. Il l'avoit enfin retiré, & avoit fait sa paix plus par ses prieres que par ses justifications. Annibal l'avoit même prié à souper avec son pere Pacavius, Sténius & Jubellius Tauréas,

homme

homme d'une grande réputation dans les troupes. On se mit à table en plein jour. Pacavius s'étant levé de table, son fils le suivit, le tira en particulier, & lui dit: *Je vais vous découvrir un dessein que j'ai formé, & qui non-seulement nous procurera le pardon de notre crime, mais élevera notre nation à un plus grand crédit & à une plus grande fortune.* Le pere étant étonné, & ne sachant quel étoit ce grand dessein, le fils rejette sa robe, lui découvre son épée, & lui dit: *Je vais sceller un nouveau traité avec les Romains par le sang d'Annibal, & j'ai voulu vous en avertir, afin que vous vous retiriez, si vous ne voulez pas être présent à cette exécution.* A ces mots, Pacavius saisi de frayeur: *Ah! mon fils*, lui dit-il, *par tous les droits qui unissent les enfans aux peres, je te conjure de ne pas commettre à mes yeux un si noir attentat qui va t'exposer à ce qu'il y a de plus horrible. Il n'y a que peu d'heures que nous avons donné notre foi à Annibal avec tous les sermens dont les dieux ont été témoins. Il nous a appellés à sa table, & nous armerons notre main contre lui? Tu vas ensanglanter cette table où tu as été reçu, & immoler ton hôte? J'aurai donc pû fléchir Annibal pour mon fils, & je ne pourrai fléchir mon fils pour Annibal? N'y a-t-il rien de sacré pour toi, & foules-tu aux pieds la piété & la religion? Ose les plus grands attentats, si en nous couvrant d'opprobres ils ne nous font pas périr. Mais quoi, mon fils, tu vas seul attaquer Annibal? Que deviendront tous ces braves guerriers & & ces gardes qui l'environnent, & qui ont toujours les yeux attachés sur lui? Se laisseront-ils désarmer par ta folie? Les bras leur tomberont-ils de peur? Cet Annibal dont les armées les plus aguerries ne peuvent soutenir les regards, & qui fait trembler Rome même, tu le soutiendras seul? Mais je veux que tout*

autre

autre secours lui manque ; avant que d'aller jusqu'à lui, il faut que tu perces ce corps dont je le couvrirai. Voilà le seul chemin que tu as à prendre : au nom des dieux, mon fils, renonce à ton dessein plûtôt que d'aller succomber malheureusement dans cette salle. Que mes prieres aient autant de force sur toi pour Annibal, qu'elles en ont eu sur Annibal pour toi. En finissant ces mots, il voit ce jeune homme s'attendrir & fondre en larmes. Il l'embrassa, & le baisant tendrement, il ne le quitta point qu'il ne l'eût obligé à jetter son épée. Il la jetta par-dessus les murs du jardin, & rentra dans la salle.

Le lendemain Annibal, reçu dans le sénat, tint des propos très-gracieux, remercia les Capouans de ce qu'ils avoient préféré son amitié à l'alliance des Romains ; & entr'autres magnifiques promesses qu'il leur fit, il les assura que Capoue seroit bientôt la capitale de toute l'Italie, & que les Romains lui seroient soumis, comme tous les autres peuples.

Pendant que ces choses se passent dans l'Italie, Magon dépêché par son frere Annibal, arrive à Carthage ; on lui donne audience. Il étale en termes magnifiques les exploits d'Annibal. Il dit *qu'il a vaincu cinq consuls Romains, un dictateur, & un général de la cavalerie ; qu'il leur avoit tué deux cent mille hommes, & fait cinquante mille prisonniers ; qu'il étoit maître de presque toute l'Italie, & qu'il falloit rendre graces aux dieux pour tant de victoires.* En même tems il fait verser à terre les anneaux de tous les chevaliers qui avoient été tués. Beaucoup d'auteurs assûrent qu'il y en avoit trois boisseaux & demi. Mais ceux qui parlent avec plus de vraisemblance, n'en mettent qu'un. Il ajouta que plus on voyoit la guer-

re

re près d'être heureusement finie, plus on devoit faire ses efforts pour secourir Annibal. Qu'il falloit lui envoyer un renfort de troupes, du bled & de l'argent, pour ne pas laisser périr des soldats qui avoient rendu de si grands services.

Ce discours de Magon ayant rempli de joie & d'espérance tous les esprits, Himilcon, qui étoit de la faction d'Annibal, crut avoir trouvé une occasion favorable de confondre Hannon, qui étoit de la faction contraire, & qui s'étoit toujours opposé à cette guerre. Lui adressant donc la parole : *Eh bien, Hannon, lui dit-il, êtes-vous encore affligé de cette guerre que nous avons entreprise contre les Romains ? Ordonnez qu'on leur livre Annibal, & défendez qu'on rende aux dieux les graces que nous leur devons. Introduisons dans notre sénat un sénateur Romain, pour obéir à ses ordres.* Alors Hannon dit : *J'aurois volontiers gardé le silence, pour ne pas troubler votre joie par des discours importuns & peu agréables ; mais puisque Himilcon m'interpelle, je me défendrai. Mon silence me feroit paroître superbe, ou timide, & bas, & il sembleroit que j'oublierois votre liberté ou la mienne. Je suis affligé de cette guerre, & je ne cesserai d'accuser notre général, tout victorieux qu'il est, que quand je verrai cette guerre finie à des conditions supportables. Il n'y a qu'une nouvelle paix qui puisse me consoler de l'ancienne paix que nous avons rompue. Les nouvelles que Magon nous annonce avec tant de faste, peuvent être agréables à Himilcon, & aux autres satellites d'Annibal. Elles ne peuvent l'être pour moi qu'en ce que, si nous profitons de notre fortune présente, elles pourront nous procurer une paix raisonnable. Mais si nous laissons échapper cette occasion, où nous pouvons plûtôt donner la paix que de la recevoir, je crains bien que cette joie trop excessive, ne*

soit

soit vaine. Encore quelle est-elle cette joie, & sur quoi est-elle fondée? Annibal nous mande: J'ai défait les armées des Romains; envoyez-moi de nouveaux soldats. *Que demanderiez vous davantage, Annibal, si vous étiez vaincu?* J'ai pris les deux camps des ennemis, où j'ai trouvé un riche butin & des provisions infinies, envoyez-moi des convois de bled & d'argent. *Quelles demandes nous feriez-vous donc si vous aviez perdu votre camp? Mais vous, Himilcon, ou vous Magon, souffrez que je vous interroge à mon tour. Vous dites que l'armée Romaine a été entierement défaite à la bataille de Cannes, & que toute l'Italie est révoltée. Y a-t-il quelque peuple Latin qui se soit rendu à nous? Des trente-cinq tribus dont le peuple Romain est composé, y a-t il un seul homme qui se soit retiré vers Annibal? Vous n'oserez le dire. Il ne nous reste donc encore que trop d'ennemis sur les bras. Quelle espérance raisonnable peut donc concevoir cette multitude que je vois si remplie de joie? Vous n'en savez rien, dites-vous: cela est pourtant aisé à savoir. Quels ambassadeurs les Romains ont-ils envoyé a Annibal pour traiter de la paix? Vous mande-t-on que le nom de paix ait été seulement prononcé dans Rome? Vous avouez que non. Nous avons donc la guerre aussi entiere que le premier jour qu'Annibal passa en Italie. Nous sommes ici plusieurs qui nous souvenons des grands succès que nous eumes dans la premiere guerre, vainqueurs sur terre & sur mer avant le consulat de Lutatius & de Posthumius. Sous ce consulat nous fumes vaincus aux isles Egéates. Si aujourd'hui la Fortune, toujours inconstante, vient à changer de même, ce que les dieux veuillent empêcher, quand nous serons vaincus, osez-vous vous flatter d'une paix que personne ne vous offre quand nous sommes vainqueurs? Pour moi, si l'on me consulte, s'il faut*

offrir

offrir ou recevoir la paix, je suis tout prêt à dire mon avis. Mais si vous ne me consultez que sur les demandes de Magon, je ne crois nullement à-propos d'envoyer de nouveaux secours à mon armée qui se dit victorieuse; & si elle nous abuse par de fausses espérances, je suis encore moins d'avis de les envoyer.

Ce discours d'Hannon ne toucha presque personne: car outre qu'il étoit décrédité par l'ancienne animosité d'Himilcon contre Annibal, tous les esprits étoient si aveuglés par la joie, qu'on refusoit d'entendre tout ce qui pouvoit la combattre ou la diminuer, & ils se flattoient tous que pour peu qu'ils voulussent faire d'effort, la guerre seroit bientôt glorieusement finie par l'entiere défaite des Romains. On envoya à Annibal un renfort de quatre mille Numides & quarante éléphans, avec des sommes considérables.

Cependant à Rome on avoit créé un dictateur M. Junius, & nommé Tib. Sempronius Gracchus, général de la cavalerie. On fit de nouvelles levées, dont on composa quatre légions & mille chevaux. On enrôla la jeunesse au-dessus de dix-sept ans. Pour les armer, on prit les armes qui étoient consacrées dans les temples, ou reservées dans les portiques publics, & on acheta huit mille esclaves. On eut pu racheter les prisonniers à meilleur marché, mais on aima mieux cette milice, que de reprendre des soldats, qui, les armes à la main, avoient mieux aimé devenir la proie de l'ennemi, que de se sauver par leur courage.

Annibal ayant assemblé ses prisonniers, renvoya les alliés sans rançon, & dit aux Romains, *qu'il n'avoit point avec eux une guerre qui ne pût finir*

finir que par la mort ; qu'il ne combattoit que pour la gloire & pour l'empire. Que ses peres avoient cedé à la vertu Romaine, & qu'il tâchoit de les réduire à leur tour à céder à sa fortune & à sa vertu. Qu'il leur permettoit de se racheter ; que le cavalier donneroit cinq cent drachmes, le fantassin trois cent, & l'esclave cent. Et il leur permit de choisir parmi eux dix hommes pour les envoyer au sénat ; n'exigea d'eux d'autre gage que leur serment, & envoya avec eux un officier Carthaginois nommé Carthalon.

Ces dix prisonniers étant sortis du camp, il y eut un qui, indigne du nom Romain, pour se dégager de son serment, y rentra comme s'il y avoit oublié quelque chose, & rejoignit ses camarades avant la nuit. Quand on apprit à Rome qu'ils arrivoient, le dictateur envoya un licteur au devant de Carthalon, lui ordonner de sortir avant la nuit des terres de Rome. On donna audience à ces prisonniers. Les avis furent partagés dans le sénat ; mais enfin l'avis de T. Manlius Torquatus l'emporta : le sénat répondit qu'on ne racheteroit point les prisonniers, & les renvoya. Celui qui étoit rentré dans le camp, s'étoit déja retiré dans sa maison, comme quitte de son serment par sa supercherie. Cela ayant éclaté, l'affaire fut portée au sénat, & tout d'une voix on ordonna qu'il seroit repris & renvoyé à Annibal.

Pour reprendre le fil de notre histoire, Annibal, maître de Capoue, s'approcha de Nole. Il n'y fit d'abord aucun acte d'hostilité, parce qu'il espéroit qu'elle se rendroit volontairement. En effet, le peuple qui craignoit le ravage de ses terres, & qui ne voyoit aucun secours, étoit porté à ouvrir ses portes. Mais le sénat voyant

qu'il étoit difficile de resister à la multitude, fit semblant d'entrer dans ses vûes, & d'être tout prêt à embrasser le parti d'Annibal. Mais il représenta qu'avant que de renoncer à leur ancienne alliance avec les Romains, il falloit savoir les conditions qu'Annibal voudroit leur imposer. Par ce moyen il gagna du tems, & envoya secrettement à Marcellus, qui étoit à Casilinum, lui apprendre l'état où il se trouvoit, & l'impossiblité qu'il y avoit à retenir le peuple, s'il n'étoit promptement secouru. Marcellus, après avoir loué le sénat, lui ordonna de gagner du tems jusqu'à son arrivée, part de Casilinum, passe le Vulturne, & s'approche de Nole. Annibal se retire, prend sa marche vers la mer inférieure, & s'approche de Naples pour tâcher encore de la gagner : car cette ville maritime lui donnoit un passage sûr pour ses convois d'Afrique. Mais voyant que les Napolitains avoient appellé M. Junius Silanus, & ayant été refusé à Naples, il alla à Nucerie, la prit par famine, la brûla, & se rapprocha de Nole. Il y avoit dans cette place un jeune homme nommé L. Bandius, d'une des plus nobles familles, & très-brave. Après la bataille de Cannes, il avoit été trouvé tout couvert de blessures au milieu d'un monceau de morts. Annibal l'avoit fait panser, & l'avoit renvoyé comblé de présens. Ce jeune homme, pour lui marquer sa reconnoissance, ne cherchoit que l'occasion de lui livrer la place. Marcellus, averti de son dessein, vit qu'il falloit ou le punir, ou se l'attacher ; il prit le dernier parti ; & l'ayant fait venir, il lui dit : *Il est aisé de juger que tu as ici beaucoup d'envieux, puisqu'aucun de tes citoyens ne m'a parlé des grandes actions que tu as faites. Mais quand un brave homme*

homme a porté les armes dans un camp Romain, sa valeur ne peut être cachée. Plusieurs officiers avec lesquels tu as fait des campagnes, m'ont dit ce que tu es, & tous les grands périls auxquels tu t'es exposé pour le salut & pour la gloire de Rome. Ils m'ont rapporté qu'à la bataille de Cannes tu ne cessas de combattre, qu'après qu'accablé par le nombre, tu fus tombé presque sans vie sur un monceau de morts. Redouble, s'il se peut, ton courage : tu me trouveras toujours prêt à te combler d'honneurs & de présens ; & plus tu seras assidu auprès de moi, plus tu t'appercevras que ton attachement te sera glorieux & utile. En même tems il lui fait donner un beau cheval de bataille, cinq cent drachmes, & ordonna à ses licteurs de le laisser entrer chez lui aussi souvent qu'il le voudroit. Par cette générosité il gagna tellement ce jeune homme, qu'il n'y eut point d'allié qui par la suite servît les Romains avec plus de fidélité & de zele.

Nole, qui voyoit Annibal à ses portes, en étoit encore plus portée à la révolte. Marcellus entra dans la place avec ses troupes. Les deux armées étoient tous les jours en bataille ; celle de Marcellus dans la place, & celle d'Annibal devant ses portes. Il y avoit souvent de petits combats avec différens succès. Marcellus fut averti par Bandius que toutes les nuits ceux de Nole avoient des pourparlers avec les Carthaginois ; qu'ils avoient résolu que dès qu'il seroit sorti avec ses troupes pour marcher aux ennemis, ils pilleroient ses bagages, lui fermeroient leurs portes, & recevroient Annibal. Cet avis fit que Marcellus se hâta d'en venir à un combat. Il range ses troupes en bataille dans la ville même, vis-à-vis des trois portes qui regardoient le camp ennemi. Il place le bagage à la queue,

& fait publier à son de trompe des défenses à tous les habitans de paroître sur les murailles. Cette solitude trompa Annibal, qui, voyant les murailles desertes, ne douta point qu'il n'y eût une grande sédition dans la ville ; & plein de confiance, il s'en approchoit avec moins d'ordre & de précaution. Dans ce moment, Marcellus commande qu'on ouvre la porte qui est devant lui ; & sortant avec sa meilleure cavalerie, il charge de front l'ennemi & l'enfonce. Un moment après on ouvre une seconde porte, l'infanterie sort rapidement avec de grands cris ; & comme Annibal veut partager ses troupes pour faire tête à ces derniers, on ouvre la troisieme porte, tout le reste des troupes Romaines sort en même tems, & tombe sur les ennemis étonnés de cette sortie imprévûe, & qui se défendoient mollement contre les premiers, à cause de ceux qui en second lieu leur étoient tombés sur les bras. Ce fut en cette occasion que les troupes d'Annibal plierent pour la premiere fois, & qu'elles se laisserent pousser jusques dans leur camp avec beaucoup de frayeur, & avec une grande perte. Car on dit qu'Annibal perdit plus de cinq mille hommes, & que les Romains n'en perdirent que cinq cent.

Annibal, desespérant de se rendre maître de Nole, marche à Acerres. Après avoir tout tenté inutilement pour la porter à lui ouvrir ses portes, il en forme le siége. Les habitans qui avoient plus de courage que de force, l'abandonnent la nuit ; Annibal la pille & la brûle, & mene son armée à Casilinum. Il envoye devant ses Gétuliens, sous la conduite d'un officier nommé Isalca, qui, s'étant approché de la place, tâcha d'abord d'enfoncer les portes. Dans ce moment la

garnison

garnison de Casilinum fait une furieuse sortie, où elle tue beaucoup de monde. Maharbal arrive au secours d'Isalca avec un gros corps de troupes, & est aussi repoussé. Annibal plante son camp devant la place, & l'assiege dans toutes les formes. Il employe les galeries à claies & les mines. Les assiégés n'oublient rien de tout ce que l'art ordonne contre ces attaques. Ils se défendent contre ces galeries par des ouvrages qu'ils leur opposent, & font des contremines. Annibal, honteux de cette longue resistance, laisse quelques troupes pour bloquer seulement la ville, & va hiverner à Capoue. Ce séjour fut funeste à Annibal; & fait voir qu'Homere connoissoit bien les dangers de la volupté, lorsqu'il feint que Minerve donne à Diomede ce conseil très-sage: [a] *Gardez-vous de combattre contre ces immortels, si ce n'est contre la seule fille de Jupiter, contre la belle Vénus; si elle se hazarde à venir dans les combats, tirez hardiment sur elle sans la ménager.*

Tous les maux & tous les travaux de la guerre n'avoient pu vaincre les Carthaginois, & ils furent vaincus par les délices & par les voluptés de Capoue. Ce ne furent pendant l'hiver que festins, que bains, que débauches avec les femmes, & qu'une molle oisiveté, que l'habitude rend tous les jours plus charmante, & par-là plus invincible. Les plus habiles dans le métier de la guerre, trouverent cette derniere faute d'Annibal beaucoup plus grande que la premiere, lorsqu'après la bataille de Cannes il n'avoit pas marché contre Rome. Car cette premiere faute auroit pu ne faire que différer sa victoire, au

[a] Iliade, livre V.

au lieu que la derniere avoit entiérement abattu & lié ses forces, & l'avoit mis hors d'état de pouvoir vaincre. Aussi quand il sortit de Capoue à la fin de l'hiver, on auroit cru que c'étoit une autre armée. Il n'y avoit plus aucune ombre de l'ancienne discipline; & quand il fallut camper & reprendre ses travaux militaires, ses soldats n'avoient plus ni force ni courage; la plûpart abandonnerent même leurs drapeaux; & l'idée pleine de leurs maîtresses qu'ils venoient de quitter, ils retournerent à Capoue pour jouir de leur commerce. On rapporte qu'Annibal dit en cette occasion, que jusques-là il avoit eu une armée d'hommes, mais qu'il n'avoit plus qu'une armée de femmes. Cependant le blocus avoit réduit Casilinum à une disette extrême. Gracchus qui étoit campé près de là avec un corps de troupes, pendant que le dictateur étoit allé à Rome pour les auspices, apprenoit tous les jours que les habitans ne pouvant supporter la famine, se précipitoient des toits, ou montoient sur les murailles, & offroient leurs corps sans armes aux traits des assiégeans. Il étoit d'autant plus affligé de leur état, qu'il ne pouvoit y apporter aucun remede: car, d'un côté, de vouloir mener en plein jour des convois dans la place, cela ne se pouvoit sans combat, & le dictateur lui avoit défendu absolument de combattre; de l'autre côté il n'étoit pas possible d'y en faire passer secrettement, tant toutes les avenues étoient exactement gardées. Enfin voici l'expédient qu'il imagina. Il remplit de bled plusieurs tonneaux; & après avoir fait avertir les Casilins, il abandonna la nuit ces tonneaux au courant de la riviere qui les portoit dans la place avant le point du jour. Cela fut répété le lende-

main, & le jour d'après, avec le même bonheur. Mais le troisieme jour la riviere, enflée par les pluies, se déborda, & le courant poussa ces tonneaux par le travers sur la rive où étoient les ennemis, qui les apperçurent parmi les saules & les roseaux. Cela fut rapporté à Annibal, qui ordonna que l'on veillât avec plus de soin à empêcher que la riviere ne portât aucun secours aux assiégés. Les Romains ne se rebuterent point ; ils jetterent dans le fleuve une grande quantité de noix, que les courans portoient dans la ville, & que l'on ramassoit avec des claies. Mais enfin la famine devint si grande, qu'on mangeoit les cuirs & les couvertures des boucliers, après les avoir fait bouillir; qu'on se nourrissoit de rats & de tous les autres animaux les plus étranges, & des herbes & des racines qu'on alloit chercher au pied des murs & des masures. Comme les Carthaginois avoient labouré autour de la ville tout le terroir qui pouvoit porter de l'herbe, les assiégés y semerent une grande quantité de graine de raves ; ce que voyant Annibal : *Eh quoi*, dit-il, *je serai donc réduit à demeurer devant cette place jusqu'à ce que ces raves soient venues?* Cela le disposa à écouter des propositions. Il fut convenu que les Casilins rendroient la place, & qu'ils retireroient leurs prisonniers moyennant sept onces d'or pour chaque homme libre. Annibal mit dans la place une garnison de sept cent hommes pour la défendre, si les Romains l'attaquoient après que son armée seroit partie.

De-là il alla attaquer Pételie, qui envoya demander du secours aux Romains. Le sénat répondit qu'il n'étoit pas en état de secourir des alliés si éloignés; qu'ils n'avoient qu'à s'en re-

tourner, & à pourvoir à leur salut comme ils le jugeroient nécessaire. Ces pauvres malheureux accablés de douleur, prirent le parti de se défendre. Ils résisterent quelques mois; mais enfin plus affoiblis par la famine que par le fer ennemi, ils furent emportés d'assaut par Himilcon qui commandoit au siége.

Annibal, maître de Pételie, alla attaquer Consenze, qui se rendit en peu de jours.

Sur ces entrefaites, Philippe, fils de Démétrius II. envoya des ambassadeurs à Annibal pour faire alliance avec lui. Ces ambassadeurs éviterent les ports de Brunduse & de Tarente, où il y avoit des escadres de vaisseaux Romains, & allerent descendre au cap de Lacinium, à six milles de Crotone. Mais en traversant la Pouille pour arriver à Capoue, ils tomberent au milieu des garnisons Romaines, & ils furent menés au préteur M. Valérius Lévinus qui étoit campé près de Nucerie. Là Xénophane, chef de l'ambassade, dit hardiment & avec une perfidie plus digne d'un Carthaginois que d'un ambassadeur des Macédoniens, *qu'il étoit envoyé par Philippe pour traiter amitié & alliance avec les Romains, & pour leur offrir toutes ses forces; mais que ses instructions ne devoient être communiquées qu'au sénat & au peuple.* Lévinus, ravi de l'alliance d'un roi si puissant, reçut cet ennemi comme un allié, lui donna une escorte pour l'accompagner, pour lui montrer les chemins les plus sûrs, & pour lui faire voir les lieux que tenoient les Romains, & ceux qu'occupoient les Carthaginois. Xénophane traversant la Campanie au milieu des garnisons Romaines, ne se vit pas plûtôt près du camp d'Annibal, qu'il s'y jetta, & fit avec lui son traité qui portoit,

toit, que Philippe envoyeroit à son secours une flotte qui seroit au moins de deux cent vaisseaux ; qu'il ravageroit les côtes ; & que la guerre finie, Rome & l'Italie entiere seroient la proie d'Annibal avec tout le butin ; & que l'Italie étant subjuguée, ils navigeroient en Grece & feroient la guerre aux rois que Philippe voudroit attaquer : que toutes les villes du Continent, & les isles qui étoient à la bienséance des Macédoniens, seroient le partage de ce prince.

Ce traité signé, Annibal envoya des ambassadeurs à Philippe pour le faire ratifier. Ces ambassadeurs étant arrivés à Lacinium, où étoit le vaisseau qui avoit porté les Macédoniens, s'embarquerent. Mais dans leur route ils furent apperçus par la flotte des Romains qui gardoit les côtes de la Calabre. Valérius Flaccus qui la commandoit, envoya quelques vaisseaux legers après eux. Leur vaisseau fit tous les efforts possibles pour échapper ; mais n'ayant pu en venir à bout, ils se rendirent. Xénophane, sans s'étonner, continua son mensonge, & dit qu'il étoit envoyé aux Romains par Philippe ; qu'il étoit arrivé en toute sûreté au camp de Lévinus, & qu'il n'avoit pu traverser la Campanie à cause des garnisons des ennemis. Mais leurs habits Carthaginois les ayant rendu suspects, & eux-mêmes s'étant coupés dans leurs réponses, ils furent séparés. Les menaces les obligerent enfin à avouer la vérité. On trouva les letrres qu'Annibal écrivoit à Philippe, & le traité qui avoit été conclu. On jugea donc à-propos de les envoyer au sénat, ou aux consuls. On les mit séparément sur cinq vaisseaux que commandoit Valérius Antias, à qui l'on ordonna d'empêcher qu'ils n'eussent ensemble aucune communication.

Cependant les peuples de la Campanie qui étoient dans les intérêts d'Annibal, entreprirent de se rendre maîtres de Cumes pour la lui livrer ; mais ne pouvant espérer d'y réussir par la force, ils eurent recours à la ruse. Ils avoient accoutumé de faire toutes les années un sacrifice dans la ville d'Hames, qui est à trois milles de Cumes. Quelques jours avant la fête ils envoyerent avertir les Cumains qu'un tel jour le sénat de la Campanie se rendroit à Hames pour y célébrer les sacrifices, & prier le sénat de Cumes de s'y trouver pour délibérer avec eux sur le parti qu'ils avoient à prendre. Les Cumains se douterent de la fraude ; mais comme ils espéroient d'en tirer avantage, ils accepterent le rendez-vous. Ils envoyerent d'abord des députés au consul Sempronius Gracchus, pour lui donner avis de tout ce qui se passoit, & pour lui apprendre que la fête seroit dans trois jours, & que tout le sénat de la Campanie seroit à Hames avec des troupes. Sempronius profitant de cet avis, ordonne aux Cumains de retirer dans leur ville tous les biens de la campagne, & de se tenir renfermés dans leurs murailles. La veille de la fête il s'approcha de Cumes avec son armée. Déjà l'assemblée étoit formée à Hames. Marius Alfius qui étoit le souverain magistrat, campoit près de-là avec un corps de quatorze mille hommes. Il étoit bien plus occupé à préparer les sacrifices & à assûrer le succès de sa ruse, qu'à fortifier son camp, & qu'à se mettre à couvert de toute surprise. On fit à Hames des sacrifices pendant trois jours, & le dernier jour la fête devoit finir par une veille que l'on faisoit à l'honneur des dieux. Sempronius jugea que c'étoit le tems le plus propre pour l'exécution de son dessein. Il

ordonne

ordonne à ses troupes de repaître sur la dixieme heure du jour, & de se reposer jusqu'à l'entrée de la nuit ; à la premiere veille il se met en marche, arrive à Hames sur le minuit, trouve le camp fort négligé, tout le monde étant occupé à cette veille religieuse ; entre par toutes les portes, & surprend les uns endormis, & les autres qui revenoient sans armes après la veille finie. Il leur tua plus de deux mille hommes avec leur général Marius Alfius, & ne perdit pas plus de cent des siens. Il leur prit trente-quatre enseignes, & s'en retourna la nuit même à Cumes, craignant Annibal qui étoit campé sur le mont Tifate au-dessus de Capoue.

En effet Annibal n'eut pas plûtôt appris cet échec, qu'il partit pour arriver promptement à Hames, dans l'espérance qu'il surprendroit cette armée victorieuse, qui n'étoit composée que de nouvelles milices & d'esclaves, & qu'il la trouveroit occupée à dépouiller les morts & à ramasser le butin. Mais il se trompa : il trouva le camp vuide, & toutes les rues jonchées de morts. La plûpart de ses officiers le pressoient d'aller incontinent à Cumes, & de l'attaquer. Mais comme ses soldats n'avoient apporté que leurs armes, il s'en retourna à son camp de Capoue ; & dès le lendemain, touché des prieres des peuples de la Campanie, il partit pour ce siége ; & après avoir ravagé tous les environs, il campa à mille pas des murailles. Sempronius n'oublia rien pour se bien défendre. Annibal battoit la place avec une haute tour qu'il avoit élevée. Sempronius en éleva sur ses murailles une plus haute, & jetta tant de feu sur celle de l'ennemi, qu'il l'embrasa. Ceux qui la défendoient étoient obligés de se précipiter pour éviter les

flammes. Sempronius profitant de ce desordre, sort par deux portes, renverse les ennemis, & les pousse jusques dans leur camp ; de sorte qu'Annibal étoit plûtôt assiégé qu'assiégeant. Il périt dans cette occasion treize cent Carthaginois. Il y en eut cinquante neuf de pris ; & avant que les troupes d'Annibal pussent revenir de leur frayeur, Sempronius fit sonner la retraite & rentra dans sa place.

Annibal espérant que ce succès donneroit au consul l'audace d'en venir à un combat, se présenta en bataille devant les murailles; mais voyant que personne ne sortoit, & que le consul ne vouloit rien hasarder témérairement, il se retira à Capoue.

Sur ces entrefaites, les cinq vaisseaux qui portoient à Rome les ambassadeurs des Macédoniens & des Carthaginois, passerent devant Cumes. Sempronius détache quelques vaisseaux pour les reconnoître. Ceux qui conduisoient ces ambassadeurs ayant appris que le consul étoit à Cumes, y aborderent pour lui remettre leurs prisonniers. Sempronius ayant lû les lettres de Philippe & d'Annibal, les envoya au sénat par terre, & ordonna que l'on conduisit les prisonniers par mer. Le sénat ayant lû ces lettres & vû le traité, se trouva dans un grand étonnement ; car lorsqu'ils ne pouvoient qu'à peine resister aux Carthaginois, ils voyoient qu'ils alloient encore avoir les Macédoniens sur les bras. Leur courage les soutint en cette rencontre : ils donnerent tous les ordres, & prirent toutes les mesures nécessaires pour empêcher Philippe de sortir de ses états.

Fabius Maximus passe le Vulturne, reprend quelques places qui avoient quitté l'alliance des Romains,

Romains, va camper au-dessus du Vesuve, entre Capoue & le camp d'Annibal, & envoye Marcellus à Nole pour contenir cette place, où le peuple ne cherchoit que l'occasion de se rendre à Annibal. De-là ce proconsul faisoit tous les jours des courses dans les terres des Hurpins & des Samnites, où il mettoit tout à feu & à sang. Les Samnites envoyent des députés à Annibal lui représenter leur état, & combien il lui étoit honteux, après tant de batailles gagnées, de laisser périr ses alliés lorsqu'il pouvoit les sauver, en leur envoyant seulement une partie de ses Numides. Annibal leur répondit *qu'il alloit mener ses troupes dans les terres des alliés des Romains, pour attirer sur lui l'ennemi & les en délivrer.* Il ajouta, *que si la bataille de Thrasymene avoit été effacée par la bataille de Cannes, il feroit bien-tôt en sorte que cette derniere seroit effacée par une victoire plus signalée & plus éclatante.* Le lendemain, laissant dans son camp quelques troupes pour le garder, il marche à Nole avec le reste de son armée. Là il fut joint par Hannon, qui lui amena le renfort & les éléphans qu'on lui avoit envoyés d'Afrique. D'abord il essaya d'ébranler la fidélité de Nole; mais n'ayant pû y réussir, il enveloppa la place comme pour donner un assaut général. Marcellus fit une furieuse sortie, & renversa tout ce qui osa lui faire tête, jusqu'à ce qu'un grand orage vint séparer les combattans.

Deux jours après Annibal envoya une partie de son armée fourrager tous les environs. Marcellus profitant de cette occasion, sort à la tête de ses troupes, & va l'attaquer brusquement. Après un combat fort rude, les Carthaginois furent battus. Marcellus leur tua plus de cinq

 mille

mille hommes & quatre éléphans, fit six cent prisonniers, prit dix-huit enseignes & deux éléphans; & après le combat, près de treize cent cavaliers Espagnols ou Numides vinrent se rendre à lui, & lui furent toujours fideles; il n'y eut pas mille morts de son côté.

Après cet échec, Annibal envoya Hannon dans le pays des Bruttiens, avec les troupes qu'il lui avoit amenées, alla hiverner dans la Pouille, & campa autour d'Arpi. Il y eut-là divers combats pendant l'hiver. Annibal pressé par les instantes prieres des peuples de la Campanie de s'approcher de Capoue que les Romains menaçoient d'attaquer, leva son camp d'Arpi, & alla se loger dans son ancien camp de Tifate, au-dessus de Capoue. De-là il descendit au lac d'Averne, comme pour y faire un sacrifice; mais en effet pour tâcher d'attirer Putéoles dans son parti.

Pendant qu'il étoit-là, il arriva dans son camp cinq jeunes hommes des plus nobles de Tarente, qui avoient été pris à la bataille de Thrasymene & à celle de Cannes, qu'Annibal avoit renvoyés sans rançon. Ces jeunes gens pour lui témoigner leur reconnoissance, avoient porté la plus grande partie de la jeunesse de Tarente à préférer son alliance à celle des Romains; ils lui dirent qu'ils venoient de leur part le prier de s'approcher de Tarente avec son armée, & l'assûrer qu'on ne l'auroit pas plûtôt apperçu de dessus les murailles, que la place lui ouvriroit ses portes. Annibal souhaitoit avec passion de se voir maître de Tarente, ville très-puissante & très-riche, & d'ailleurs ville maritime, qui ouvroit à Philippe un port assûré s'il vouloit passer en Italie, Brunduse étant au pouvoir des Ro-

mains.

mains. Annibal, après avoir achevé son sacrifice, fit le dégât dans toutes les terres de Cumes jusqu'au cap de Misene, & tomba sur Putéoles pour la surprendre. Mais la place étoit forte & par la nature & par l'art, & il y avoit une garnison de six mille hommes. Annibal ayant tâté la place pendant trois jours sans aucun effet, alla ravager les terres de Naples, & s'approcha de Nole pour profiter de la disposition du peuple qui étoit entiérement pour lui. Mais Marcellus prévint & empécha les effets de cette bonne disposition, en y envoyant six mille hommes de pied & trois cent chevaux.

Cependant le consul Fabius s'approche de Casilinum, où il y avoit garnison Carthaginoise, pour tâcher de surprendre cette place & de s'en emparer. Dans le même tems Hannon vient du pays des Bruttiens avec un gros corps d'infanterie & de cavalerie, pour se rendre maître de Bénevent; & Tibérius Gracchus y arrive de Lucerie, & entre dans la place. Il est informé qu'Hannon est campé à trois milles de-là sur le fleuve Calore, & qu'il fait le dégât aux environs. Il sort de Bénevent, s'avance jusqu'à mille pas d'Hannon, assemble ses troupes, les harangue, & promet la liberté à tous ceux qui lui apporteroient la tête d'un ennemi. Cette promesse qui devoit lui assûrer la victoire, pensa la lui ravir d'entre les mains. Car ses soldats, après avoir fait un grand carnage, s'amuserent à couper les têtes des Carthaginois, & cesserent de combattre. Les tribuns ayant rapporté cela à Gracchus, il fit publier qu'on jettât les têtes, que l'on continuât le combat, & que l'on n'espérât de liberté, si ce jour-là l'ennemi n'étoit défait & mis en fuite. Cela enflamma tellement le courage des

troupes,

troupes, qu'elles se jetterent sur l'ennemi, en firent un grand meurtre, & le pousserent dans son camp, où ils entrerent avec lui. Dans ses retranchemens le combat recommença avec une nouvelle furie, & devint encore plus sanglant. De toute l'armée d'Hannon, il ne se sauva pas deux mille hommes, la plûpart cavalerie, qui prirent la fuite avec leur général. Tout le reste fut tué ou fait prisonnier, & on prit trente-huit enseignes. Gracchus ne perdit pas deux mille hommes, il donna la liberté à tous les soldats sans distinction. Il ne laissa pas d'en punir quatre mille qui avoient mal fait leur devoir. Mais pour ne pas ternir par une trop grande sévérité une si heureuse journée, il se contenta d'ordonner que pendant toutes leurs campagnes, ils ne pourroient jamais repaitre que debout, excepté en cas de maladie. Les troupes victorieuses, toutes chargés de butin, rentrerent dans Bénevent, en dansant & en folâtrant. On eût dit que c'étoient des gens qui, un jour de fête, revenoient d'un festin, & non d'une grande bataille.

Cependant Annibal, après avoir fourragé les terres de Naples, s'étoit rapproché de Nole. A son approche, Marcellus rappella Pomponius, qui étoit avec un corps de troupes au-dessus de Suessule, & se prépara à marcher à l'ennemi. Dans ce dessein il fit sortir la nuit Claude Néron avec la cavalerie, par la porte opposée au chemin par où Annibal venoit à lui, & lui ordonna de faire un grand circuit, de suivre la marche d'Annibal, & de tomber sur lui par les derrieres dès qu'il verroit le combat engagé. On ne sait si Néron s'égara la nuit, ou s'il n'eut pas assez de tems pour exécuter cet ordre. Mais s'il fût

arrivé

arrivé à point nommé, Annibal étoit entiérement défait.

Marcellus ſeul l'avoit déjà battu ; mais n'ayant pas aſſez de cavalerie, il n'oſa le pourſuivre, & fit ſonner la retraite. Annibal perdit plus de deux mille hommes, & les Romains n'en perdirent que quatre cent. Néron, après avoir inutilement fatigué ſes troupes ſans avoir vu l'ennemi, rentra le ſoir dans Nole. Marcellus lui fit une ſévere reprimande, & lui dit qu'il n'avoit tenu qu'à lui que les Romains n'euſſent rendu ce jour-là à Annibal l'échec qu'ils avoient reçu à la bataille de Cannes. Le lendemain il ſe préſenta encore en bataille ; mais Annibal ſe tint dans ſon camp, avouant par-là ſa défaite ; & deux jours après, deſabuſé de l'eſpérance de ſe rendre maître de Nole, il décampa la nuit, & s'approcha de Tarente, où il avoit des intelligences qui lui promettoient un plus heureux ſuccès. Il planta ſon camp à mille pas de la place ; & voyant qu'on ne faiſoit rien de tout ce qu'on lui avoit fait eſpérer, après avoir attendu inutilement quelques jours, il décampa & alla à Salapie, qu'il remplit de toute ſorte de proviſions, comme un lieu où il pourroit hiverner commodément, & ſans s'éloigner de Tarente, dont il eſpéroit que le peuple lui ouvriroit enfin les portes. Son eſpérance ne fut pas vaine. Treize jeunes hommes des plus nobles familles, à la tête deſquels étoient Nicon & Philemene, entreprirent de lui livrer la place ; & voici comment la trame fut conduite. Avant que de rien commencer, ils voulurent s'aboucher avec Annibal. Ils ſortent donc de Tarente la nuit, ſous prétexte d'aller à la chaſſe ; car ils étoient grands chaſſeurs. Quand ils furent aſſez près du camp d'Annibal, ils demeurerent

cachés

cachés dans les bois ; & Nicon & Philémene s'étant approchés des gardes avancées, furent pris & menés à Annibal ; ils lui communiquerent leur dessein, & Annibal les renvoya comblés de louanges, & plus encore de promesses ; & afin qu'ils pussent plus facilement gagner la confiance de leurs citoyens, il leur permit d'emmener avec eux quelques troupeaux qui paissoient assez loin du camp. Les Tarentins ravis de cette proie qui fournissoit abondamment & à leurs sacrifices & à leurs festins, louerent leur fidélité, & s'accoutumerent à les voir sortir sans entrer dans aucune défiance. Ils répeterent cela plusieurs jours, & ils rentroient dans la place toujours chargés de butin & de gibier, dont ils faisoient part au gouverneur & aux officiers qui étoient aux portes. Dans une de ces sorties, ils conclurent leur traité avec Annibal. Les conditions furent que les Tarentins demeureroient libres, qu'ils conserveroient leurs loix & leurs privileges, qu'ils ne seroient obligés à aucun tribut, & qu'ils ne recevroient aucune garnison que de leur consentement.

Quand Philémene eut si bien gagné la confiance des gardes des portes, qu'ils le laissoient entrer à toute heure au premier coup de sifflet, Annibal jugea qu'il pouvoit exécuter son entreprise. Il choisit dans ses troupes dix mille hommes les plus déterminés & les plus dispos, tant cavalerie qu'infanterie, leur fait prendre des vivres pour quatre jours ; & à la quatrieme veille de la nuit il se met en marche, & va camper à quinze milles de Tarente. On étoit convenu que pendant qu'il iroit gagner la porte Temenide, Philemene se présenteroit à l'autre porte, par laquelle il avoit accoutumé d'entrer. Cela fut exécuté

exécuté. A l'entrée de la nuit, Annibal se met en marche, & sur le minuit il arrive à la porte Temenide dans un grand silence. Nicon qui étoit resté dans la place avec les autres conjurés, s'approche de cette porte, trouve les gardes endormis, les poignarde, & ouvre la porte. Annibal entre avec son infanterie, & laisse dehors sa cavalerie, qui consistoit en deux mille chevaux, afin qu'il pût avoir un secours tout prêt s'il paroissoit quelque ennemi, ou s'il arrivoit quelque autre chose qu'on n'auroit pas prévue. Philemene de son côté, suivi de deux mille Africains, se présente à l'autre porte avec un grand sanglier qu'Annibal lui avoit fourni. Au premier signal, le garde lui ouvre le guichet. Philemene qui tenoit un bout de la civiere sur laquelle étoit le sanglier, entre avec un chasseur homme de main, & deux jeunes hommes qui tenoient l'autre bout de la civiere. Pendant que le garde admire la grandeur du sanglier, Philemene le perce de son épieu. Trente Africains qui marchoient les premiers, entrent après eux & ouvrent la grande porte. Les troupes qui les suivoient entrent en même tems, & étant arrivées à la place, elles se joignent à Annibal qui étoit en bataille.

Le lendemain Annibal fit publier à son de trompe, que tous les Tarentins se rendissent sans armes à la place. Là il leur fit un discours qui fut suivi des acclamations de toute l'assemblée, leur ordonna de se retirer dans leurs maisons, & d'écrire chacun sur leur porte *Tarentins*, avec défenses, sur peine de la vie, d'écrire ce mot sur aucune porte des maisons des Romains.

La ville étant prise de cette maniere, il restoit encore la citadelle qui étoit très forte, où le

commandant

commandant Romain C. Livius s'étoit retiré avec tous les Tarentins qui avoient suivi son parti. Annibal, pour assûrer sa ville contre la garnison Romaine, creusa devant la citadelle un grand fossé, qu'il accompagna d'un rempart garni de palissades. Les Romains firent une furieuse sortie sur les travailleurs. Il y eut-là un grand combat, où les Romains perdirent beaucoup de monde.

Annibal, après avoir fortifié la ville, y laissa une forte garnison, & alla camper à cinq milles sur le fleuve du Galese, que la plûpart des auteurs nomment *Eurotas*, du nom de la riviere de Lacédémone; parce que les Tarentins étant colonie des Lacédémoniens, ont conservé beaucoup de noms de Lacédémone, & les ont donnés à différens lieux de leur pays.

Pendant qu'Annibal se prépare à faire le siége de la citadelle, il arriva par mer aux Romains un grand secours de Métaponte, qui fit perdre aux Carthaginois l'espérance de se rendre maîtres de la citadelle par la force, & qui releva si fort le courage des Romains, qu'ils firent la nuit même une sortie, où ils renverserent ou brûlerent les ouvrages des ennemis.

Annibal assembla les principaux de Tarente, & leur dit, *qu'il ne voyoit aucun moyen de forcer la citadelle pendant que les ennemis seroient maîtres de la mer. Que s'il pouvoit avoir des vaisseaux pour leur couper les convois & tout autre secours, il les réduiroit bientôt à se retirer ou à se rendre.* Les Tarentins tomboient d'accord de tout ce qu'il disoit. Mais ils lui représentoient qu'il falloit renoncer à toute espérance d'avoir des vaisseaux, à-moins qu'on ne fit venir la flotte qui étoit en Sicile; ce qui étoit impraticable, & qu'il étoit

également

également impossible de faire passer dans la haute mer les vaisseaux qu'ils avoient dans un petit golfe: car comment ces vaisseaux pourroient-ils sortir pendant que la citadelle étoit maîtresse du port ?

Annibal répondit : *Ce que la nature semble rendre impossible, devient souvent facile par l'art & par les bons conseils. Heureusement votre ville est située dans la plaine, elle est traversée par de grandes rues. Il y en a une très-large qui aboutit à la place le long du mur entre la citadelle & la ville, & qui mene depuis le port jusqu'à la mer. Je ferai voiturer par charroi vos vaisseaux, par ce chemin, au côté de la ville qui regarde le midi, & je vous rendrai maîtres de la mer sans beaucoup de peine.*

Les Tarentins admirerent cette invention, & crurent qu'il n'y avoit rien d'impossible à son esprit & à son courage. On prépara les chariots & les machines nécessaires pour ce transport, & en peu de jours ces vaisseaux firent le tour de la citadelle, parurent à l'ancre devant le port, & ôterent aux assiégés toute espérance de secours. Annibal, après avoir encore fortifié la garnison de la ville, se retira avec le reste de ses troupes dans son camp qui étoit à trois journées de Tarente, & y passa tranquillement l'hiver.

Cependant les deux consuls, Fulvius Flaccus & Appius Pulcer, étoient dans le pays des Samnites, & se préparoient à faire le siége de Capoue. Les Capouans pressés déjà par la famine, députent à Annibal pour le prier de leur envoyer du bled, avant que les consuls arrivent avec leurs légions, & que tous les chemins soient occupés par les troupes Romaines. Annibal ordonne à Hannon de passer du pays des Bruttiens dans la Campanie, & d'envoyer à

Capoue

Capoue des convois avec des escortes suffisantes. Hannon se met en état d'exécuter cet ordre. Les consuls en étant avertis, Fulvius se rend la nuit à Bénevent avec son armée. Il apprend-là qu'Hannon est allé avec la plus grande partie de ses troupes, pour ramasser le bled qu'on avoit serré pendant l'été, & qu'il a déjà assemblé deux mille chariots pour un grand convoi. Il ordonne à ses soldats de se tenir prêts pour la nuit suivante. Ils partent sur la quatrieme veille, laissant à Bénevent tous les bagages, & arrivent avant le point du jour devant le camp des Carthaginois, qu'ils attaquent avec furie. Les Carthaginois font une si vigoureuse défense, que le consul se préparoit à se retirer. Mais Vibius qui commandoit une cohorte de Péligniens, ayant pris l'étendard à son enseigne, le jette dans le camp avec des exécrations horribles contre lui-même & contre sa troupe, si on laisse cet étendard au pouvoir des ennemis, & en même tems il se lance dans les retranchemens. D'un autre côté T. Pedanius, qui étoit le premier des centurions, ayant aussi arraché l'étendard à son enseigne, *Cet étendard*, dit-il, *& le centurion vont être bientôt dans le camp. Me suive qui voudra empêcher que les ennemis n'en demeurent les maîtres.* Il le jette & s'élance au-delà des palissades & du fossé; sa compagnie se jette après lui, & toute la légion le suit. Cela donna une si grande émulation à tous les soldats, & ralluma tellement leur courage, qu'ils se jetterent en foule sur les retranchemens, & les forcerent. Il y en eut beaucoup de blessés à cette attaque, mais ils n'en étoient que plus animés; ceux même dont le sang qu'ils perdoient, épuisoit entiérement les forces, faisoient de nouveaux efforts pour

aller au moins mourir dans les retranchemens. Le camp étant forcé, ce ne fut plus un combat, ce fut un carnage horrible. Les Romains tuerent plus de six mille hommes, firent plus de sept mille prisonniers, prirent tous les fourrageurs, tous les chariots, & toutes les bêtes de somme, & emporterent un très-grand butin.

Capoue apprit cet échec le jour même, & envoya de nouveaux députés à Annibal lui annoncer que les deux consuls étoient à Bénevent à une journée d'elle, que la guerre étoit à ses portes, & que s'il ne la secouroit promptement, elle alloit tomber au pouvoir des Romains. Annibal répondit qu'il auroit soin de sa conservation, & envoya avec ses députés deux mille chevaux, afin qu'avec ce secours les Capouans pussent empêcher le pillage de leurs terres.

Les deux consuls persuadés que s'ils se rendoient maîtres d'une ville aussi riche que Capoue, ils rendroient leur consulat célebre, & effaceroient la honte dont le nom Romain étoit couvert pour avoir laissé pendant trois ans sa desertion impunie, partent de Bénevent pour aller faire ce siége. Avant leur départ, ils font venir à Bénevent Sempronius Gracchus, avec la cavalerie & l'armure legere, afin que si Annibal vouloit tenter le secours de Capoue, comme il le feroit sans doute, ce proconsul pût s'y opposer avec ce corps de troupes, & ils lui ordonnent d'établir un commandant sur les légions qu'il laisseroit dans la Lucanie. Le sort de ce proconsul & les signes qui l'annoncerent, méritent d'être rapportés. Avant son départ de la Lucanie, il fit un grand sacrifice. Le sacrifice achevé, deux serpens se glisserent secrettement & dévorerent le foie de la victime. Les Arus-

pices étonnés de ce prodige, ordonnerent que le facrifice fût recommencé. La feconde victime ne fut pas plûtôt immolée, que les mêmes ferpens revinrent & dévorerent le foie. La même chofe arriva une troifieme fois, & les ferpens fe retirerent. Les Arufpices affûrerent que ce prodige menaçoit le proconful, & l'avertiffoit de fe précautionner contre des traitres qui étoient cachés, & contre leurs pernicieux deffeins. Mais nulle prévoyance ne put détourner le deftin de Gracchus. Il y avoit dans la Lucanie un officier nommé Flavius, qui étoit à la tête du parti demeuré fidele aux Romains, & cette année-là il étoit préteur. Ce traître voulant fe faire un mérite auprès d'Annibal, & attirer fa faveur par quelque grand fervice, crut que ce n'étoit pas affez pour lui de paffer dans fon camp, & d'y entraîner les Lucaniens, il voulut encore fceller fon traité par le fang de fon général, qui étoit même fon hôte. Il va trouver Magon dans le pays des Bruttiens, & s'abouche fecrettement avec lui. Magon lui promet que s'il lui livre le général, les Lucaniens auroient amitié & alliance avec Annibal, feroient libres, & conferveroient leurs privileges & leurs loix. Flavius le mene dans le lieu qu'il avoit choifi, & où l'on pouvoit cacher un grand nombre de troupes. Le jour de l'exécution venu, ce traître va dans la tente de Gracchus, & lui dît qu'*il avoit fait une entreprife très-importante, mais qu'il ne pouvoit l'achever fans lui, qu'il avoit porté les Lucaniens rebelles à rentrer dans leur devoir, fur ce qu'ils voyoient eux-mêmes que les Romains étoient revenus du grand échec qu'ils avoient reçu à la journée de Cannes, & qu'au contraire les forces des Carthaginois dépériffoient tous les jours. Qu'il leur avoit re-*

préfenté

présenté que les Romains ne seroient pas implacables, & qu'il n'y avoit jamais eu de nation si portée & si prompte à pardonner. Combien de fois leurs ancêtres avoient-ils éprouvé cette humanité & cette clémence dans leur rebellion? Que les Lucaniens, déjà persuadés par ses paroles, ne demandoient qu'à entendre les mêmes choses de sa bouche pour avoir ce gage de sa foi; qu'il leur avoit marqué un lieu peu éloigné du camp Romain, où ils ne manqueroient pas de se rendre, & que l'affaire seroit conclue en peu de mots.

Gracchus ne se doutant d'aucune fraude, sort de son camp avec ses licteurs & un petit nombre de cavaliers, suit ce traître, & se précipite dans l'embuscade. Tout-d'un-coup les Lucaniens se levent, Flavius se met à leur tête, ils l'enveloppent & l'accablent de traits. Gracchus descend de cheval, exhorte sa petite troupe à honorer par leur courage le seul parti qui leur restoit, & de vendre cherement leur vie. Il leur ordonne de ne s'attacher qu'à Flavius pour punir sa perfidie, & leur dit que celui qui envoyera cette victime devant lui dans les enfers, acquerra une gloire immortelle, & se procurera la seule consolation qu'il puisse avoir dans sa mort. En même tems il entortille sa cotte d'armes autour de son bras gauche, car ils n'avoient point apporté de boucliers, & se jette au milieu des ennemis. Le combat fut plus long & plus opiniâtré qu'on ne devoit l'attendre d'un si petit nombre. Les Carthaginois font tous leurs efforts pour le prendre en vie; mais aux grands coups de main qu'il faisoit pour joindre Flavius, ils virent bientôt qu'ils ne pouvoient l'épargner sans s'exposer à perdre beaucoup de monde; ils l'accablent de traits, Gracchus tombe sans vie. Magon fait enlever son corps, & l'envoye jetter devant la

tente d'Annibal avec ses faisceaux. Annibal ordonne qu'on éleve un grand bûcher devant le camp, on y place le mort, toute l'armée fait des courses tout autour; les Espagnols dansant chacun à la maniere de leur pays, on célebre ses funérailles avec beaucoup de magnificence, & on les accompagne de grands éloges.

Annibal s'approche ensuite de Capoue, & trois jours après il se met en bataille & attaque les Romains. Pendant le combat, on voit arriver l'armée de Gracchus, conduite par son questeur. Les deux partis crurent que c'étoit un secours qui venoit à leur ennemi; ce qui les obligea à se séparer.

La nuit suivante les consuls, pour éloigner Annibal de Capoue, firent semblant d'abandonner le siége, & prirent leur marche, Fulvius vers les terres de Cumes, & Claude vers la Lucanie. Annibal informé de leur départ dès le matin, ne sait d'abord lequel il doit suivre. Enfin il se détermine à se mettre aux trousses de Claude. Mais Claude ayant amené Annibal où il vouloit, tourne tout court, & prenant un autre chemin, il retourne devant Capoue. Annibal trompé de cette maniere, se console en profitant d'une occasion favorable que la Fortune lui offrit. Il y avoit à Rome un officier nommé Centenius Psenula, qui avoit achevé ses campagnes, capitaine de la premiere compagnie des Triaires, & qui s'étoit rendu célebre par sa force & par son courage. Il se fait introduire dans le sénat par le préteur P. Cornélius Sylla. Il dit aux sénateurs *qu'il avoit une grande connoissance des lieux & de l'ennemi, & que s'ils vouloient lui donner seulement cinq mille hommes, il leur promettoit que bientôt il leur rendroit un ser-*

vice

vice signalé, & qu'il se serviroit contre Annibal des mêmes ruses dont Annibal s'étoit si heureusement servi contre leurs troupes. Cette promesse fut aussi follement crue, que follement faite. Car quelle folie à un simple capitaine de se croire capable de s'opposer à Annibal, comme si les qualités d'un soldat étoient celles d'un grand capitaine ? & quelle folie aux Romains de croire l'affaire douteuse entre Annibal & ce capitaine, entre une armée composée de vieux soldats aguerris, commandée par un général de cette réputation, & une armée presque toute composée de milices levées tumultuairement, & qui même manquoit d'armes ? Au lieu de cinq mille hommes, les sénateurs lui en donnerent huit mille, Romains ou alliés, & en chemin il ramassa un pareil nombre de volontaires. Il arriva bien-tôt dans le lieu où Annibal avoit suivi Claude. Dès que les deux armées furent en présence, elles se mirent en bataille. Le combat dura plus de deux heures, & plus qu'on ne devoit attendre d'une si grande inégalité. Centenius voyant ses troupes mal menées, & ne voulant ni trahir sa réputation ni survivre à un malheur où il avoit engagé les Romains par sa folle témérité, prit le seul parti digne de son courage ; il se jetta au milieu des ennemis, & se fit tuer ; son armée est passée au fil de l'épée, il n'en échappa pas deux mille hommes.

Cependant les consuls pressent le siége de Capoue, & n'oublient rien de ce qui peut en assûrer le succès. Annibal, averti que les troupes qui étoient aux ordres du préteur Cn. Fulvius, après avoir repris quelques places qui avoient abandonné l'alliance des Romains, enflées de ce succès, & chargées de butin, vi-

voient dans une grande licence, & qu'il n'y avoit ni ordre ni discipline dans leur camp ; & voyant une belle occasion de profiter de l'incapacité de Fulvius, comme il avoit déjà fait de celle de Centenius, il mena son armée dans la Pouille. Fulvius étoit campé près d'Herdonia. Dès que ses troupes eurent appris l'approche d'Annibal, elles furent sur le point d'arracher leurs enseignes, & de marcher à lui sans attendre l'ordre du préteur. On eut beaucoup de peine à les retenir & à calmer leur impatience. La nuit suivante, on rapporta à Annibal qu'il y avoit un grand mouvement & un grand tumulte dans le camp ennemi, & que les soldats pressoient Fulvius de prendre les armes. Sur cet avis il fait cacher trois mille de ses meilleurs soldats dans des bois & dans des buissons, leur donne ordre de se lever de leur embuscade au premier signal qu'il donneroit, envoye Magon avec deux mille chevaux occuper tous les chemins par où les ennemis pouvoient prendre la fuite, & met son armée en bataille à la pointe du jour. Fulvius ne refuse pas le combat. Mais la même témérité qui le fit sortir de ses retranchemens, présida à son ordonnance de bataille ; il la rangea avec tant d'incapacité, que ses troupes ne purent soutenir le premier choc des Carthaginois ; & pour lui il imita bien la folie de Centenius, mais il n'imita pas son courage : car dès que ses troupes eurent commencé à lâcher le pied, il prit un cheval, & s'enfuit avec deux cent cavaliers qui le suivirent. Toute son armée fut taillée en pieces ; de dix-huit mille hommes, il ne s'en sauva pas deux mille.

Les nouvelles de ces deux grandes pertes étant portées à Rome, toute la ville fut rem-

plie de deuil & d'effroi. Mais comme son courage étoit invincible, elle se rassûra bien-tôt & donna tous les ordres nécessaires. Les consuls qui étoient devant Capoue, envoyerent ordre à Neron, qui avoit un camp à Suessule, de venir les joindre avec ses troupes, & de ne laisser à Suessule qu'une garnison suffisante pour maintenir ce poste. Il y eut ainsi trois armées devant la place. On commença à l'envelopper d'un double fossé & d'une palissade, avec des forts d'espace en espace. Les assiégés firent plusieurs sorties pour renverser les travaux; mais ils furent continués avec tant de succès, que les assiégés furent obligés de se tenir renfermés dans leurs murailles.

Annibal qui ne voyoit aucun jour à rien tenter pour le secours de Capoue, étoit parti d'Herdonia, & s'étoit rapproché de Tarente, dans l'espérance qu'il se rendroit maître de la citadelle ou par la force ou par la ruse; mais n'ayant pu y réussir, il avoit marché à Brunduse, pour tâcher de la surprendre. Pendant qu'il perdoit-là son tems, il reçut les députés de Capoue, qui lui représenterent le malheureux état où ils étoient réduits, & qui le presserent de leur donner un prompt secours. Annibal leur répondit, *qu'il avoit déjà fait lever le siége de Capoue; qu'il alloit marcher contre les consuls, & qu'ils n'attendroient pas son arrivée.*

A Rome on créa de nouveaux consuls, & on prolongea le commandement à Fulvius & à Claude, qui étoient devant Capoue, dont le siége alloit fort lentement, la place étant plus resserrée que pressée. Annibal se trouvoit dans un grand embarras. Il ne savoit s'il devoit continuer le siége de la citadelle de Tarente, ou

vinssent par les derrieres l'assiéger lui-même, ou lui couper du-moins ses convois, résolut de se retirer. Mais il étoit combattu sur le parti qu'il devoit prendre. Capoüe est prise s'il s'en éloigne, & ses alliés vont l'abandonner. Dans cette extrémité il se détermine en grand capitaine ; il ne voit d'autre ressource pour lui, que de marcher à Rome avec toutes ses forces : car il obligera les proconsuls, ou à lever le siége pour venir au secours de la capitale de l'empire, ou à se partager ; & ce partage les affoiblissant tous deux, lui livrera quelque occasion favorable de faire un grand coup contre le consul qui marchera à Rome, ou mettra des Campaniens en état d'avoir bon marché de celui qui sera demeuré devant Capoue pour continuer le siége. Il fait prendre à ses troupes des vivres pour dix jours, & passe le Vulturne. Mais avant son départ il oblige, à force de présens, un Numide des plus déterminés à se hazarder de traverser le camp ennemi, & à tenter de porter aux assiégés ses lettres, par lesquelles il leur mandoit, *qu'il marchoit à Rome pour attirer après lui les proconsuls : Qu'ils ne perdissent donc point courage, bien sûrs qu'en tenant encore quelques jours, ils acquerroient une gloire immortelle, & se procureroient une entiere liberté.*

Le proconsul Fulvius averti du dessein d'Annibal par un transfuge, écrit sur le champ au sénat, qui s'assemble d'abord sur cette terrible nouvelle. Là Cornélius Asina fut d'avis d'écrire aux proconsuls pour leur ordonner de lever le siége, & de venir défendre Rome. Mais Fabius Maximus s'opposa à cet avis. Il trouvoit que ce feroit une honte horrible de lever le siége, & de se laisser tellement effrayer par les

ſe mettant à genoux & levant les mains au ciel, elles prient les dieux d'arracher Rome à un ſi cruel ennemi, & de les délivrer, elles & leurs enfans, des épouvantables malheurs qui les menacent.

Dans ce moment on apprend que le proconſul Fulvius arrive de Capoue avec une armée; & comme ſon pouvoir ceſſeroit dès qu'il ſeroit à Rome, à cauſe de la préſence des conſuls, le ſénat ordonna que le commandement lui ſeroit continué, & qu'il auroit le même pouvoir que les conſuls. Fulvius entre par la porte Capene, traverſe Rome, & va camper entre la porte Eſquiline & la porte Colline.

Annibal, après avoir fait le dégât ſur ſon paſſage, va camper ſur l'Anio, à trois milles de Rome, & à la tête de deux mille chevaux, il s'avance juſqu'à la porte Colline près du temple d'Hercule, & reconnoît la place. Fulvius ne crut pas devoir le laiſſer ainſi approcher des murailles avec tant de ſécurité & d'audace; il envoye contre lui quelque cavalerie, qui, après un aſſez long combat, l'oblige à ſe retirer.

Le lendemain Annibal paſſe l'Anio avec toute ſon armée, & ſe met en bataille. Fulvius & les conſuls ne refuſent pas le combat. Cette journée va décider de la fortune de l'empire, & Rome va être le prix du vainqueur. Le ſignal n'eſt pas plûtôt donné, que voilà une horrible pluie mêlée de grêle & de vents impétueux. Les deux armées ne peuvent y réſiſter, & ſont forcées de rentrer dans leurs retranchemens, pouvant à peine conſerver leurs armes. Le lendemain elles ſe remettent en bataille; un nouvel orage auſſi violent les ſépare; & elles ne ſont pas plûtôt retirées, qu'une admirable ſécurité ſuccede à

cette furieuse tempête. Les Carthaginois superstitieux prennent cet accident pour un effet de la colere des dieux, & Annibal dit : *Après la bataille de Cannes, mon imprudence m'empêcha de me rendre maître de Rome, & aujourd'hui c'est la fortune ennemie qui me l'arrache des mains.*

Deux choses rabattirent encore son courage & ses espérances. La premiere, c'est que dans le tems même qu'il tenoit Rome assiégée, les Romains envoyoient un nouveau renfort en Espagne ; & la seconde, qu'ayant fait publier la vente des comptoirs des banquiers qui étoient à la place Romaine, il ne s'étoit pas présenté un seul acheteur, & que les Romains n'eurent pas plûtôt mis à l'encan les terres qu'occupoient ses troupes, qu'on ne pouvoit suffire à recevoir les encheres. Quel peuple que le peuple Romain ! Et les dieux pouvoient-ils refuser leur secours à des hommes qui joignoient à un si grand courage une confiance si entiere dans leur protection ; à des hommes qui menacés de perdre l'Italie, continuoient la guerre en Sicile, en Sardaigne, en Espagne, & qui, assiégés dans leur capitale, livroient de grands combats devant ses murailles, & envoyoient de nouveaux renforts en Espagne ?

Cette magnanimité & cette constance firent renoncer Annibal au vain espoir de se rendre maître de Rome. Il leva son camp, & retourna dans la Campanie. Le proconsul Fulvius reprend en même tems le chemin de Capoue.

Comme Annibal ne tentoit plus rien pour secourir cette place, les Capouans assemblerent leur sénat. On jugera de leur desespoir par l'avis que proposa Vibius Virius, un des principaux citoyens, & celui qui avoit été le premier

auteur

auteur de leur révolte. Sur ce que le plus grand nombre représentoit que dans l'extrémité où ils étoient réduits, & n'ayant plus aucune espérance de secours, ils n'avoient d'autre parti à prendre que d'envoyer des députés aux généraux Romains pour convenir d'une capitulation ; Vibius fit un long discours, où il dit entr'autres choses : *Tout ce que nous avons attenté contre Rome, doit nous faire desespérer de notre pardon. Les Romains encore plus irrités contre Capoue que contre Carthage, nous feront souffrir tout ce qu'il y a de plus cruel ; pour moi je suis résolu de me dérober à leur fureur par une mort honnête & douce. Je ne subirai ni la honte du triomphe, ni l'infamie du supplice qui nous est préparé. Ceux qui auront le même courage, n'ont qu'à venir chez moi. J'ai fait préparer un grand festin où, après que nous nous serons remplis de vin & de viande, on nous présentera à tous à la ronde une coupe que je boirai le premier, & qui nous délivrera de la terrible nécessité de voir, d'entendre, & de souffrir toutes les choses attroces qui nous attendent. L'ennemi ne sera pas même maître de notre corps : car j'ai ordonné qu'on éleve devant ma porte un grand bûcher, où l'on nous jettera dès que nous serons expirés, & qui sera tout l'appareil de nos funérailles. C'est le seul chemin honnête & libre qui nous reste pour courir à la mort. Les Romains seront forcés d'admirer notre courage, & Annibal de rougir d'avoir abandonné des alliés si fideles & si dignes d'être secourus.* Ce discours de Vibius fut reçu avec plus d'applaudissement qu'on ne témoigna de résolution à lui obéir. Il n'y eut que vingt-sept sénateurs qui le suivirent, & qui s'étant mis à table avec lui, bûrent la coupe. Après s'être embrassés & s'être dit les derniers adieux, en déplorant leur malheureux sort & celui de

 leur

leur patrie, les uns resterent dans la salle du festin pour être brûlés tous ensemble sur le même bûcher, & les autres se retirerent chez eux. Les viandes dont ils s'étoient remplis, affoiblirent la force du venin; ils resisterent le reste de la nuit & une partie du lendemain: mais ils eurent tous le bonheur d'expirer avant que la place fût rendue.

Le lendemain les assiégés livrent aux Romains la porte de Jupiter, & le lieutenant C. Fulvius entre avec une légion & deux aîles de cavalerie. On punit les principaux auteurs de la rebellion. La plûpart vouloient que l'on rasât la ville, mais on se contenta de lui ôter ses loix & ses privileges; on la priva du droit de s'assembler & de faire aucune délibération publique, & on résolut qu'on y envoyeroit de Rome toutes les années un magistrat pour y rendre la justice au nom des Romains.

Cet exemple fit perdre courage à la plûpart des autres villes qui avoient embrassé le parti des Carthaginois: car Annibal ne pouvant les tenir en bride par des garnisons, ce qui auroit épuisé toute son armée, les abandonna après les avoir saccagées, & elles se rendirent aux Romains.

Cependant la citadelle de Tarente étoit fort pressée par la disette, car elle ne pouvoit recevoir des vivres que de la Sicile; & une flotte de vingt vaisseaux commandée par Démocrate, croisoit sur cette mer pour couper les convois. Quintius, homme d'une naissance obscure, mais qui s'étoit rendu célebre à la guerre par plusieurs grandes actions, ayant assemblé à Rhege un pareil nombre de vaisseaux, menoit un convoi à la citadelle. Ces deux flottes s'étant ren-

contrées,

contrées, donnerent un furieux combat. On en vint d'abord à l'abordage. Le combat le plus remarquable se passa entre le vaisseau le Quintius & celui de Nico qui commandoit un vaisseau Tarentin. Celui-ci ayant percé d'un coup de lance Quintius qui combattoit sur la proue avec beaucoup de valeur, saute dans son vaisseau & chasse les Romains de la proue. Ceux de la pouppe se défendent encore, & font tous leurs efforts pour le repousser. Mais un vaisseau Tarentin s'étant approché, le vaisseau Romain, pressé par la pouppe & par la proue, fut pris; les autres vaisseaux prirent la fuite, & le convoi fut dissipé.

Cet échec que les Romains reçurent par mer, fut compensé par un avantage qu'ils remporterent sur terre. La ville de Tarente avoit envoyé au fourrage quatre mille hommes, qui s'étoient répandus dans la campagne. Livius qui commandoit dans la citadelle, fit sortir contre eux deux mille hommes sous les ordres d'un brave officier nommé Persius, qui battit les fourrageurs, & en tua un grand nombre; les autres se retirerent dans la ville avec précipitation, de peur qu'elle ne fût prise, & ils n'emporterent aucun fourrage.

Le consul Marcellus, après s'être rendu maître de Salapie par la trahison de Blasius, un des principaux de cette place, étoit passé dans le pays des Samnites, où il prit de force les villes de Maronée & de Meles, & trois mille hommes qu'Annibal y avoit mis en garnison. Il avoit fait un grand butin, & il avoit trouvé dans ces places deux cent quarante mille mesures de bled & cent dix mille mesures d'orge.

La joie de ce grand succès fut bientôt troublée

par ce qui arriva à Herdonée. Le proconsul Cn. Fulvius s'en étoit approché dans l'espérance qu'elle se rendroit bientôt ; car il savoit qu'elle n'étoit plus ferme dans le parti d'Annibal, depuis qu'il s'étoit retiré dans le pays des Bruttiens après la perte de Salapie. Cette confiance l'avoit empêché d'en presser le siége, quoiqu'elle ne fût ni forte d'assiete ni dépourvue d'une bonne garnison, & faisoit qu'il vivoit avec beaucoup de négligence & sans aucune discipline.

Annibal averti par ses espions, part du pays des Bruttiens, marche à grandes journées à Herdonée pour prévenir le bruit de son approche, & pour surprendre le proconsul, & se présente en bataille devant lui. Fulvius qui lui étoit fort inférieur en prudence & en forces, mais qui l'égaloit en audace, ne refuse pas le combat, & range ses troupes à la hâte. Annibal avant que de charger, donne ordre à sa cavalerie que lorsqu'elle verra le combat engagé avec l'infanterie, elle tourne les ennemis, & qu'une partie attaque leur camp, & que l'autre partie leur donne en queue. Cela fut exécuté. Les Romains qui avoient déja perdu beaucoup de monde, n'eurent pas plûtôt entendu à leur dos les cris de ceux qui étoient entrés dans leur camp, & de ceux qui les pressoient par les derrieres, qu'ils prirent la fuite. Fulvius fut tué avec onze tribuns, & treize mille hommes de ses meilleures troupes, & le camp fut pris. Marcellus qui étoit dans le pays des Samnites, reçut les débris de cette armée, & écrivit au sénat la grande perte qu'on avoit faite à Herdonée, & il finit sa lettre par ces paroles : *C'est moi qui ai arrêté la fureur d'Annibal après la bataille de Cannes, je vais*

marcher

marcher à lui, & en peu de jours je rabattrai la joie excessive que lui donne ce succès.

Annibal qui savoit qu'Herdonée avoit été sur le point de se rendre aux Romains, & qui ne doutoit point qu'elle n'abandonnât son parti dès qu'il se seroit retiré, fit passer ses habitans à Thuries & à Métaponte, la brûla, & fit mourir les principaux qui avoient eu des conférences secrettes avec Fulvius.

Marcellus pour accomplir la grande promesse qu'il venoit de faire au sénat, passe dans la Lucanie, & va camper près de la ville de Numistron, à la vûe d'Annibal, qui occupoit les hauteurs ; & pour marquer une plus grande confiance, il se mit en bataille le premier. Annibal s'y met aussi de son côté. Il y eut-là un grand combat, qui dura depuis la troisieme heure jusqu'à la nuit avec un égal avantage : la nuit sépara les combattans. Le lendemain, à la pointe du jour, Marcellus sort de ses retranchemens, se remet en bataille parmi des monceaux de morts, y demeure la plus grande partie du jour, & voyant qu'Annibal ne paroît point, il dépouille les morts des ennemis, & fait brûler les siens.

La nuit suivante, Annibal leva son camp avec un grand silence, & tira vers la Pouille. Le lendemain, dès que le jour eut découvert sa fuite, Marcellus laissa à Numistron ses blessés, avec un détachement, se mit à ses trousses, & l'atteignit près de Venuse. Ils camperent-là en présence quelques jours, & il y eut plusieurs rencontres, qui furent plûtôt des escarmouches que des combats. Les deux armées passerent dans la Pouille sans aucun combat qui mérite d'être rapporté. Annibal décampoit la nuit pour chercher quelqu'endroit propre à une embuscade ; mais

Marcellus

Marcellus évita tous ses piéges : car il ne le suivoit qu'en plein jour, & ne marchoit que par les lieux qu'il avoit fait reconnoitre.

Cependant les Romains envoyent à la citadelle de Tarente un grand convoi de vivres & un renfort de mille hommes.

Dans le même tems Valérius Messala qui commandoit la flotte, eut ordre de passer en Afrique avec cinquante vaisseaux pour y faire le dégât, pour s'éclaircir de ce que faisoient les Carthaginois, & des desseins qu'ils pouvoient former. Messala aborde près d'Utique, fait une descente, ravage toutes les terres des environs, enleve un grand nombre de Carthaginois, fait un grand butin, & retourne à Lilybée le troisieme jour après qu'il en étoit parti. Par le rapport des prisonniers, on apprit que Massinissa, fils de Gala, jeune homme d'une grande valeur, avoit assemblé cinq mille Numides ; qu'il faisoit de nouvelles levées par toute l'Afrique, pour les envoyer en Espagne à Asdrubal, afin qu'il allât joindre Annibal en Italie avec une grosse armée, comme la victoire dépendant de cette jonction, & que d'ailleurs on préparoit une grande flotte qui passeroit bientôt en Sicile.

Ces nouvelles épouvanterent extrêmement le sénat : car l'Italie pouvant à peine resister à Annibal seul, que deviendroit-elle si Asdrubal l'avoit joint ? Cette frayeur redoubla leurs soins & leur vigilance. Sans attendre le tems des comices, on nomma consuls Fabius Maximus pour la cinquieme fois, & Qu. Fulvius Flaccus pour la quatrieme ; & on continua à Marcellus le commandement de son armée. Fabius eut ordre de marcher à Tarente pour en faire le siége, & Fulvius fut destiné à passer dans le pays des

Bruttiens,

Bruttiens. On prit dans le temple de Saturne tout l'or du vingtieme qui y étoit gardé pour les dernieres extrémités. Il s'y en trouva quatre mille livres pesant. On en donna cinq cent livres aux consuls & aux proconsuls. On en remit cent livres de plus à Fabius pour la citadelle de Tarente, & on employa le reste à habiller les troupes qui faisoient la guerre en Espagne avec beaucoup de succès.

Les consuls avant que de partir de Rome, travaillerent à expier les prodiges qui venoient d'arriver en différens lieux. Sur le mont d'Albe la statue de Jupiter, & l'arbre qui étoit près du temple ; à Ostie, le lac ; à Capoue, les murailles de la ville & le temple de la Fortune ; à Sinuesse, le mur & la porte avoient été frappés de la foudre ; le lac d'Albe avoit paru tout de sang ; & à Rome, au-dedans du sanctuaire du temple de la Fortune, une petite statue qui étoit sur la couronne de la déesse, lui étoit tombée sur les mains ; à Privernum, un bœuf avoit parlé, & un vautour s'étoit rabattu dans une boutique au milieu de la place toute remplie de monde, & à Sinuesse il étoit né un androgyne & un enfant qui avoit la tête d'un éléphant, & il avoit plu du lait. Pour l'expiation de ces prodiges, on immola les plus grandes victimes, on ordonna un jour des prieres publiques dans tous les temples, & on célébra les jeux en l'honneur d'Apollon.

Les consuls partirent ensuite. Fulvius partit le premier, & marcha à Capoue. Fabius le suivit peu de jours après, & l'ayant joint il lui remontra de quelle importance il étoit qu'il occupât Annibal, pendant que de son côté il feroit le siége de Tarente. Que si on pouvoit lui enle-

vez

ver cette place, il n'auroit plus de retraite sûre en Italie, & seroit obligé de l'abandonner. Il écrivit la même chose à Marcellus qui se mit en campagne dès que le printems fut venu, & alla rencontrer Annibal qui étoit devant Canuse, & qui sollicitoit cette place d'abandonner les Romains. Annibal averti de son approche, leve son camp & se retire dans des lieux couverts. Marcellus le suit; & campant toujours à sa vûe, il paroît tous les matins en bataille devant lui. Annibal se contentoit d'engager de legers combats; & évitoit d'en venir à une bataille générale; mais il y fut attiré malgré lui: car Marcellus l'ayant joint dans une grande plaine, tomba sur ses troupes qui travailloient à se retrancher. Annibal fit soutenir ses travailleurs, & enfin le combat devint général; & comme la nuit approchoit, les deux armées se retirerent avec un égal avantage, & se retrancherent à la hâte dans leur camp. Le lendemain, à la pointe du jour, Marcellus parut en bataille. Annibal étonné & affligé, assemble ses troupes & leur dit: *Le souvenir de la bataille de Thrasymene & de celle de Cannes doit animer votre courage, & vous porter à faire tous vos efforts pour reprimer la férocité de cet ennemi, qui ne nous donne le tems ni de camper, ni de faire tranquillement une marche. Tous les matins le soleil levé éclaire son audace, & le trouve déja armé. Après tant de batailles gagnées, il ne nous est pas permis de respirer; & dans le sein même de la victoire, nous ne pouvons jouir d'aucun repos. Il faut chasser cet homme, ou vous resoudre à ne voir point de fin à vos travaux. Reveillez donc votre courage, & déployez aujourd'hui toute votre valeur dans ce dernier combat pour vous assûrer le fruit de tous les autres.*

Les Carthaginois enflammés par ces exhortations, & honteux d'avoir tous les jours l'ennemi sur les bras sans aucun relâche, chargent avec furie ; on combattit deux heures avec beaucoup d'acharnement : enfin l'aile droite des Romains & les troupes d'élite vivement pressées, lâchent le pied. Marcellus pour les soutenir, fait passer sa dix-huitieme légion de la queue à la premiere ligne ; comme cette premiere ligne cede sa place en desordre, & que la légion s'avance mollement & avec lenteur, Annibal profite de leur trouble, redouble ses efforts, & répand par tout la terreur & la fuite. Les Romains perdirent en cette occasion deux mille sept cent hommes tant citoyens qu'alliés, quatre centurions, deux tribuns de soldats & six enseignes.

Marcellus rentré dans son camp, fit à ses troupes un discours terrible ; il leur dit *qu'il voyoit bien devant lui des armes Romaines & des corps d'hommes, mais qu'il ne voyoit pas un Romain.* Ce mot les piqua vivement, & les affligea plus que leur défaite. Ils jettent tous de grands cris, & le prient avec larmes de leur pardonner leur malheur & d'éprouver leur courage. *Je l'éprouverai aussi*, leur dit-il, *& dès demain je vous ramenerai au combat, afin que vous deviez votre pardon à votre victoire.* Il fait donner de l'orge aux cohortes qui avoient abandonné leurs enseignes, condamne les centurions qui les avoient perdues, à se tenir debout tout le jour sans ceinture, l'épée à la main, leur ordonne de se ranger le lendemain sous leurs drapeaux, & congédie l'assemblée. Ils avouent tous que sa colere est juste, & que dans toute l'armée Romaine ils n'ont vû d'homme que leur général.

Le lendemain ils se trouvent tous à l'ordre,

Marcellus

Marcellus les loue avec ardeur, & leur dit qu'il va mettre à la premiere ligne les troupes qui avoient fui, & les cohortes qui avoient perdu leurs enseignes, afin qu'elles lavent leur honte dans le sang ennemi. Il leur déclare qu'il faut vaincre ou mourir, & *qu'il n'y a point de pardon pour eux, si Rome ne reçoit plûtôt la nouvelle de leur victoire que celle de leur fuite.* Il leur ordonne d'aller repaître, afin que leurs forces puissent suffire à un long combat, & les met ensuite en bataille. Quand cela fut rapporté à Annibal, il s'écria : *Nous avons donc affaire à un ennemi qui ne peut supporter ni la bonne ni la mauvaise fortune. Quand il a vaincu, il poursuit vivement les vaincus ; & quand il est vaincu lui-même, il revient au combat & dispute aux vainqueurs la victoire.* Il sort de ses retranchemens, & ordonne aux trompettes de sonner la charge. On se bat encore avec plus d'acharnement que la journée précédente ; les Carthaginois n'oubliant rien pour assûrer la gloire qu'ils avoient remportée, & les Romains faisant les plus grands efforts pour effacer leur honte. Le combat est long-tems douteux. Annibal qui voit la fortune balancer, fait avancer ses éléphans à la premiere ligne ; ces animaux jettent d'abord la terreur & le desordre dans les premiers rangs. La fuite auroit été générale, si un des tribuns, nommé Décimus Flavius, ayant pris l'enseigne d'une des premieres compagnies, & ordonné à cette compagnie de le suivre, ne se fût porté dans l'endroit où ces éléphans causoient le plus grand desordre. Là il enfonça la hante de son enseigne dans le corps du premier éléphant. Ses soldats lancent leurs épieux sur ces animaux, qui se sentant presque tous blessés, car il n'y avoit point de coup perdu, se jettent

ſur leurs troupes, & mettent en déroute des corps entiers. En même tems l'infanterie Romaine charge impétueuſement ces corps que le paſſage de ces éléphans avoit dérangés, & les renverſe. Marcellus profite de ce moment, & lâche ſur eux ſa cavalerie, qui acheve la défaite. On pourſuivit l'ennemi juſques dans ſon camp, où l'on fit un grand meurtre. Annibal perdit huit mille hommes & cinq éléphans, & les Romains en perdirent trois mille. Mais de ces derniers il n'y en eut preſque pas un qui ne ſortît bleſſé de ce combat. Ce qui donna le tems à Annibal de ſe retirer la nuit. Marcellus ne ſe trouva pas en état de le pourſuivre à cauſe du grand nombre de ſes bleſſés, il ſe retira à petites journées, & alla paſſer l'été dans la ville de Venuſe pour refaire ſes troupes.

Cependant Fabius, après avoir pris d'aſſaut la ville de Mandurie, & fait quatre mille priſonniers, étoit campé devant Tarente. Ce ſiége auroit été long & difficile, ſans une intelligence qu'il eut dans la place, & qui lui en facilita la priſe, comme Plutarque l'a écrit dans la vie de ce Romain. La ville fut pillée; on y prit treize mille eſclaves, une quantité d'argent monnoyé ou en maſſe, quatre-vingt-ſept mille livres peſant d'or, & preſque autant de ſtatues & de tableaux que Marcellus en avoit pris à Syracuſe. Mais Fabius uſa avec plus de magnanimité de ce dernier butin, que n'avoit fait Marcellus: car le greffier lui ayant envoyé demander ce qu'il vouloit qu'on fit des ſtatues des dieux, qui étoient toutes d'une grandeur prodigieuſe, & en poſture de combattans, il dit: *Laiſſons aux Tarentins leurs dieux irrités.* Annibal avoit marché nuit & jour pour ſecourir la place; & comme on lui rap-

porta

porta qu'elle étoit prise, il dit : *Les Romains ont donc aussi leur Annibal ?* Mais pour ne pas paroître avoir pris la fuite, il campa à cinq milles de Fabius ; & après s'être tenu-là quelques jours, il se retira à Métaponte, où il eut recours à ses ruses ordinaires. Il supposa des lettres des principaux de la place, qui mandoient à Fabius que s'il s'approchoit, ils se rendroient à lui & lui livreroient la garnison Carthaginoise. Fabius trompé par ces lettres, leur marqua le jour qu'il y arriveroit. Annibal ravi que Fabius même donnât dans ses piéges, place son embuscade devant Métaponte. Mais Fabius avant son départ ayant consulté les auspices, les oiseaux le refuserent par deux fois, & à l'inspection des entrailles de la victime qu'il immola, l'aruspice l'avertit de prendre garde à lui, & l'assûra qu'il étoit menacé de quelques embuches. Comme cela lui avoit fait perdre du tems, Annibal voyant qu'il n'étoit pas venu le jour qu'il avoit marqué, lui envoya les mêmes Métapontins avec de nouvelles lettres qui le pressoient de se hâter. Ces envoyés furent arrêtés sur l'heure ; on les menaça de les appliquer à la question, & ils découvrirent l'embuscade.

L'année suivante, Marcellus fut nommé consul pour la cinquieme fois, & on lui donna pour collegue T. Quintius Crispinus. Ce dernier passa dans la Lucanie pour faire le siége de Locres ; mais il abandonna le siége pour aller joindre Marcellus sur la nouvelle qu'Annibal s'étoit approché de Lacinium. Les deux consuls s'étant joints, camperent séparément entre Venuse & Bantia, à trois milles l'un de l'autre. Annibal qui ne se voyoit pas en état de hazarder une bataille contre les deux consuls, voulut devoir à la ruse

cé-

ce qu'il desespéroit d'obtenir par la force, & cherchoit un moyen de dresser quelque embuscade. Il en trouva bientôt l'occasion. Les consuls croyant que le reste de l'été se passeroit en quelques legers combats, résolurent de faire reprendre le siége de Locres. Ils envoyerent ordre à L. Cincius d'y passer de la Sicile avec sa flotte ; & afin qu'on l'assiégeât aussi par terre, ils ordonnerent qu'un détachement de la garnison de Tarente y marcheroit pour le joindre.

Annibal averti de ces mesures, envoya occuper le chemin de Tarente. Il cacha trois milles chevaux & deux mille hommes de pied sous le côteau de Pételie. Le détachement de Tarente étant tombé dans l'embuscade, on leur tua deux milles hommes sur la place, on fit douze cent prisonniers ; le reste se sauva par des lieux couverts, & rentra dans Tarente. Cela transporta Marcellus, & irrita son impatience pour le combat. Il marche avec toutes ses troupes, & s'approche de l'ennemi. La qualité qu'Homere attribue à Ulysse par préférence & pour le distinguer des autres généraux, en l'appellant * *fécond en stratagemes & en ruses*, est la qualité dominante d'Annibal. Il n'a pas plûtôt dressé une embuscade à son ennemi, qu'il lui en prépare une nouvelle.

Entre les deux armées il y avoit un tertre élevé assez fort d'assiette, plein de bois & de brossailles, qui des deux côtés cachoient des trous & des ravins, d'où couloient beaucoup de fontaines & de ruisseaux. Les Romains s'étonnoient comment Annibal étant arrivé le premier, n'avoit pas occupé un si bon poste, & l'avoit laissé

* Πολυμήχανος.

laiſſé en proie à ſes ennemis. Mais ſi ce lieu avoit paru propre à Annibal pour y loger des troupes, il lui avoit paru plus propre encore à placer des embuches, & il aima mieux s'en ſervir à cet uſage; il le laiſſa donc-là comme un appât pour attirer l'ennemi. Il remplit la nuit les bois & les ravins de gens de traits & de lanciers Numides, ne doutant point que la commodité de ce poſte n'attirât bientôt les Romains.

Il ne ſe trompa pas dans ſa conjecture. Dans toute l'armée Romaine ce ne fut qu'un cri qu'il falloit s'emparer de ce tertre, ou du-moins y élever un fort, de peur que, ſi Annibal l'occupoit le premier, ils n'euſſent toujours l'ennemi ſur leur tête. Marcellus touché de ces diſcours, dit à Criſpinus: *Que n'allons-nous reconnoître ce poſte avec quelques chevaux? Sur le lieu nous verrons mieux ce que nous devons faire.* En même tems il ordonna au devin de faire des ſacrifices. La premiere victime immolée, le devin fit voir à Marcellus le foie ſans tête. On en immola une ſeconde, la tête du foie parut groſſie conſidérablement, & toutes les autres parties parurent très-fraîches & très-bien conditionnées; de ſorte que les craintes qu'avoit donné la premiere victime, paroiſſoient effacées & ſurmontées par les grandes eſpérances que donnoit la ſeconde. Mais les devins en jugerent autrement. Ils aſſurerent que cela ne faiſoit que les allarmer davantage: car des ſignes très-favorables & très-heureux ſurvenant après des ſignes très-malheureux & très funeſtes, ce changement ſubit eſt ſuſpect & doit être regardé comme une marque de la colere des dieux; l'évenement juſtifia leurs craintes.

Marcellus ſort du camp & mene avec lui ſon

son collegue Crispinus, son fils Marcellus & Manlius, tribuns des soldats; L. Arrennius & M. Aulius, deux généraux des alliés, & quelque deux cent vingt chevaux, tous Toscans, excepté quarante Fregellaniens qu'il avoit toujours trouvé fideles & affectionnés, & qui en toute occasion lui avoient donné des marques de leur courage.

Tout l'espace entre les retranchemens des Romains & la colline étoit découvert. Dès que les consuls se furent avancés, Annibal les fit couper par les derrieres, & les Numides qui étoient en embuscade s'étant levés en même tems, selon l'ordre qu'ils avoient reçu, cette petite troupe se trouva enveloppée. Les consuls ne pouvant gagner la colline occupée par l'ennemi, n'attendirent leur salut que de leur courage, & combattirent en desespérés. Les Toscans prirent d'abord la fuite. Les Fregellaniens seuls soutenoient encore le combat avec beaucoup de valeur; mais enfin voyant le consul Crispinus dangereusement blessé, & le consul Marcellus percé d'une lance & tombé mort aux pieds de son cheval, ils enleverent le jeune Marcellus qui étoit dangereusement blessé, & se sauverent à bride abattue dans leur camp.

Jamais il n'étoit arrivé aux Romains un pareil desastre, car jamais ils n'avoient perdu, non pas même dans les plus grandes batailles, les deux consuls, & ici les deux consuls périrent, non dans un combat, mais dans une escarmouche, comme de simples avanturiers, laissant la république comme orpheline. Grand exemple, qui apprend aux généraux à ne pas se commettre avec si peu de précaution, & à ne pas com-

mettre avec eux le ſalut des peuples qui leur eſt confié.

Annibal ayant ſû que Marcellus avoit été tué, ſe tranſporta à l'heure même ſur le champ de bataille, & ſe tenant auprès du mort, il conſidéra long-tems avec admiration ſa bonne mine, ſa taille, ſa force, ſans laiſſer échapper aucune parole inſolente, & ſans donner la moindre marque de joie de ſe voir défait d'un ennemi ſi redoutable : mais ſeulement étonné d'une mort ſi étrange & ſi peu digne d'un homme comme lui qui avoit plus de ſoixante ans, & dont tant de grandes & glorieuſes actions avoient nourri & fortifié l'expérience. Il lui ôta l'anneau dont il cachetoit ſes lettres ; & après avoir enſeveli magnifiquement ſon corps, & l'avoir couvert d'étoffes précieuſes, il le fit brûler, recueillit ſes cendres, les enferma dans une urne d'argent, ſur laquelle il mit une couronne d'or, & les envoya à ſon fils, qui la fit enterrer avec beaucoup de magnificence.

Criſpinus effrayé de la mort de ſon collegue, & affoibli par ſes bleſſures dont il mourut à la fin de l'année, profita de la nuit, ſe retira ſur les montagnes voiſines, & mit ſon camp en ſûreté. Les deux généraux tournerent toute leur application, l'un à trouver quelque nouvelle ruſe, & l'autre à l'éviter. Criſpinus écrivit d'abord à toutes les villes voiſines, pour les avertir qu'Annibal étoit maître du cachet de Marcellus, & qu'ils ne devoient ajoûter nulle foi aux lettres qui ſeroient écrites en ſon nom. Les couriers étoient à peine arrivés, qu'on reçut à Salapie des lettres qu'Annibal avoit écrites ſous le nom de Marcellus, par leſquelles il les informoit qu'il arriveroit

la

la nuit suivante à leurs portes, & leur mandoit de se tenir prêts à obéir à ses ordres. Les Salapiens heureusement avertis, connurent la fraude & se préparerent à en profiter. Sur la quatrieme veille de la nuit, Annibal arrive devant Salapie. A la tête étoient les transfuges Romains, qui, parlant latin, appellent les gardes, leur disent que le consul est là, & qu'ils n'ont qu'à ouvrir la porte. Les gardes levent la herse. Les transfuges se jettent en foule dans la place. Dès qu'il en fut entré environ six cent, les Salapiens abattent la herse, & font main-basse sur ceux qui sont entrès. Annibal déçu par sa propre faute, & tombé dans le piége qu'il avoit tendu, s'en retourne tout confus, & marche à Locres pour en faire lever le siége. Magon qui commandoit dans la place, ayant appris la mort de Marcellus, ne douta point qu'il ne pût la défendre & la garder. A l'approche d'Annibal il fait une furieuse sortie sur les Romains, qui, après avoir soutenu long-tems le combat, enfin effrayés par l'arrivée des Numides, prirent la fuite & se jetterent dans leurs vaisseaux.

Le consul Crispinus informé qu'Annibal marchoit vers le pays des Bruttiens, ordonna au jeune Marcellus de mener à Venuse l'armée que commandoit son pere, & lui avec ses légions il se retira à Capoue, pouvant à peine souffrir l'agitation de la litiere à cause de ses blessures.

Le même été, Valérius passa de Sicile en Afrique avec une flotte de cent vaisseaux, fit une descente à Clupéa, ravagea tous les environs; & ayant appris que les Carthaginois venoient à lui avec quatre-vingt trois vaisseaux, il se rembarqua promptement, & alla à leur rencontre, les battit, leur prit dix-huit vaisseaux, dissipa le reste,

reste, & retourna à Lilybée avec un grand butin.

Cependant les deux armées Romaines étoient demeurées sans chef presqu'en présence de l'ennemi, & on recevoit des nouvelles qu'Asdrubal se préparoit à passer les Alpes avec de grandes forces pour se joindre à Annibal; & que, comme il portoit avec lui de grosses sommes pour acheter des secours, on ne doutoit point que les Gaulois attirés par cet appât, ne marchassent sous ses enseignes. On créa donc de nouveaux consuls, & on nomma Claude Néron & M. Livius pour la seconde fois. Claude Néron eut ordre de marcher dans la Lucanie & dans le pays des Bruttiens contre Annibal; & afin que M. Livius s'opposât au passage d'Asdrubal, on lui décerna la Gaule.

Avant que les consuls partissent de Rome, on ordonna des sacrifices pour expier des prodiges qui étoient arrivés. A Vejes il étoit tombé une pluie de pierres; à Minturnes le temple de Jupiter & le bois de Marica avoient été frappés de la foudre, & on avoit vû près de la porte un ruisseau de sang. La foudre avoit aussi frappé la muraille & la porte de la ville d'Atella. A Capoue un loup étoit entré dans la ville & avoit déchiré la sentinelle. Mais le prodige le plus terrible, ce fut un enfant qui naquit à Frusinone, aussi grand qu'un enfant de quatre ans, & qui n'étoit pas si étonnant par sa grandeur, que parce qu'il étoit sans sexe. Les aruspices appellés de la Toscane déclarerent que c'étoit un prodige des plus funestes, & qu'il falloit empêcher qu'il ne souillât la terre. On l'enferma tout vivant dans un coffre, & on alla le jetter dans la mer.

Tous

Tous ces prodiges furent expiés par des sacrifices de neuf jours ; & par une procession de vingt-sept jeunes filles, qui traverserent la ville en dansant & en chantant un cantique composé par le poëte Livius Andronicus. Elles étoient précédées par deux genisses blanches, & par deux statues de Junon faites de bois de Cyprès, & suivies par les décemvirs couronnés de branches de laurier, & vêtus de leurs robes bordées de pourpre. Cette procession arrivée en bel ordre dans le temple de Junon, les deux genisses furent immolées par les décemvirs, & on plaça les deux statues dans le temple.

Quand toutes ces cérémonies pour appaiser les dieux furent finies, les consuls s'appliquerent à faire de nouvelles levées avec plus de soin & plus de vigueur qu'on n'avoit jamais fait, & on n'eut égard à aucun privilege : car on reçut des lettres du préteur L. Porcius, qui mandoit qu'Asdrubal passoit les Alpes, & qu'il y avoit un corps de huit mille Liguriens en armes, tout prêts à se joindre à lui. Cette nouvelle obligea les consuls à partir pour se rendre dans leurs provinces, & y arrêter chacun l'ennemi de son côté, afin qu'ils ne pussent se joindre. Et c'est à quoi servit très-utilement l'opinion où étoit Annibal, qui se souvenant de toutes les peines qu'il avoit eues à passer ces montagnes, & des divers combats qu'il avoit été forcé de livrer pendant cinq mois de marche, étoit persuadé que son frere Asdrubal n'arriveroit pas si-tôt en Italie, & dans cette pensée il quitta plus tard ses quartiers d'hiver. Mais Asdrubal trouva plus de facilité qu'il n'avoit cru ; car outre que les Alpes étoient ouvertes depuis son passage, les esprits s'étant apprivoisés pendant les douze années

qu'avoit duré cette guerre, & n'étant plus si effarouchés de la vûe des étrangers, les peuples d'Auvergne, les Gaulois & tous les Montagnards reçurent Asdrubal à bras ouverts, & grossirent ses troupes. Mais le siége de Plaisance auquel il s'attacha mal-à-propos & sans succès, lui fit perdre tout le fruit de sa diligence.

Pendant que Claude Néron marche à grandes journées, Annibal qui menoit son armée par le pays des Salentins, est attaqué par Hostilius Tubulus, qui, tombant sur lui avec quelques cohortes legeres, lui tua quatre mille hommes, & prit huit drapeaux. Annibal se retire la nuit dans le pays des Bruttiens. Claude Néron s'avance dans celui des Salentins, & Hostilius le joint à Venuse avec ses troupes. Là on choisit dans les deux armées quarante-deux mille hommes de pied, & cinq cent chevaux, que Claude Néron mene contre Annibal, & Hostilius conduit le reste à Capoue.

Annibal leve tous les quartiers qu'il avoit dans le pays des Bruttiens, & s'approche de la ville de Grumentum dans la Lucanie. Le consul Néron y arrive presque dans le même tems de Venuse, & campe à cinq cent pas de l'ennemi. Pendant quelques jours il y eut plusieurs escarmouches dans la plaine qui séparoit les deux armées; & enfin on en vint à un combat général, où Annibal fut battu & perdit huit mille hommes, neuf enseignes, & six éléphans tués ou pris. Néron ne perdit que cinq cent hommes tant Romains qu'alliés. Le lendemain Annibal se tenant renfermé dans son camp, Néron recueillit les dépouilles des ennemis qui avoient été tués, & fit brûler ses morts.

Quelques jours après, Annibal fit allumer

pendant

pendant la nuit quantité de feux dans la partie de son camp qui regardoit le camp des Romains ; & laissant quelques troupes Numides aux portes & le long des retranchemens, sur la troisieme veille de la nuit il marcha vers la Pouille ; & à la pointe du jour il fut rejoint par ses Numides. Au lever du soleil, Néron étonné du silence qui régnoit dans le camp ennemi, ne voyant plus paroître les Numides qu'on avoit vûs le matin, envoya deux cavaliers le reconnoître. Ayant appris qu'il étoit abandonné, il y entra ; & après avoir donné à ses soldats le tems de le piller, il fit sonner la retraite avant la nuit. Le lendemain il se mit aux trousses d'Annibal ; & après deux marches forcées, il le joignit près de Venuse, l'attaqua en arrivant, & lui tua deux mille hommes.

Annibal marcha nuit & jour par le chemin des montagnes pour n'être pas forcé à combattre, & arriva à Métapont, où ayant joint les troupes de Magon aux siennes, il retourna par le même chemin à Venuse, & s'avança jusqu'à Canuse sans s'arrêter.

Cependant Asdrubal forcé d'abandonner le siége de Plaisance, avoit dépêché quatre cavaliers Gaulois & deux cavaliers Numides avec des lettres pour Annibal. Ces cavaliers ayant traversé toute l'Italie au milieu de tant de postes ennemis, tomberent près de Tarente entre les mains de quelques fourrageurs Romains qui les menerent à Q. Claudius qui commandoit dans Tarente. Ils furent interrogés ; & la peur des tourmens les ayant obligés de dire la vérité, ils déclarerent qu'ils portoient à Annibal des lettres d'Asdrubal son frere. On les remit avec leurs lettres cachetées entre les mains de L. Vergi-

nius, tribun des soldats, qui les mena au consul Néron.

Ces lettres ayant été lûes devant lui, & les prisonniers interrogés, il pensa que le tems ne demandoit pas qu'on observât rigidement les regles, & que chaque consul se tint dans les bornes de son département, pour ne faire la guerre qu'à l'ennemi contre lequel le sénat l'avoit destiné; qu'il falloit oser quelque chose d'extraordinaire & d'inopiné, qui étant entrepris, causeroit d'abord autant de terreur parmi les ctioyens que parmi les ennemis, & qui étant heureusement exécuté, convertiroit la terreur des Romains en une grande joie. Il écrit donc au sénat ce qu'il a projetté, leur marque les mesures qu'ils doivent prendre, & envoye des ordres dans tous les lieux par où il doit mener son armée, qu'on ait à faire trouver sur son chemin les vivres néceſſaires, & les chevaux & les voitures pour soulager ceux qui seroient fatigués. Après ces précautions, il choisit dans son armée six mille hommes de pied & mille chevaux; & laissant son camp sous les ordres de son lieutenant Q. Catius, il se mit en marche sans bruit comme pour aller dans la Lucanie, & tout-d'un-coup il tourne à gauche vers le Picentin.

Cette nouvelle répandue à Rome, y causa autant de consternation & d'allarme qu'en avoit causé deux ans auparavant l'arrivée d'Annibal devant ses portes. On ne savoit si on devoit louer ou blâmer cette marche de Néron, & ce qui est très-injuste, il paroissoit qu'on n'en jugeroit que par le succès. *Voilà donc*, disoit-on, *le camp Romain laissé sans chef en présence de l'ennemi, & d'un ennemi comme Annibal, & avec une armée dont on a emmené toute la force & toute la fleur; le voilà*

sans autre sûreté que l'erreur même d'Annibal, qui ignore que le consul est parti avec la meilleure partie de ses troupes. Que deviendra-t-on, s'il vient enfin à être desabusé, & qu'il prenne le parti, ou de se mettre avec toute son armée à poursuivre le consul qui ne marche qu'avec sept mille hommes, ou de tomber sur son camp qui lui est abandonné? Cela fut accompagné de beaucoup d'autres réflexions que la terreur leur inspiroit.

Quand le consul se vit assez avancé, il crut qu'il pouvoit sûrement découvrir son dessein à ses soldats. Il leur parle donc en peu de mots, & leur dit *que jamais général n'avoit formé de projet plus hardi & plus téméraire en apparence, & plus sûr en effet que le sien; qu'il les menoit à une victoire sûre, car ils alloient joindre une armée assez forte pour resister seule même à Annibal; que quelque petit que fût le renfort qu'ils lui amenoient, il feroit assûrément pancher la balance, & que la nouvelle de l'arrivée de l'autre consul, ne laisseroit pas un seul moment la victoire douteuse; qu'à la guerre la renommée fait tout, & que la moindre chose arrivée de surcroît suffit pour jetter dans les esprits la terreur ou la confiance, & qu'ils auroient seuls la gloire de ce grand exploit. Car pour l'ordinaire c'est le renfort amené à-propos, qui paroît avoir tout entraîné, & on lui impute les plus grands succès, sans que personne les lui dispute. Vous voyez vous-même*, ajouta-t-il, *de quelle foule, de quelle admiration, & de quelle faveur votre marche est accompagnée.*

En effet tous les chemins étoient remplis d'une affluence d'hommes & de femmes qui venoient de tous les environs, qui faisoient retentir les airs de bénédictions, de vœux & de louanges, qui les appelloient *le soutien de la république & les libérateurs de Rome & de l'empire*, & qui pu-

blioient que leur falut & leur liberté étoient en leurs mains, & qu'ils ne les attendoient que de leur courage. *Que les dieux béniffent votre marche*, leur difoient-ils, *afin que comme nous vous accompagnons aujourd'hui pleins d'inquiétude, nous puiffions en peu de jours courir pleins de joie au-devant de vous pour vous féliciter de votre victoire.* En même tems chacun les preffoit avec de grandes inftances de prendre plûtôt de lui que des autres tout ce dont ils avoient befoin, fans les épargner. Cette libéralité, ou plûtôt cette prodigalité des peuples fut combattue par la modération des foldats, qui ne voulurent que ce dont ils ne pouvoient fe paffer. Pour faire plus de diligence, ils repaiffoient fous leurs enfeignes, & marchoient jour & nuit fans donner à leur repos que ce que la nature demandoit néceffairement.

Livius étoit campé devant la ville de Sene, à cinq cent pas d'Asdrubal. Néron s'arrêta fous quelques montagnes, & envoya lui donner avis de fon arrivée, & lui demander s'il vouloit qu'il entrât dans fon camp en plein jour ou la nuit. Livius jugea à-propos que ce fût la nuit; & pour n'être pas obligé d'étendre fon camp, ce qui auroit découvert l'arrivée du conful, il envoya un ordre que chaque tribun logeât un tribun, chaque centurion un centurion, que chaque cavalier prît avec lui un cavalier, & chaque fantaffin un fantaffin. Ces troupes étant entrées la nuit avec un grand filence, il y eut dès le lendemain un grand confeil, où le plus grand nombre fut d'avis que Néron devoit donner à fes troupes fatiguées le tems de fe refaire, & prendre quelques jours pour reconnoître l'ennemi.

Néron s'oppofa à cet avis avec beaucoup de force, & dit qu'il ne falloit pas par le retardement

ment rendre vain & téméraire un dessein que la diligence avoit rendu sûr ; qu'on pouvoit défaire l'armée d'Asdrubal, & regagner la Pouille avant qu'Annibal se fût reconnu ; qu'il falloit donc se mettre en bataille sur l'heure même, donner le signal du combat, & profiter de l'erreur des deux généraux Carthaginois, en les empêchant l'un de s'appercevoir qu'il avoit affaire à un moindre nombre d'ennemis qu'il ne pensoit, & l'autre à un plus grand.

Le conseil fini, on arbore le signal du combat. Asdrubal se met aussi en bataille devant ses retranchemens ; mais avant que de faire sonner la charge, il s'avance avec quelques chevaux pour reconnoître la posture de l'ennemi. Là il remarque de vieux boucliers qu'il n'avoit pas encore vûs ; il voit des chevaux plus maigres, & il lui paroît que le nombre des ennemis est fort augmenté. Cela lui est suspect. Il soupçonne ce qui en est, fait battre la retraite, & envoye quelques cavaliers à la riviere où les Romains allerent abreuver leurs chevaux, afin qu'ils tâchent de faire quelque prisonnier, ou qu'au-moins ils rapportent s'ils n'ont pas vû des visages plus brûlés comme de gens qui ne font que d'arriver après une longue marche. En même tems il en envoye d'autres faire le tour du camp de Livius, pour voir s'il n'est point augmenté, & si on y donne le signal une seule fois ou deux fois.

Les coureurs lui ayant fait leur rapport, ce qui contribua le plus à le tromper, c'est l'assûrance que le camp n'avoit pas plus d'étendue qu'auparavant. Mais d'un autre côté ce qui confirma & qui augmenta même ses soupçons, ce fut ce qu'on lui dit, que dans le camp du préteur Porcius on ne battoit le signal qu'une fois, &

que dans celui de Livius on le battoit deux fois. Cela lui fit juger que les deux consuls étoient dans ce dernier camp. Ne pouvant donc concevoir comment cela avoit pû se faire, ni démêler les diverses pensées que ses craintes lui suggéroient, il fit éteindre les feux dans son camp la nuit suivante ; & sur la premiere veille il ordonna qu'on marchât pour gagner le Métaure qu'il avoit dessein de passer. Mais le lendemain il fut joint d'abord par Néron avec la cavalerie, ensuite par Porcius qui menoit l'armure legere, & enfin par Livius à la tête de l'infanterie toute prête à combattre.

Les deux armées étant donc en présence, les Romains se mirent d'abord en bataille. Néron prit l'aîle droite, Livius se plaça à la gauche, & Porcius eut le corps de bataille. Asdrubal ordonna son armée de cette maniere : il mit ses éléphans devant son corps de bataille, donna aux Gaulois l'aîle gauche où ils étoient protégés par une colline ; il se plaça à l'aîle droite avec ses Espagnols, & rangea ses Liguriens au corps de bataille derriere ses éléphans.

Le combat commença entre l'aîle gauche des Romains commandée par Livius, & l'aîle droite des Carthaginois commandée par Asdrubal, & il fut très-sanglant de part & d'autre ; car les deux corps de bataille y furent mêlés. Néron qui étoit à la droite, ayant tenté de gagner la colline qui partageoit la gauche des ennemis, pour tomber de-là sur les Gaulois de cette aîle, & n'ayant pû en venir à-bout, prit quelques cohortes, & les menant derriere son corps de bataille, il alla tomber par sa gauche sur la droite où étoit Asdrubal. Cela décida de la victoire, ce fut une boucherie horrible. Les Carthaginois pris de

front,

front, en queue & en flanc, furent enfin obligés de céder. Asdrubal donna des marques d'une valeur héroïque ; toujours exposé au plus grand péril, il soutient ceux qui combattent, & rallume le courage de ceux qui sont fatigués ou rebutés, ramene à la charge ceux qui ont plié, & rétablit par-tout le combat. Mais enfin voyant que la Fortune se déclare pour l'ennemi, il dédaigne de survivre à une si grande armée qui a suivi sa réputation, & poussant son cheval au milieu d'une cohorte Romaine, il meurt en combattant comme devoit mourir un fils d'Amilcar, & le frere d'Annibal. Jamais les Romains n'avoient tué tant d'ennemis dans un seul combat. Il y eut cinquante-six mille hommes de tués du côté d'Asdrubal, cinq mille quatre cent de pris. Quatre mille Romains qui étoient prisonniers dans le camp des Carthaginois, furent délivrés. Cet échec des Carthaginois à ce combat du Métaure, égale celui des Romains à la bataille de Cannes. Cette victoire ne laissa pas de coûter cher au vainqueur. Il perdit près de huit mille hommes, tant Romains qu'alliés. Néanmoins Polybe écrit que du côté d'Asdrubal il ne demeura que dix mille hommes, tant Carthaginois que Gaulois ; & que les Romains n'en perdirent que deux mille. Mais il faut nécessairement qu'il y ait une faute de nombre dans ce texte de Polybe ; & une marque sûre de cette erreur, c'est que le lendemain quelques coureurs ayant rapporté à Livius qu'un corps de Liguriens & de Gaulois échappés du combat se retiroit sans chef, & qu'une seule troupe de cavalerie suffiroit pour le défaire, répondit : *Souffrons qu'il reste quelques couriers qui aillent annoncer la nouvelle de notre victoire.* Ce mot

feroit ridicule, s'il n'y avoit eu que dix mille hommes tués du côté des Carthaginois.

La nuit ſuivante, Néron partit & s'en retourna dans la Pouille avec une diligence plus grande que celle qu'il avoit faite pour venir ; car le ſixieme jour il arriva dans ſon camp. On ne conçoit pas comment Annibal put ignorer ſi long-tems ſon abſence. La faute qu'il fit en cette occaſion paroît encore plus grande que celle qu'il avoit faite à la bataille de Cannes ; car il pouvoit facilement enlever le camp de Néron, dont on avoit amené toute la force, ſe mettre enſuite avec toute ſon armée aux trouſſes du conſul, qui avec ſept mille hommes n'auroit pas fait une longue réſiſtance ; & s'étant joint avec ſon frere Asdrubal, il eſt viſible que tous deux ils auroient défait l'autre conſul Livius, qui n'auroit pû tenir contre ces deux armées, & contre deux généraux de cette réputation : ainſi l'Italie étoit perdue, & la guerre finie. Mais quelque dieu favorable aux Romains détourna la penſée d'Annibal de tout ce qui auroit pû le deſabuſer & l'inſtruire.

La nouvelle de la défaite d'Asdrubal cauſa dans Rome une joie d'autant plus grande, que l'entrepriſe de Néron avoit paru très-hardie, & l'événement très-douteux. On ordonna des prieres publiques de trois jours, & pendant ces trois jours tous les temples furent remplis d'une foule d'hommes & de femmes, qui avec leurs enfans remercioient les dieux de cette protection toute-puiſſante qui les avoit arrachés à la cruelle ſervitude dont ils étoient menacés.

Néron en arrivant dans ſon camp, fit jetter dans celui d'Annibal la tête d'Asdrubal qu'il

avoit

avoit apportée, fit paroître devant ses retranchemens plusieurs Africains chargés de chaînes, & en envoya deux à Annibal pour lui apprendre tout ce qui s'étoit passé. Annibal frappé de ce malheur public & domestique, dit: *Je reconnois le malheureux sort de Carthage;* & levant son camp & tous ses quartiers, il se retira dans le pays des Bruttiens, où il emmena avec lui tous ceux de Métaponte, & les Lucaniens qui étoient sous son obéissance.

Sur la fin de l'été le sénat ordonna au consul Livius de revenir à Rome avec son armée, & envoya ordre en même tems à Néron l'autre consul de s'y rendre aussi, mais seul sans ses légions pour faire tête à Annibal. Les deux consuls arriverent le même jour à Prénesle, & delà à Rome, au milieu d'une foule innombrable qui étoit sortie au-devant d'eux, & qui s'empressoit pour les saluer, & pour toucher ces mains victorieuses qui avoient sauvé la république & redonné à l'Italie ses beaux jours, en écartant les épaisses ténebres dont elle étoit couverte.

Ils furent introduits dans le sénat assemblé au temple de Bellone. Là, après avoir rendu compte de tout ce qu'ils avoient fait, ils demanderent qu'on remerciât les dieux en leur nom, & qu'on leur décernât le triomphe; ce qui leur fut accordé. Voici comment on régla l'ordre & la maniere de leur triomphe. Comme cette grande action s'étoit passée dans la province de Livius, que le jour du combat c'étoit Livius qui avoit les auspices, & que ses troupes étoient à Rome, on ordonna qu'il triompheroit sur un char à quatre chevaux suivi de ses troupes; & que son collegue Néron ne triompheroit qu'à cheval &

sans

ſans aucunes troupes. Cette différence, bien loin de diminuer la gloire de Néron, ſervoit à l'augmenter. Tout le monde fut charmé de voir que celui qui étoit ſupérieur en mérite, cédoit à ſon collegue le plus grand honneur, & on relevoit d'autant plus le ſervice qu'il venoit de rendre. *C'eſt lui*, diſoit-on, *qui en ſix jours a traverſé à cheval toute l'étendue de l'Italie, & a défait Aſdrubal; c'eſt lui qui a combattu en même tems les deux généraux ennemis, l'un dans la Pouille par la ſeule terreur de ſon nom, & l'autre en perſonne dans la Gaule. Que ſon collegue triomphe donc comme l'on voudra ſur un char à pluſieurs chevaux, le véritable triomphe c'eſt celui que l'on voit paſſer ſur un ſeul cheval; & quand même Néron ne triompheroit qu'à pied, il ſeroit toujours plus célèbre & par la gloire qu'il a acquiſe par ce grand exploit, & par celle qu'il mérite par ſa modeſtie.* Comme c'eſt la coutume des Romains d'accompagner les triomphateurs avec des chanſons toutes remplies de brocards, on remarqua qu'il y en eut beaucoup plus ſur Néron que ſur ſon collegue. J'ai quitté un moment Annibal pour rapporter une choſe mémorable & ſinguliere; qui fait voir que les grands hommes n'ont qu'à ſe repoſer de leur gloire ſur le jugement public, qui les dédommage toujours avantageuſement de ce que leurs ſupérieurs ou leur modeſtie leur font perdre.

On nomma de nouveaux conſuls pour l'année ſuivante, & on élut L. Véturius Philo, & Qu. Cæcilius Métellus, qui eurent ordre d'aller contre Annibal dans le pays des Bruttiens. Mais ils n'entreprirent rien contre lui dans toute leur année. Annibal conſterné de l'échec qu'il avoit reçu, ne donna lieu à aucune occaſion, & les deux conſuls ne jugerent pas à-propos de l'in-

quiéter,

quiéter, ce qui est pour lui un très-grand éloge; en effet, quelle idée ne falloit-il pas qu'ils eussent de lui seul, puisqu'ils n'osoient l'attaquer lors même que toutes ses affaires alloient en décadence, & que tout paroissoit lui être contraire? Aussi ne sauroit-on dire si Annibal n'étoit pas plus grand & plus admirable dans l'adversité que dans la prospérité: car faisant la guerre dans un pays ennemi, loin de sa patrie, & avec une armée composée d'un ramas de toutes les nations, qui n'avoient ni les mêmes loix, ni les mêmes coutumes, ni le même langage, ni les mêmes sacrifices, ni presque les mêmes dieux, de les avoir contenues pendant tant d'années, & de les avoir tenues si obéissantes & si bien unies, que jamais il ne se soit élevé le moindre mouvement entr'elles, ni la moindre révolte contre leur général, sur tout après tant de pertes, & lorsque les convois & l'argent pour leur solde manquoient absolument, & que chassées du reste de l'Italie, elles étoient poussées à l'extrémité du pays des Bruttiens, c'est un sujet digne de l'admiration de tous les hommes.

Les Romains, dont tant de pertes n'avoient pu abattre le courage, ranimés par ces grands succès, prirent toutes les mesures que la magnanimité & le courage pouvoient suggérer, pour achever de chasser Annibal de l'Italie.

Quand Homere décrit la déroute des Troyens poussés par Achille, il la met devant nos yeux par cette comparaison: * *Comme on voit des légions de sauterelles chassées d'une campagne par la violence du feu qu'on allume de toutes parts, se retirer vers un fleuve, & si le feu les poursuit toujours, s'ensevelir*

* Iliad. liv. xxj. au commencement.

s'ensevelir dans ses ondes ; on voit de même les Troyens chassés par le divin fils de Pelée se précipiter dans les eaux profondes de Xanthe avec leurs chars & leurs chevaux. Cette image représente parfaitement la fuite des Carthaginois qui, chassés de tous côtés par les légions Romaines, se retirent à l'extrémité de l'Italie tout prêts à se jetter dans leurs vaisseaux pour regagner l'Afrique.

Scipion, nommé consul malgré sa grande jeunesse, eut ordre de passer en Sicile ; & Licinius Crassus qu'on lui avoit donné pour collegue, fut envoyé dans le pays des Bruttiens. Mais l'été il s'éleva une si grande peste dans le camp des Romains, & dans celui des Carthaginois, & ces derniers furent de plus si abattus par la famine qui se joignit à la peste, que ni les uns ni les autres ne furent en état de rien entreprendre de considérable. Ce n'étoit plus tant une guerre, que des courses de partis qui sortoient plûtôt pour piller que pour combattre. La garnison Romaine qui étoit à Rhege, profita de ce tems-là pour recouvrer la ville de Locres qui avoit embrassé le parti d'Annibal. Sur quelque intelligence qu'elle avoit dans la place, elle s'approcha de nuit d'une de ses deux citadelles, escalada ses murailles, & s'en empara après un grand meurtre. La garnison Carthaginoise qui la défendoit, se retira dans l'autre citadelle. Annibal en étant averti, & voyant de quelle importance il étoit pour lui de conserver cette place, marcha au secours, & fit tous ses efforts pour reprendre la citadelle qu'il avoit perdue. Cette nouvelle portée à Scipion en Sicile, il partit sans différer avec une flotte, & entra dans la place avant le coucher du soleil. Annibal avoit déjà appliqué les échelles. Les Romains ranimés par

l'arrivée

l'arrivée de Scipion, font une furieuſe ſortie. Annibal ſachant que Scipion étoit préſent, fit ſonner la retraite, & la garniſon abandonna l'autre citadelle, & le ſuivit. Scipion punit les principaux auteurs de la révolte, laiſſa dans la place Pléminius pour commandant, & s'en retourna à Meſſine.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, les Romains allarmés de ce que cette année-là il étoit tombé pluſieurs fois une pluie de pierres, conſulterent les livres des Sibylles où ils trouverent cette prophétie : *Que comme un ennemi étranger avoit porté la guerre en Italie, le ſeul moyen de le vaincre & de l'en chaſſer, c'étoit de faire venir de Peſſinonte la déeſſe qu'on appelloit la mere Idéene.* On conſulta l'oracle de Delphes, qui répondit conformément à la prophétie : *Qu'ils obtiendroient cette déeſſe par le moyen du roi Attalus, & que lorſqu'ils l'auroient conduite à Rome, il falloit la faire recevoir par le plus homme de bien de la ville.* On envoya des ambaſſadeurs à Pergame au roi Attalus qui les mena à Peſſinonte, & leur fit délivrer une pierre que les Phrygiens adoroient comme la mere des dieux. Ces ambaſſadeurs dépêchent à Rome Valérius Falto pour leur annoncer l'arrivée de la déeſſe.

Cependant on élit à Rome de nouveaux conſuls, & on nomme Cornélius Céthégus, & Sempronius Tuditanus. On décerne la Toſcane à Cornélius, & les Bruttiens à Sempronius. Alors on reçoit à Rome la nouvelle que la déeſſe eſt déjà à Terracine ; & voilà le ſénat très-embarraſſé à choiſir le plus homme de bien pour la recevoir. Tous les principaux aſpiroient à cet honneur, & préféroient la gloire d'être choiſis à tous les honneurs & à tous les commandemens

qui

qui pourroient leur être accordés par le sénat & par le peuple. Enfin le choix tomba sur P. Scipion, fils de Cnéus qui avoit été tué en Espagne, jeune homme qui n'étoit pas encore en âge d'être questeur. Quelle gloire pour un homme de cet âge, de remporter le prix de la sagesse dans une ville pleine de personnages recommandables par leur vertu !

Scipion s'étant rendu à Ostie avec les principales dames de la ville qui furent nommées pour cette honorable commission, s'avança en pleine mer, reçut la déesse des mains des prêtres qui la conduisoient, & la remit entre les mains de ces dames, qui se relayant, la porterent à Rome & la placerent dans le temple de la Victoire. Toute la ville étoit sortie au-devant : dans les rues où elle devoit passer, il y avoit des encensoirs à toutes les portes, l'air étoit embaumé de l'encens qu'on y brûloit, & retentissoit d'acclamations & de prieres. On la conjuroit de venir de son bon gré habiter la ville de Rome, & de lui être favorable. Cette procession entra à Rome le quatorze d'Avril. Ce jour-là fut une fête solemnelle, & on célébra des jeux qui furent appellés *Megalesia*.

Les Romains qui avoient déjà recouvré la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, & chassé Annibal de presque toutes les places qu'il occupoit en Italie, exécuterent le grand dessein qu'ils avoient déjà formé, de faire passer Scipion en Afrique malgré l'opposition de Fabius Maximus, qui n'oublioit rien pour l'empêcher, qui protestoit que c'étoit la ruine sûre de l'Italie ; & qui alloit criant dans les conseils & dans les assemblées du peuple : *Qu'il ne suffisoit pas à Scipion de fuir Annibal, s'il n'emmenoit encore toutes*

les

les forces qui leur restoient en Italie, repaissant la jeunesse de vaines esperances, en leur persuadant d'abandonner leurs peres, leurs femmes, leurs enfans & leur ville, aux portes de laquelle il voyoit un puissant ennemi jusques-là toujours invincible.

Malgré cette opposition, Scipion partit, passa à Carthage, & transporta dans le sein de cette ville ennemie la guerre qu'elle avoit osé porter jusqu'aux murailles de Rome.

Le consul Sempronius qui marchoit vers le pays des Bruttiens, eut une rencontre avec Annibal sur les terres de Crotone. Ce ne fut pas une bataille; mais un combat tumultueux fait par des troupes séparées. Le consul fut battu, perdit douze cent hommes, & se retira avec précipitation dans son camp, où les ennemis n'oserent le suivre.

La nuit suivante il envoya ordre à Licinius, qui commandoit près de-là un corps de troupes, de lui amener ses légions. Les deux armées étant jointes, Sempronius donna une grande bataille à Annibal; & avant que de commencer la charge, il adressa ses prieres à la Fortune appellée *Primigenia*, & lui voua un temple si elle lui accordoit la victoire. La déesse agréa son vœu, les Carthaginois furent battus & mis en fuite. On leur tua quatre mille hommes, on fit trois cent prisonniers, & on prit onze enseignes. Annibal déconcerté par cet échec, retira son armée & la mena à Crotone. Le consul profitant de sa retraite, attaqua la ville de Ciampétia, & la prit d'assaut. Toutes les autres villes moins considérables se rendirent volontairement.

L'année suivante eut pour consuls Cn. Servilius Cœpio, & C. Servilius. Magon, frere d'Annibal, qui étoit passé dans les Gaules avec

des

des troupes pour se joindre à Annibal, & qui avoit fait soulever presque toute la Toscane, fut battu & fort blessé dans un combat que lui donnerent Quintilius Varus & le proconsul M. Cornélius.

Scipion ne fut pas plutôt passé en Afrique, que Rome retentit du bruit de ses glorieux exploits & de ses victoires, qui obligerent les Carthaginois à envoyer à Annibal & à Magon, des députés, pour leur ordonner d'abandonner l'Italie, & de venir au secours de leur patrie déja réduite à l'extrêmité.

Quand Annibal reçut ces ordres, il venoit encore d'être battu à Crotone par le consul C. Servilius. On ne comprend point comment ce combat a échappé à la diligence des historiens. Valerius Antias est le seul qui en parle, & qui assure que les Carthaginois perdirent cinq mille hommes en cette occasion. Toutes ces grandes pertes avoient si peu abattu le courage d'Annibal, qu'ayant entendu les ordres que ces députés lui apportoient, il en fremit de rage jusqu'à verser des larmes. *Il y a long-tems*, dit-il, *qu'on me rappelle par des voies détournées en refusant de m'envoyer des recrues & de l'argent. Aujourd'hui on me rappelle par des ordres formels. Annibal n'est point vaincu par les Romains qu'il a si souvent battus & mis en fuite; il ne l'est que par l'envie & par l'opposition opiniâtre du sénat de Carthage. Ce ne sera pas tant Scipion qui se rejouira & qui s'enorgueillira du retour plein de honte auquel je suis forcé, que Hannon, qui n'ayant pû abattre ma maison par d'autres voies, a trouvé moyen de l'accabler sous les ruines de Carthage.*

Annibal sans différer un moment, fit embarquer son armée. Avant son départ il fit passer au

fil

fil de l'épée quelques troupes du pays qui avoient refusé de le suivre, & qui s'étoient refugiées dans le temple de Junon Lacinienne. La sainteté de cet asyle ne put les sauver de sa fureur ; & pour laisser un monument durable de ses actions, il éleva dans ce temple un autel, sur lequel il fit graver une magnifique inscription, où tous ses exploits furent détaillés en lettres Grecques & Puniques.

Jamais homme n'a marqué tant de douleur en quittant sa patrie pour aller en exil, qu'Annibal en témoigna quand il quitta cette terre ennemie. Et ce qui est encore plus singulier, les Romains ne furent pas plus affligés de l'arrivée des Carthaginois en Italie, qu'ils le furent de leur départ, & ils se plaignoient de leurs généraux qui ne les avoient pas retenus selon les ordres qu'ils leur en avoient donnés : car ils craignoient l'issue d'une guerre, dont tout l'effort alloit tomber sur une seule armée & sur un seul chef. *C'est la scene qui est changée*, disoient-ils, *& non pas le danger. Fabius Maximus, ce grand personnage qui vient de mourir, a prédit mille fois le grand combat qui se prépare. Il a publié, & avec raison, qu'Annibal seroit plus redoutable dans son propre pays, qu'il ne l'avoit été aux portes de Rome. Ce ne sera ni un Syphax, homme d'une barbarie sans conduite, ni un Asdrubal qui ne sait que fuir, ni une armée ramassée à la hâte & composée de paysans mal armés, que Scipion aura à combattre. Il aura en tête Annibal né presque dans le camp de son pere, dont la valeur a été si célèbre ; Annibal nourri & élevé dans les armes dès son enfance, parvenu à commander en chef avant que d'être devenu homme, qui a vieilli dans le sein de la victoire, & qui a rempli des monumens de ses grandes actions les Espagnes, les Gaules & toute l'Italie, depuis*

depuis les Alpes jusqu'à la mer ; qui mene une armée endurcie à souffrir ce qui avant lui paroissoit au-dessus des forces humaines, une armée cent fois teinte du sang Romain, & qui remporte des dépouilles sans nombre. Scipion trouvera devant lui dans le combat une infinité de chefs qui ont tué de leurs mains nos généraux, & parcouru en vainqueurs nos camps & nos villes. Aujourd'hui tous nos magistrats ensemble ne font point porter devant eux tant de faisceaux qu'Annibal en pourroit faire marcher devant lui, s'il produisoit tous ceux qu'il a gagnés par le meurtre de nos capitaines.

Après toutes ces tristes réflexions, la peur d'offenser les dieux par leur ingratitude, les porta à ordonner des fêtes & des sacrifices, pour les remercier de ce qu'ils se voyoient possesseurs de l'Italie après seize années d'une si cruelle guerre.

Cependant Annibal porté par un vent favorable, approchoit du rivage d'Afrique. Il ordonna à un matelot de monter au haut du mât pour reconnoitre l'endroit où ils alloient prendre terre. Le matelot étant monté, lui cria que la proue étoit tournée vers un lieu où il y avoit un tombeau ruiné. Annibal regardant cela comme un présage funeste, lui commanda de passer outre, & alla descendre à la petite Leptis, d'où il mena son armée à Adrumette ; & après l'avoir laissé reposer quelques jours, il marcha en diligence à Zama, qui est à cinq journées de Carthage. Là ayant appris les grands progrès que Scipion avoit déja faits, & ne voyant aucune apparence de pouvoir rétablir les affaires par les armes, il envoya demander une conférence à Scipion, qui ne la refusa point. On convient d'un lieu entre les deux camps ; & les deux généraux, avec une

troupe

troupe d'élite qu'ils laissent à une égale distance, s'avancent au milieu suivis chacun de leur truchement.

Annibal parla le premier, & par un long discours, il tâcha de porter Scipion à accorder la paix aux Carthaginois : *Scipion*, lui dit-il, *souvenez-vous de l'inconstance de la Fortune, qui renverse souvent ceux qu'elle a le plus élevés, & qui, ayant beaucoup de pouvoir sur toutes les choses humaines, le déploye avec plus d'insolence dans les affaires de la guerre. Il ne faut pas en aller chercher des exemples bien loin, ni dans les anciennes histoires, vous en voyez un bien sensible devant vos yeux. Je suis cet Annibal, qui après la bataille de Cannes, m'étant rendu maître de presque toute l'Italie, portai mes armes victorieuses jusqu'aux portes de Rome, & campai à cinq mille de vos murailles. Là je m'arrêtai pour déliberer ce que je devois faire de vous & de votre patrie. Et aujourd'hui je me vois en Afrique, moi Afriquain réduit à venir vous demander la paix à vous Romain, & traiter avec vous de mon salut & de celui de Carthage. Si vous considerez bien ce grand revers, vous compterez moins sur vos prospérités presentes, & pour ne pas vous exposer à perdre le nom que vous avez acquis dans une si florissante jeunesse, vous accepterez nos offres & vous nous accorderez la paix. La Sicile, la Sardaigne & les Espagnes seront au peuple Romain, sans que nous puissions jamais les répéter par nos armes. Toutes les Isles qui sont entre l'Italie & l'Afrique vous demeureront. Qu'est-ce que la guerre pourra vous donner davantage? En faisant par ce traité la sûreté des Carthaginois, vous assurerez votre gloire & celle du nom Romain.*

Scipion répondit à Annibal par un long discours, dont la fin fut : *Que ce n'étoit pas au vaincu à faire le partage du vainqueur, & qu'il falloit que*

les Carthaginois se remissent entièrement à la discrétion des Romains, ou que dès le lendemain on décidât par les armes, laquelle des deux villes de Rome ou de Carthage seroit la maîtresse du monde, & donneroit la loi à toutes les nations.

Après cette conférence ils se retirerent chacun dans leur camp, & le lendemain à la pointe du jour ils mirent leurs troupes en bataille, avec tant de capacité & d'art, que, comme dit Homere, si Mars & Bellonne avoient parcouru les deux armées, & visité tous les rangs, ils n'auroient pû y trouver la moindre chose à reprendre. Scipion lui-même donna de grands éloges à la disposition qu'avoit fait Annibal.

Le combat fut long, fort opiniâtré, & diversifié par des accidens étranges & singuliers; mais enfin la victoire se déclara pour les Romains. Les Carthaginois perdirent vingt mille hommes tués sur la place. On fit autant de prisonniers, & on leur prit cent trente-trois enseignes & onze éléphans. Scipion ne perdit pas plus de quinze cent hommes. Annibal après avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre du plus grand capitaine, se retira à Adrumette & de-là à Carthage, où il déclara en pleine assemblée, qu'il n'y avoit pour eux de ressource que dans la paix.

Il y eut sur cela plusieurs assemblées. On envoya par deux fois à Scipion des députés en état de supplians. Scipion leur dicta les conditions qu'il leur imposoit, & leur ordonna d'aller les déclarer à Carthage. La lecture en étant faite, Giscon qui avoit toujours été opposé à Annibal, voulut empêcher le peuple de les recevoir, & il étoit favorablement écouté de la multitude. Annibal indigné de cette opposition si imprudente, & qui alloit achever l'entiere ruine des

Carthaginois, s'approcha de lui, le prit par le corps, & le tira par force de la tribune. Cette action violente, faite dans une ville libre, parut très-insolente, & excita un grand murmure dans l'assemblée. Annibal étonné de cette liberté du peuple, que la guerre ne connoissoit point, dit pour calmer les esprits : *Je suis sorti de Carthage à l'âge de neuf ans ; j'y suis revenu trente-six ans après ; je crois savoir passablement l'art de la guerre, ses loix & ses usages, dont la fortune tant publique que particuliere m'a instruit depuis mon enfance ; mais j'ignore les loix, les mœurs & les coutumes de vos assemblées de ville, & c'est à vous à me les enseigner.* Ainsi ayant excusé son imprudence, il fit un long discours pour faire voir que la paix qu'on leur offroit, n'étoit point injuste ; que ses conditions étoient même plus douces qu'ils ne devoient l'espérer dans l'état où ils se trouvoient, & qu'elle étoit nécessaire.

Les députés qu'on avoit envoyés à Rome, étant revenus avec la ratification du traité, lorsqu'il fut question de faire le premier payement des dix mille talens qui avoient été imposés, & qu'ils devoient payer en cinquante années deux cent talens par an, voilà toute l'assemblée qui se met à pleurer & à jetter de grands cris. Annibal s'étant pris à rire, Asdrubal, surnommé Hœdus, lui en fit un crime ; il dit qu'il étoit étonnant qu'il pût rire dans ce deuil public, lorsque tout le monde fondoit en larmes, lui sur-tout qui étoit la cause de tous ces pleurs. Annibal repoussa cette insulte par des paroles pleines de sens : *Ces ris que vous blâmez*, dit-il, *ne sont point si fort hors de saison que vos larmes impertinentes. Quand on nous a ôté nos armes, qu'on a brûlé nos vaisseaux, qu'on nous a interdit toute guerre étrangere, c'étoit alors qu'il falloit pleurer : car voilà le*

coup mortel qu'on nous a porté. Mais nous ne sentons des maux publics que ce qui touche nos fortunes particulieres, & rien ne nous afflige que la perte de notre argent. Quand on a dépouillé Carthage, & qu'on l'a mise toute nue & sans armes au milieu de ses nations d'Afrique toutes armées, personne n'a gémi, personne n'a versé une seule larme; & aujourd'hui parce qu'il faut que chacun contribue au premier payement du tribut qui a été imposé, vous pleurez tous comme dans des funérailles publiques. Ah que je crains que vous sentiez bien-tôt que vous avez pleuré pour des maux très-legers!

Tite-Live assure qu'il y a des auteurs qui ont écrit, que d'abord après la bataille Annibal s'embarqua pour aller à la cour d'Antiochus. Cela étoit fondé apparemment sur ce que Scipion ayant fait demander aux Carthaginois qu'on lui livrât Annibal, les Carthaginois répondirent qu'Annibal n'étoit plus en Afrique. Mais c'étoit un mensonge: car Annibal, après la ratification du traité de paix & le départ de Scipion, demeura encore six années à Carthage, jusqu'au consulat de Caton & de L. Valerius Flaccus. Ce ne fut que cette année-là, que, pour se dérober à la haine de ses citoyens qu'il avoit offensés par des nouveautés qu'il avoit introduites, & encore plus pour éviter d'être livré aux Romains qui avoient envoyé des ambassadeurs à Carthage le demander, sur ce qu'on avoit appris à Rome qu'il s'étoit lié avec Antiochus, & qu'il avoit fait un traité avec lui pour leur faire la guerre, il résolut de s'évader. Mais comme il étoit observé, il usa d'une grande prudence. Le jour qu'il avoit pris pour sa fuite, il fut tout le jour à la place publique pour éloigner tout soupçon de son dessein. A l'entrée de la nuit il sortit

ſecrétement, ſuivi ſeulement de deux de ſes domeſtiques, & ſe rendit dans un lieu où il avoit fait préparer des chevaux. Là il monta à cheval, & fit tant de diligence, que le lendemain matin il arriva à la tour qui porte ſon nom, & qui eſt ſur le bord de la mer, entre Acholla & Thapſe. Il y avoit là un vaiſſeau tout prêt, ſur lequel il paſſa le jour même à l'iſle de Cereina, où il trouva pluſieurs vaiſſeaux chargés de marchandiſes. Dés qu'il fut deſcendu, les marchands & les patrons allerent en foule pour le ſaluer. Comme un autre Ulyſſe, il leur fit une fauſſe confidence, & leur dit que Carthage l'envoyoit ambaſſadeur à Tyr. Mais craignant que quelqu'un de ces vaiſſeaux ne partît la nuit, & n'allât annoncer à Thapſe ou à Acholla qu'on l'avoit laiſſé à Cereina, il fit préparer un ſacrifice & un grand repas auquel il pria tous ces marchands & ces pilotes; & afin qu'on pût ſoup[illegible] à l'ombre, car on étoit alors au cœur de l'été, il ſe ſervit des voiles & des mâts de quelques vaiſſeaux, & fit une tente fort ſpatieuſe ſur le rivage. La chere fut auſſi grande que l'avoit pû permettre le peu de tems qu'on avoit eu pour ſe préparer. On but juſques bien avant dans la nuit. Annibal trouvant un moment favorable pour ſe dérober ſans être vû, fit voile & arriva heureuſement à Tyr, où il fut reçu par les fondateurs de Carthage comme dans une autre patrie. Il n'y ſéjourna que peu de jours, & navigea à Antioche. Il trouva que le roi en étoit parti, & il apprit que ſon fils étoit à Daphné, où il célébroit des jeux ſolemnels. Il alla l'y trouver. Le jeune prince le reçut avec beaucoup de politeſſe. Il ne s'arrêta point, & alla à Epheſe, où il trouva Antiochus encore incertain & flottant ſur la guerre contre les Ro-

mains. Son arrivée acheva de le déterminer. Pendant qu'il fut à Ephese, il arriva une avanture qui mérite d'être rapportée.

Les Ephesiens avoient chez eux un philosophe péripatéticien nommé Phormion, pour lequel ils avoient une estime très-singuliere. Ils crurent ne pouvoir mieux régaler Annibal qu'en lui faisant entendre leur philosophe. Ils lui proposerent d'aller à son auditoire : ce qu'Annibal accepta très-volontiers. Ils le menent donc avec un grand concours de peuple. Phormion fit un discours de plusieurs heures sur le devoir du général d'armée & sur tout l'art de la guerre. Les Ephesiens charmés, demanderent à Annibal ce qu'il pensoit de ce personnage. Annibal s'expliquant assez mal en Grec, mais avec une franchise digne de lui, dit : *Qu'il avoit bien vû en sa vie des vieillards radoter, mais qu'il n'avoit jamais vû un plus parfait radoteur que leur philosophe.* En effet, quelle arrogance, ou plutôt quelle démence & quelle démangeaison de parler dans ce Grec, qui n'avoit jamais vû l'ennemi, ni même un camp, qui toute sa vie avoit été éloigné de toute fonction publique, de se mêler de parler de l'art de la guerre devant Annibal, qui avoit disputé tant d'années l'empire aux Romains, vainqueurs de toute la terre ?

Antiochus faisoit toute sorte d'honneurs à Annibal, comme au capitaine le plus propre à lui procurer de grands succès dans la guerre qu'il méditoit, & il avoit avec lui de fréquentes conférences. Annibal fidele à la haine qu'il avoit jurée aux Romains, le pressoit de porter la guerre en Italie, qui lui fourniroit les convois nécessaires pour la subsistance de ses troupes & des recrues dont il avoit besoin. Il lui représentoit que

s'il

s'il donnoit le tems aux Romains de faire la guerre hors de l'Italie, il n'y avoit point de roi, point de nation qui pût lui résister. Il lui demandoit cent vaisseaux couverts, dix mille hommes de pied & mille chevaux, & l'assuroit qu'avec cette flotte il passeroit en Afrique, & feroit revolter les Carthaginois, ou que s'ils refusoient de l'écouter, il passeroit en Italie, & y exciteroit quelque guerre contre les Romains.

Antiochus admirant ces grandes vues, donna les mains à tout. Annibal avant que de rien entreprendre, crut qu'il étoit nécessaire de préparer les esprits de ses citoyens. Pour cet effet, il se servit d'un certain Ariston de Tyr, qui étoit alors à Ephese, & dont il avoit éprouvé l'habileté & l'adresse dans plusieurs emplois dont il l'avoit chargé. Il le prend en particulier, lui explique tout ce qu'il méditoit, & l'envoye à Carthage. Il n'osa le charger de lettres, de peur qu'étant interceptées, elles ne découvrissent tout ce qu'il tramoit. Mais il lui donna ses ordres, lui nomma ceux avec lesquels il devoit s'aboucher, & l'instruisit de plusieurs secrets qui feroient connoître à ses amis qu'il venoit de sa part, & qui lui tiendroient lieu de lettres de créance.

Ariston ne fut pas plutôt arrivé à Carthage, que les ennemis d'Annibal se douterent de la commission dont il étoit chargé. On ne s'entretenoit d'autre chose & en public & en particulier. Enfin on porta la chose au senat, & sur le rapport qui fut fait, Ariston eut ordre de comparoître. Il se défendit d'abord assez bien; & la principale de ses défenses, fut qu'il n'avoit porté aucune lettre à aucun des citoyens. Mais il n'alléguoit nulle bonne raison sur le sujet de son voyage; aussi fut-il très embarrassé à répondre

au reproche qu'on lui fit, qu'il n'avoit eu des conférences qu'avec les amis d'Annibal. Sur cela, il s'éleve un grand tumulte parmi les sénateurs. Les uns veulent qu'on le traite en espion & qu'on l'envoye à Rome ; & les autres crient que de traiter ainsi un étranger sans aucune preuve, c'étoit donner un exemple pernicieux, qui auroit de terribles conséquences : car on traiteroit de même les Carthaginois & à Tyr & dans les autres lieux où ils alloient pour leur commerce. L'affaire fut remise au lendemain ; mais Ariston qui craignoit les suites, s'embarqua secrétement la nuit même, après avoir affiché au haut du tribunal un placard, où il déclaroit, *qu'il n'avoit eu aucun ordre de traiter avec aucun particulier, mais qu'il avoit été envoyé pour traiter avec le sénat.* Ce placard plein de malice étoit fait à deux fins ; l'une pour rendre les principaux de la noblesse suspects au sénat, & pour rendre le sénat suspect au peuple ; l'autre pour donner des soupçons aux Romains, & pour les irriter contre Carthage.

Le lendemain les magistrats appellés *Suffetes* s'étant assemblés, ils trouverent ce placard, le lurent, & trouvant le crime averé, ils jugerent à propos d'envoyer des ambassadeurs à Rome déclarer tout ce qui s'étoit passé. Ces ambassadeurs ayant été entendus, le sénat se trouva dans de grandes allarmes, & craignit que Rome n'eût incessamment la guerre avec Antiochus & avec les Carthaginois ; mais ce qui augmenta ses soupçons contre ces derniers, c'est que bien loin qu'il y eût eu des avis pour envoyer Ariston à Rome, non seulement ils ne les avoient pas suivis, ils ne l'avoient pas même retenu, & ne l'avoient pas empêché de prendre la fuite.

Les Romains envoyerent à Ephese deux ambassadeurs,

baſſadeurs, P. Sulpicius & P. Villius, chargés d'inſtructions ſecretes, & d'un ordre de paſſer à Pergame à la cour d'Eumenes, qui ne demandoit qu'une occaſion de faire la guerre à Antiochus. Sulpicius demeura malade à Pergame, & Villius arriva à Epheſe dans le tems qu'Antiochus étoit occupé à la guerre de Piſidie.

Les courtiſans de ce prince, jaloux d'Annibal, & qui craignoient qu'il ne s'élevât à leur préjudice au premier degré d'autorité & de crédit, l'avoient déjà rendu très-ſuſpect. Antiochus ne ſe ſervoit plus de lui, & ne l'appelloit plus à ſes conſeils. Cette mauvaiſe diſpoſition fut encore augmentée par l'arrivée de Villius qui eut de fréquentes conférences avec Annibal, ce qui ralluma les ſoupçons d'Antiochus & fortifia les impreſſions que ſes courtiſans lui avoient déjà données.

L'hiſtorien Claudius, qui a traduit en latin les annales grecques d'Acilius & qui les a ſuivies, écrit que pendant qu'Antiochus étoit dans la Piſidie, Scipion l'Africain ſe trouva à Epheſe, qu'il y vit ſouvent Annibal, & qu'un jour qu'il s'entretenoit avec lui, la converſation étant tombée ſur les généraux d'armée, Scipion lui demanda *quel étoit le capitaine qu'il préféroit à tous les autres.* Annibal répondit *Alexandre. Et le ſecond*, continua Scipion : *C'eſt Pyrrhus ſans contredit*, repliqua Annibal. *Et le troiſieme*, reprit Scipion : *c'eſt moi*, repartit Annibal ſans balancer. Que ſur cela Scipion ſe prit à rire, & lui dit : *Que ſeroit-ce donc ſi vous m'aviez vaincu ? Oh*, répondit Annibal, *ſi je vous avois vaincu, je me mettrois avant Alexandre, avant Pyrrhus, & avant tous les autres.* Scipion fut agréablement flatté de cette réponſe fine, & de cette politeſſe

peu attendue du Carthaginois, qui ne l'avoit point compris parmi les généraux, comme le jugeant infiniment supérieur à tous les autres, & hors de toute comparaison.

Antiochus ayant appris que les ambassadeurs des Romains arrivoient, quitta la Pisidie, & arriva à Apamée. Villius partit d'Ephese & alla l'y joindre. Ils eurent là quelques conférences qui furent interrompues par la mort d'Antiochus fils aîné du roi, jeune prince d'une grande espérance, & qui avoit déjà donné des marques qu'il seroit un jour un grand roi, c'est-à-dire, un roi juste. Toute la cour fut plongée dans le deuil, & l'affliction du roi parut d'autant plus grande qu'elle étoit feinte; car il fut soupçonné d'avoir fait empoisonner son fils pour se défaire d'un héritier qui talonnoit de trop près sa vieillesse, & qu'il accusoit à faux d'attendre avec trop d'impatience sa succession. Le palais fut fermé pendant plusieurs jours, & Villius pour n'être pas incommode au prince alla à Pergame, d'où il se rendit peu de tems après à Ephese avec Sulpicius qu'il trouva guéri. Le roi y arriva peu de jours après. Il y eut là plusieurs conférences qui n'aboutirent à rien, & les ambassadeurs furent obligés de s'en retourner à Rome sans avoir rien conclu de tout ce que portoient leurs instructions.

Après leur départ, Antiochus assembla un grand conseil pour délibérer sur la guerre contre les Romains. Là chacun se piqua d'autant plus de s'emporter contre eux, que c'étoit faire sa cour au prince. Les uns relevent l'insolence des demandes de ce peuple ambitieux qui prétendoit donner la loi à Antiochus, au plus grand roi de l'Asie, comme il la donnoit à Nabis après

l'avoir

l'avoir vaincu. Les autres disent que véritablement les deux places que les Romains demandoient n'étoient pas bien considérables pour un aussi grand roi qu'Antiochus, mais que c'étoit un essai qu'ils faisoient; qu'Antiochus ne se seroit pas plutôt relâché, qu'ils en demanderoient de plus importantes, & que c'étoit toujours la coûtume de commencer par de petites choses pour en exiger ensuite de plus grandes & de plus injustes. Il y avoit dans ce conseil un certain Alexandre d'Arcananie, qui avoit été un des principaux amis de Philippe, & qui l'avoit quitté pour s'attacher à Antiochus, comme à un roi plus puissant, & plus en état de récompenser ses services. Il avoit acquis beaucoup de crédit auprès du roi, qui l'admettoit à tous ses conseils les plus secrets, comme un homme qui connoissoit la Grece, & qui étoit parfaitement instruit des affaires des Romains. Quand ce fut à lui à parler il dit : *Qu'il n'étoit pas quest on de délibérer si l'on feroit la guerre, mais qu'il s'agissoit de décider où & comment on la feroit; qu'il promettoit une victoire sûre à Antiochus s'il passoit en Europe, & s'il s'établissoit dans quelque coin de la Grece, comme dans une place d'armes; qu'il trouveroit les Etoliens déjà armés; que Nabis ne manqueroit pas de faire soulever tout le Péloponese, & que le signal ne seroit pas plûtôt donné, que Philippe accourroit du fond de la Macédoine; qu'il se souvenoit combien de fois il avoit entendu ce prince demander aux dieux d'avoir seulement le secours d'Antiochus; & qu'enfin il ne falloit pas user de remise, mais faire passer incessamment Annibal en Afrique pour y occuper les Romains.*

Annibal n'assistoit pas à ces conseils, parce qu'il étoit suspect au prince, & il n'avoit plus aucune considération à la cour. D'abord il sup-

porta cet affront sans se plaindre ; mais enfin il crut devoir à sa gloire de le justifier, & de demander au roi même la cause de son changement à son égard, sur-tout la conjoncture lui paroissant favorable. Il entre donc dans le conseil & demande au roi le sujet de ses froideurs, & l'ayant entendu de sa bouche il lui dit : *Antiochus, je n'étois qu'un enfant lorsque mon pere Amilcar m'approcha de l'autel sur lequel il faisoit un sacrifice, & me força à faire un serment inviolable que je serois toûjours l'ennemi des Romains. C'est ce serment qui m'a obligé à leur faire la guerre pendant trente six années sans aucun relâche. C'est ce serment qui m'a chassé de ma patrie & qui m'a jetté dans vos états ; & c'est ce même serment qui, si vous trompez mes espérances & que vous trahissiez votre gloire, me portera à aller par-tout où il y aura des armes & des troupes, & à courir les terres & les mers pour chercher des ennemis de Rome. C'est pourquoi si quelques-uns de vos courtisans veulent s'élever en me calomniant auprès de vous, je les avertis de bâtir leur fortune sur tout autre que sur Annibal. Je hais les Romains & j'en suis haï. Mon pere Amilcar & tous les dieux sont témoins de cette verité. Si vous pensez donc sérieusement à faire la guerre aux Romains à qui j'ai voué une haine implacable, servez vous de moi comme du meilleur & du plus fidele ami que vous puissiez avoir. Mais si vous faites la paix avec eux, aujourd'hui même je me declare votre ennemi, & je chercherai tous les moyens de vous faire, à vous & à eux, le plus de maux qu'il me sera possible.*

Ces paroles pleines de sincérité & de force, prononcées avec beaucoup de feu, ne toucherent pas seulement le roi, elles dissiperent tous ses soupçons & le porterent à redonner à Annibal toute sa confiance ; Annibal fut mieux que

jamais dans son esprit, & la guerre fut résolue.

On ne parloit à Rome que des menaces d'Antiochus; mais les Romains n'avoient contre lui d'autres préparatifs que leur courage. Enfin avertis de sa marche, ils levent de nouvelles légions, assemblent le secours des alliés, & envoyent des troupes dans tous les postes les plus exposés pour s'opposer à cet orage qui venoit fondre sur eux. Les nouveaux prodiges que l'on annonçoit de toutes parts augmentoient encore leurs allarmes. Dans le Picenum une chevre avoit eu six chevreaux d'une portée; à Aretium il étoit né un enfant qui n'avoit qu'une main; à Amiterne il avoit plû de la terre; à Formies la porte & les murailles de la ville avoient été frappées de la foudre; à Rome le Tibre s'étoit débordé & avoit fait de grands ravages; & du haut du capitole il s'étoit détaché un grand rocher qui étoit tombé dans un des quartiers de la ville & y avoit accablé plusieurs personnes, & cela, sans que l'on eût senti la moindre secousse d'un tremblement de terre ni le moindre vent. Et ce qui les effrayoit encore plus que tout le reste, dans les terres du consul Domitius, un bœuf avoit prononcé ces paroles: *Roma, cave tibi. Rome, prens garde à toi.* On fit des prieres publiques pour expier ces prodiges & pour appaiser la colere du ciel, & les aruspices ordonnerent que l'on gardât & que l'on nourrît avec beaucoup de soin le bœuf qui avoit parlé.

La réconciliation d'Annibal avec Antiochus, bien loin d'appaiser l'envie, n'avoit fait que l'enflammer davantage; car l'envie devient toûjours d'autant plus forte, qu'on se sent plus incapable d'égaler ceux qui en sont l'objet. Quand il fut question de faire passer Annibal en Afrique avec

les vaisseaux qu'il avoit demandés & que le roi lui avoit promis, il s'éleva dans le conseil de grandes contestations. Thoas, qui étoit un des premiers de l'Etolie & un des plus grands flatteurs du Roi, fut celui qui s'y opposa le plus vivement & qui parla avec le plus de force. Il soûtint *que l'on ne devoit point faire ce détachement de la flotte, & que quand même on le feroit, Annibal étoit l'homme du monde à qui il en falloit le moins confier le commandement; que c'étoit un banni, & de plus un Carthaginois, à qui ou l'état présent des affaires, ou la légereté de son esprit suggéroient mille différens desseins. Que si l'on avoit quelque heureux succès de sa conduite, il en retireroit seul toute la gloire, sans qu'Antiochus en eût la moindre part; & que si l'on finissoit heureusement cette guerre, comment pouvoit-on espérer qu'Annibal se resoudroit à vivre soumis à un roi étranger, lui qui n'avoit pû souffrir sa patrie? Un homme qui dans sa jeunesse a porté son ambition & ses espérances jusqu'à se promettre l'empire de l'Univers, souffrira-t-il patiemment un maître dans sa vieillesse? En un mot,* ajoûta-t-il, *Antiochus n'a que faire d'Annibal pour général. Il peut le mener avec lui & se servir de ses conseils; le fruit que l'on tirera de cet esprit n'étant que léger, pourra être utile sans être à charge. Mais si on lui donne le commandement, il n'y a que malheurs à attendre ou de son infidélité ou de son audace.*

Antiochus touché de ce discours, renonça au dessein très sage qu'il avoit fait d'abord d'envoyer Annibal avec une flotte, & ne pensa plus qu'à passer en Grece sans différer. Dès ce moment, Annibal n'eut plus aucune part aux affaires; mais peu de tems après le roi étant passé de Chalcis à Démétriade pour délibérer sur la ma-

niere dont il devoit se conduire pour attirer les Thessaliens dans son parti, il appella Annibal au conseil. Annibal parla avec beaucoup de sens, & dit : *Il ne faut pas tant se mettre en peine de gagner les Thessaliens, que leur propre foiblesse portera toujours à faire la cour à ceux qui seront à leurs portes. Ce qu'il y a de plus important & de plus pressé, c'est d'attirer le roi Philippe dans votre alliance. Si nous avons Philippe, nous aurons les Etoliens & les Athamanes. Que s'il refuse d'écouter nos ambassadeurs & de se joindre à nous, il faudra prendre des mesures pour l'empêcher de se joindre aux ennemis. Votre fils Séleucus est à Lysimachie ; il n'aura qu'à s'avancer par la Thrace avec ses troupes, & à ravager les environs de la Macédoine. Par ce moyen il le mettra hors d'état de donner du secours aux Romains, & le forcera à veiller à la conservation de son propre pays. Voilà ce que je pense sur Philippe. Pour ce qui est de toute la conduite de cette guerre, vous savez ce que j'en ai pensé dès le commencement. Si vous m'aviez cru, les Romains n'apprendroient pas présentement que vous avez pris Chalcis & forcé ce boulevard de l'Europe ; mais ils apprendroient que la Toscane, la Ligurie & la Gaule en-deçà des Alpes, sont toutes en feu ; & ce qui seroit pour eux le plus terrible, ils apprendroient qu'Annibal est au milieu de l'Italie. Je suis donc encore d'avis que vous rassembliez toutes vos forces de terre & de mer ; que vous fassiez suivre votre flotte par des vaisseaux de charge remplis de bons convois ; que vous partagiez cette flotte, que vous en placiez la moitié à Corcyre pour fermer ce passage aux Romains, & que de l'autre moitié vous en bordiez les côtes d'Italie qui regardent la Sardaigne & l'Afrique ; & vous avec votre armée de terre, vous vous tiendrez à Byllis, d'où vous dominerez sur la Grece & sur l'Italie, &*

tiendrez

tiendrez en échec les Romains, qui vous verront en état de passer dans l'une ou dans l'autre à la premiere occasion favorable qu'ils vous donneront. Voilà mon avis; si je ne mérite pas d'être cru sur toutes sortes de guerres, les malheurs & les succès que j'ai eus en Italie, me rendent au-moins digne de l'être sur la guerre contre les Romains. Si vous prenez ce parti, je vous servirai avec autant de fidelité que de zele. Je prie les dieux de faire prosperer le conseil qui vous aura paru le meilleur.

Cet avis d'Annibal fut plus approuvé que suivi. La seule chose que fit Antiochus, c'est qu'il envoya Polyxenidas pour faire venir d'Asie sa flotte & ses troupes de terre; mais tout ce qui arriva bientôt après, le força d'admirer Annibal non simplement comme un homme d'un grand sens, mais comme un prophete qui avoit prévû & prédit tout ce qui étoit arrivé.

La guerre étant finie en Grece par la victoire que les Romains venoient de remporter aux Thermopyles & par la prise d'Héraclée & d'autres places qu'occupoient les Etoliens, Antiochus qui ne voyoit plus de ressource pour lui en Grece, abandonna l'Europe, & passa à Ephese où il se croyoit en sûreté, abusé par ses flatteurs qui l'assûroient que jamais les Romains ne viendroient le chercher en Asie. Annibal fut le seul qui osa combattre cette sécurité du roi; il lui dit en plein conseil: *Antiochus, bien loin de douter que les Romains viennent vous chercher en Asie, je suis sûr qu'ils y viendront très-promptement, & je suis surpris qu'ils n'y soient déjà. Je connois leur maniere. Ils ne donnent jamais ni repos ni treve, ni aux vaincus ni aux vainqueurs. Le passage est bien plus facile & plus court de Grece en Asie, qu'il ne l'étoit d'Italie en Grece, & Antiochus est pour eux un*

objet

objet bien plus pressant que ne l'étoient les Etoliens. Les Romains ne sont pas moins forts sur mer que sur terre. Ils ont depuis long-tems une flotte au cap de Malée, & j'apprens qu'il en arrive une autre avec un nouveau commandant. C'est pourquoi, Antiochus, cessez de vous repaitre de vaines espérances, & de vous flatter que vous aurez la paix. Bientôt vous serez forcé de disputer aux Romains l'Asie dans l'Asie même, & il n'y a point-là de milieu; il faut ou que vous leur ravissiez l'empire & l'espérance de se rendre maîtres de l'Univers, ou que vous perdiez votre royaume.

L'événement justifia bientôt cette prophétie, & augmenta l'admiration que l'on avoit pour Annibal. Antiochus renonçant aux promesses de ses flatteurs, l'envoya en Syrie pour faire venir les vaisseaux de Cilicie, & donna ordre à Polyxenidas de radouber ceux qui avoient été maltraités dans le dernier combat, & d'en faire bâtir de nouveaux.

Bientôt après il y eut un second combat entre la flotte du roi & celle de Rhodes, près de la ville de Side, sur la côte de la Pamphylie. Eudamus commandoit la flotte des Rhodiens composée de trente-deux vaisseaux à quatre rangs de rames, & de trois à trois rangs, & s'étoit placé à l'aile droite pour être opposé à Annibal qui commandoit la gauche de la flotte d'Antiochus, composée de trente-sept vaisseaux, dont il y en avoit quatre à six rangs de rames, & trois à sept rangs. Annibal ayant pris le large, avoit enveloppé Eudamus, qui étoit venu sur lui avec cinq gros vaisseaux, & alloit s'en rendre maître, lorsque l'aile gauche des Rhodiens, après avoir battu l'aile droite d'Antiochus, commandée par

Apollonius

Apollonius, un des principaux de sa cour, vint lui arracher des mains la victoire.

La même année il y eut un troisieme combat à Myonnése, entre la flotte d'Antiochus, commandée par Polyxenidas, & la flotte des Romains & des Rhodiens. On ne voit point qu'Annibal se soit trouvé à ce combat, qui fut plus considérable que les deux autres, par le nombre des vaisseaux qui combattirent, par la forme du combat qui fut très-divers, & par la perte qu'Antiochus y fit de tous ses vaisseaux, qui furent tous pris ou coulés à fond. Antiochus chassé de la mer, retira sa garnison de Lysimachie, gagna Sardis, & après avoir inutilement envoyé faire des propositions de paix par Heraclide de Byzance, il passa dans la Magnesie, où il assembla toutes ses forces, & s'y retrancha.

Les Romains commandés par Scipion l'Asiatique, dont Scipion l'Africain son frere avoit bien voulu être le lieutenant, l'y suivirent, & se mirent en bataille devant lui. Antiochus sortit de ses retranchemens & mit toute sa fortune au hasard d'une seule journée. La bataille fut longtems disputée & fort sanglante. Antiochus prit la fuite après avoir perdu cinquante mille hommes de pied, quatre mille chevaux, un grand nombre de prisonniers & quinze éléphans. On peut inférer d'un passage de Tite-Live, qu'Annibal fut à ce combat.

Antiochus vaincu, & n'ayant d'autre ressource que la paix, envoya la demander par des ambassadeurs, qui ayant obtenu audience du consul, dirent : *Romains, nous n'avons autre chose à vous dire, qu'à vous demander à vous mêmes par quels moyens nous pourrons expier la faute d'Antiochus,*

&

& obtenir de nos vainqueurs le pardon & la paix. Jusqu'ici avec une magnanimité digne de Rome, vous avez pardonné aux peuples & aux rois que vous avez vaincus. A plus forte raison devez-vous témoigner aujourd'hui la même magnanimité & la même clémence dans cette victoire qui vous rend les maîtres du monde. N'ayant plus d'ennemis à combattre, il ne vous reste que d'épargner le genre humain, & d'en avoir soin comme les dieux mêmes.

Scipion voulut que son frere l'Africain répondît à ces ambassadeurs. Il leur expliqua donc les conditions auxquelles ils pouvoient obtenir la paix ; & une des principales fut qu'attendu que les Romains ne pouvoient jamais espérer de paix sûre par-tout où seroit Annibal, il falloit avant toutes choses, qu'Antiochus leur livrât cet ennemi. Annibal informé de cette réponse, & voyant bien qu'Antiochus n'étoit pas en état de rien refuser aux Romains, se déroba la nuit. Il fut long-tems errant de côté & d'autre. Il y a eu des auteurs qui ont écrit qu'il se retira d'abord en Créte chez les Gortyniens, & que ne sachant comment sauver son or & son argent, il imagina cette ruse digne d'un Carthaginois : il remplit des pots de terre des pieces de cuivre qu'il avoit fait dorer, & les mit en dépot dans le temple de Diane, & il mit son or & son argent dans des statues de bronze creuses, qu'il laissa nonchalamment dans sa cour pour tromper les Gortyniens par cette feinte négligence. Mais cette tradition me paroît fort mal appuyée & fort incertaine. Il y a plus d'apparence de vérité dans celle qu'ont suivie ceux qui ont écrit, qu'après la défaite d'Antiochus, Annibal se retira auprès d'Artaxe ou Artaxerxe, roi d'Armenie, & qu'étant à sa cour, il lui donna plusieurs conseils &

plusieurs

plusieurs instructions très-utiles. Entr'autres on rapporte, qu'ayant remarqué une heureuse situation dans un pays très-agréable & très-fertile, dont on ne profitoit point, & dont on ne faisoit aucun compte, il y traça le plan d'une ville; qu'ayant mené Artaxe sur les lieux, il le lui montra, & que le roi ravi, le pria de vouloir conduire lui-même l'ouvrage. Ce qu'il fit, & en peu de tems, on vit là une grande & belle ville qui fut appellée Artaxate du nom du Roi, & déclarée la capitale de l'Armenie.

Annibal se déroba du camp d'Antiochus l'an de Rome 563, & il se retira à la cour de Prusias, roi de Bithynie, sept ans après, l'an 570. Il est étonnant que les six dernieres années de la vie d'un si grand personnage, qui avoit rempli la terre du bruit de son nom, & sur qui la terre entiere avoit les yeux, soient entiérement ignorées, & que l'on n'en sache rien de certain. On écrit qu'il fut très-bien reçu à la cour de Prusias, & que le roi ravi de l'avoir, le fit général de son armée. Annibal le servit très-utilement dans la guerre qu'il avoit contre Eumenes, roi de Pergame, & allié des Romains. On raconte un stratagême assez nouveau dont il se servit dans un combat naval. Il fit remplir de serpens plusieurs cruches de terre, & pendant que l'on étoit aux mains, il les jetta dans les vaisseaux des ennemis, qui ayant à se défendre en même tems contre ces serpens & contre les vaisseaux qu'ils avoient en tête, furent battus.

Tout ce que l'on sait de plus certain, c'est qu'Annibal renonçant à toute espérance de se relever, vivoit assez loin de la cour dans une retraite qu'il s'étoit faite près du rivage de la mer. Là comme il se doutoit bien que les Romains ne

ne le laisseroient pas en repos, & qu'ils l'envoyeroient demander à Prusias dont il connoissoit la timidité & la foiblesse, il avoit pratiqué sous terre sept conduits, qui partant de sa maison, & prenant par différens côtés, alloient aboutir fort loin par des issues imperceptibles, & pouvoient lui donner le moyen de s'échapper en cas de nécessité. Ses craintes ne furent pas vaines. Flaminius fut envoyé par les Romains à la Cour de Prusias, pour moyenner un accommodement entre Eumenes & lui. Mais on prétend que dans ses instructions, il y avoit un article secret qui lui ordonnoit de demander à Prusias la mort d'Annibal.

Prusias n'oublia rien pour adoucir Flaminius, & pour sauver son ami, son suppliant & son hôte ; mais Flaminius fut infléxible, & Prusias fut forcé d'obéir. Il envoya des gardes environner la maison d'Annibal, de maniere qu'il ne pouvoit sortir sans être pris. Il voulut se sauver par le soûterrain le plus caché, mais ayant trouvé que l'issue en étoit aussi gardée, il eut recours à la mort, comme à l'asyle le plus sûr & le seul inviolable ; il prit du poison qu'il portoit toujours avec lui pour une derniere nécessité, & avant que de l'avaler, il dit : *Délivrons les Romains de leur inquiétude & de leur frayeur. Ils trouvent trop long & trop dangereux d'attendre la mort naturelle d'un vieillard qu'ils haïssent. Flaminius ne remportera pas une grande gloire d'avoir atterré un ennemi trahi & désarmé ; & ce seul jour va faire voir combien les mœurs des Romains sont changées. Leurs peres envoyerent avertir Pyrrhus leur ennemi, qui avoit les armes à la main & une puissante armée en Italie, de prendre garde à lui, parce qu'on vouloit l'empoisonner ; & eux ils envoyent des ambassadeurs*

à

à Prusias pour le presser de faire mourir par le plus grand des forfaits, son hôte, qui est sans défense & à sa merci.

Ainsi mourut Annibal. Il s'étoit toujours flatté qu'il retourneroit à Carthage, qu'il y finiroit ses jours, & qu'il seroit enterré dans le sein de sa patrie. Il sembloit que cela lui étoit promis par un ancien oracle qui portoit : *La terre Libysse engloutira le corps d'Annibal.* On ne doutoit point que l'oracle ne parlât de la Libye, & qu'il ne lui prédît qu'il seroit enterré à Carthage; mais il faut toujours se défier des oracles qui paroissent trop clairs. Le sens qui paroît d'abord si évident, n'est presque jamais leur sens véritable. Un oracle doit être obscur. Annibal fut enterré dans ce coin de la Bithynie qu'il avoit choisi pour sa retraite, où il y avoit une petite bourgade appellée Libysse, ainsi l'oracle fut éclairci & justifié.

Ceux qui ont voulu laver les Romains de la honte d'une poursuite si odieuse, ont écrit qu'ils n'ignoroient pas sa retraite, mais qu'ils faisoient semblant de l'ignorer, le méprisant à cause de sa foiblesse & de sa vieillesse; & que lorsque la nouvelle de sa mort fut portée à Rome, le sénat fut très-fâché que Flaminius eût fait mourir Annibal de sa seule autorité & sans en avoir reçu aucun ordre, seulement par une convoitise outrée de gloire, pour remporter dans tous les âges le grand titre d'auteur de la mort d'Annibal. Mais cela n'est nullement vrai-semblable par trois raisons.

La premiere, que Flaminius n'étoit pas seul ambassadeur. On avoit envoyé avec lui Scipion l'Asiatique & Scipion Nasica. Or il n'y a nulle apparence que si Flaminius eût voulu entreprendre de son chef une action si cruelle, si atroce

&

& si honteuse pour Rome, les deux Scipions ne s'y fussent pas opposés. Ils se seroient souvenus en cette occasion de la magnanimité de Scipion l'Africain, qui après avoir défait en Afrique cet ennemi jusques-là invincible, & encore si redoutable, ne le chassa point de son pays, ne le demanda point à ses citoyens, & dans les conditions de paix qu'il lui accorda, il ne proposa rien contre lui, & n'insulta point à son infortune.

La seconde, c'est que si Flaminius avoit agi sans ordre, le sénat n'auroit pas manqué de le punir, d'avoir imprimé au nom Romain une si horrible tache.

Et la troisieme enfin, c'est que ce n'étoit nullement la vieillesse d'Annibal qui devoit rassurer les Romains : car il n'avoit que soixante-quatre ans quand il mourut ; & à cet âge il étoit encore en état de se faire redouter s'il eût trouvé les occasions de sacrifier à sa haine. Aussi cette action de Flaminius n'étoit-elle pas blâmée de tout le monde : on trouvoit des gens qui la louoient, & qui disoient *qu'Annibal pendant qu'il vivoit, étoit un feu caché qui n'attendoit que quelqu'un le soufflât : que ce n'étoit ni son corps ni son bras qui étoient à craindre, mais que c'étoit sa grande capacité & son expérience jointes à cette animosité naturelle, & à cette haine invétérée qu'il avoit contre les Romains, & dont la caducité ne diminue jamais la violence ; car le naturel persévere & domine toujours dans les mœurs : que la Fortune ne demeure pas toujours la même, & que changeant continuellement, elle invite par de nouvelles espérances, à de nouvelles entreprises ceux qui par la haine qu'ils nous portent, n'ont jamais cessé de nous faire la guerre dans leur cœur.* Combien d'exemples l'histoire ne présente-t-elle pas de gens qui après avoir été abattus par

la Fortune, se sont relevés de leurs défaites, & se sont remontrés formidables à leurs ennemis?

Il n'est pas vrai même qu'Annibal fût si abattu qu'on n'en pût encore rien craindre. Il avoit un grand roi pour ami. Il tiroit de lui de grosses pensions, & il avoit de grandes relations avec la flotte & avec la cavalerie & l'infanterie de ce prince.

Il y a donc bien de l'apparence, & plusieurs auteurs même l'assurent, que Flaminius ne fit pas cette action de sa seule autorité, & que les Romains suivirent en cette occasion les maximes de la plus exacte politique, qui veut qu'on ne laisse rien au pouvoir de la Fortune autant qu'on le peut, & que pour une plus grande sûreté, on outre les précautions de la plus timide prévoyance.

Mais si jamais les Romains avoient pû ou dû se relâcher de cette regle trop cruelle, on peut assurer que c'étoit en cette occasion. Tout étoit soumis. Les Romains vainqueurs de la terre entiere, pouvoient-ils craindre un homme seul? Quand même ils auroient trouvé une plus grande sûreté dans sa mort, il est certain qu'ils auroient trouvé une plus grande gloire à le mépriser & à le laisser vivre.

Fin de la vie d'Annibal.



AVER-

AVERTISSEMENT.

LES Vies de Galba & d'Othon, qui ſont au commencement de ce volume, ne ſont point dans l'édition de Henri Etienne. Elles étoient originairement dans les Opuſcules ; & comme ces derniers ouvrages ne paroiſſent pas tous de la main de Plutarque, il y a lieu de ſoupçonner que ces deux Vies ſont d'une autre main. Ce n'eſt pas qu'on n'y remarque des tours & des manieres dignes de Plutarque ; mais comme ces Vies ſont apparemment d'un de ſes fils, elles peuvent fort bien avoir de ces coups de pinceau, qu'on appelle des coups de maître. Les Eleves ſe ſentent d'ordinaire de l'école où ils ont travaillé.

Quoi qu'il en ſoit, ces deux dernieres Vies de Galba & d'Othon ne laiſſent pas d'être dignes de notre curioſité ; & il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions toutes les autres Vies détachées qui ont été perdues ; quoi-

quoiqu'elles ne fussent pas du même prix que les Paralleles, & qu'il y en eût une partie d'une autre main.



TABLE

TABLE DES MATIERES

DU TOME TREIZIEME.

A

Il

B

C

D

F

G

H

I

L

M

N

Ses

P

R

Sagontins,

S

T

Fin de la Table des Matieres du treizieme volume.





